ÉTUDES

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

SUR LES TROIS GRADES

DE LA

MAÇONNERIE SYMBOLIQUE

SUIVIES DE

L'INFLUENCE MORALE DE LA MAÇONNERIE

SUR L'ESPRIT DES NATIONS

PAR LE F.·. RÉDARÈS

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA CITÉ, 27.

1858

Évreux. — Bernaudin, imprimeur, rue Grande, 73.

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY
32101 007531922

ADHÉSION

des Vén.·. de l'O.·. de Paris.

Sous le titre : *Études historiques et philosophiques sur les trois grades de la Maç.·. symbolique,* le F.·. Rédarès publie un ouvrage qui se distingue par la beauté du style, par sa méthode et par ses appréciations philosophiques.

Le Grand-Orient de France, dont la sollicitude est sans cesse tournée vers le bien de l'*Ordre*, répondant à un vœu depuis longtemps exprimé, vient de publier de nouveaux rituels qui régularisent de la manière la plus heureuse la marche rationnelle et progressive qui doit être suivie pour la transmission des grades symboliques.

L'œuvre du F.·. Rédarès peut être considérée comme le développement le plus large et le plus lumineux de

(RECAP)
HS 395-

ces rituels, puisque l'auteur, après s'être livré à un examen approfondi de la théorie de nos symboles, démontre leur parfaite analogie, leur affinité morale, et arrive à prouver que les doctrines et les principes renfermés dans cette théorie ont servi d'éléments pour former le noyau social de tous les peuples de la terre.

Un ouvrage offrant un si grand intérêt à tous les maçons se recommande suffisamment par lui-même ; mais les anciens collègues de l'auteur au Grand-Orient, les présidents d'Atel.·., les membres du Conseil du Grand-Maître, ont voulu lui donner une preuve toute particulière de leur estime pour son talent et de la vive sympathie que leur inspire sa position.

En effet, plus que septuagénaire et privé de la vue, le F.·. Rédarès, maçon depuis plus de cinquante ans, cherche dans son travail des ressources qui le dispensent d'aller s'appuyer sur le bâton de l'Assistance publique.

Les FF.·. soussignés espèrent donc que leur recommandation fraternelle, venant en aide au mérite réel de l'ouvrage, les maçons s'empresseront de répondre à l'appel qui leur est fait.

F.·. **POURCHEZ**, 30e,

vén.·. de la L.·. Mars et les Arts.

LISTE

des Vén.·. de l'O.·. de Paris qui ont donné leur adhésion à l'ouvrage du F.·. Rédarès.

F.·. BUGNOT, 33e, v.·. de la L.·. Saint-Antoine-du-Parfait-Contentement, m.·. du Cons.·. du G.·.-Maît.·.

La haute intelligence maç.·., les talents littéraires et les malheurs du R.·. F.·. Rédarès me font adhérer avec empressement à la proposition ci-dessus du F.·. Pourchez.

F.·. JOBERT aîné, 33e, v.·. de la L.·. des Cœurs-Unis, m.·. du Cons.·. du G.·.-Maît.·.

Faire du bien est un des beaux côtés de la Maçonnerie.

F.·. LEBLANC DE MARCONNAY, 33e, v.·. de la L.·. de la Clémente-Amitié.

Je suis heureux de pouvoir trouver l'occasion de recommander l'œuvre du F.·. Rédarès, qui a passé tant d'années à soutenir les colonnes du Temple et à en affermir les Trav.·. Son ouvrage, je ne doute pas, sera utile, et chaque F.·. doit saisir ce moment pour donner un témoignage de sympathie à ce digne vétéran de notre sainte institution.

F.·. PORTALLIER, 33e, v.·. du tem.·. des Am.·. de l'Honneur-Français, m.·. du Cons.·. du G.·.-Maît.·.

Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.

395 151

F.·. MOUTON, 30e, vén.·. de la R.·. L.·. les Amis-de-la-Patrie, m.·. du Cons.·. du G.·. Maît.·.

Je m'unis de cœur aux bonnes intentions des exc.·. FF.·. qui appuient l'œuvre du F.·. Rédarès.

F.·. ROBINET, vén.·. de la L.·. l'Union-Parfaite-de-la-Persévérance, m.·. du Cons.·. du G.·. Maît.·.

F.·. DE SAINT-JEAN, 30e, vén.·. de la L.·. de Saint-Pierre-des-vrais-Amis, m.·. du Cons.·. du G.·. Maît.·.

Je me joins volontiers aux VV.·. FF.·. pour recommander le F.·. Rédarès à la bienveillante sympathie des Maç.·.

F.·. J. JANVIER, 30e, vén.·. de la L.·. des Trinosophes-de-Bercy, m.·. du Cons.·. du G.·. Maît.·.

F.·. HOUTELET, 33e, vén.·. de la L.·. de l'Amitié, m.·. du Cons.·. du G.·. Maît.·.

Je suis heureux de donner ici un témoignage de mon affection au F.·. Rédarès.

F.·. DE LALOE, vén.·. de la L.·. les Disciples-de-Fénélon, m.·. du Cons.·. du G.·. Maît.·.

Je me joins de tout cœur et je serais très-heureux de contribuer autant que possible au succès de l'ouvrage du F.·. Rédarès.

F.·. BOUBÉE, bibl.·. du G.·. O.·., vén.·. de la L.·. des Vallées-Egyptiennes, m.·. du Cons.·. du G.·. Maît.·.

C'est avec le plus grand plaisir que je joins ma recommandation à celles de nos Hon.·. FF.·. en faveur du R.·. F.·. Rédarès; je désire vivement que cette recommandation en faveur d'un aussi digne F.·. soit prise en considération par les LL.·. auxquelles il s'adresse.

F.·. GUILBERT.·. vén.·. de la R.·. L.·. Saint-Pierre-des-vrais-Experts.

Ancien collègue du T.·. C.·. F.·. Rédarès au Sen.·. Maç.·. où j'ai été à même d'apprécier le mérite et les brillantes qualités de ce bon F.·.

J'ajoute avec bonheur mon nom à ceux des HH.·. FF.·. qui adhèrent à la publication de cet intéressant ouvrage, auquel je souhaite un succès aussi universel que notre glorieuse institution.

F.·. RÉTIF DE LA BRETONNE, vén.·. des Hospitaliers-Français.

Je croirais manquer au plus saint comme au plus sacré des devoirs si je ne m'empressais d'adhérer aux louables intentions de notre exc.·. F.·. Rédarès et d'y souscrire de cœur. Puisse ce faible hommage témoigner à ce bon Maç.·. la haute et profonde sympathie qu'il mérite.

F.·. SENGET, R.·. C.·. vén.·. de la L.·. la Sincère-Amitié.

Je remercie le R.·. F.·. de l'occasion qu'il me fournit de coopérer à la propagation de l'ouvrage du V.·. F.·. Rédarès en le recommandant.

F.·. AMYOT, vén.·. de la L.·. les Amis-de-l'Ordre.

Je crois un devoir de m'unir à cette œuvre et je suis heureux de pouvoir donner cette marque de frat.·. au bon F.·. Rédarès.

F.·. LEVEILLÉ, vén.·. de la L.·. Saint-Auguste-de-la-Bienfaisance.

Je suis très-heureux de la faveur que me procure le bon F.·. Rédarès de souscrire à ses œuvres Maç.·.

F.·. MOQUET, vén.·. de la L.·. des Amis-de-l'Humanité.

Je me joins avec grand plaisir à tous les FF.·. qui ont bien voulu donner leur adhésion à l'ouvrage Maç.·. que le F.·. Rédarès a l'intention de publier.

F.·. CAUBET, vén.·. de la L.·. la Rose-du-parfait-Silence.

F.·. ARONSSOHN, R.·. C.·., vén.·. de la L.·., les F.·.-Unis-Inséparables.

Je souscris volontiers à l'œuvre du R.·. F.·. Rédarès, persuadé qu'il ne peut faire qu'un bon livre.

F.·. LEZERET, 33e, vén.·. de la L.·. Bonaparte, t.·. s.·. du chap.·. clé.·. am.·., m.·. du C.·. du G.·. Mait.·.

Je me joins avec plaisir à mes RR.·. collègues qui donnent leur adhésion à l'ouvrage de notre C.·. et R.·. F.·. Rédarès.

F.·. SCHNEITS, vén.·. de la R.·. L.·. de Henri IV.

J'appuie de toute ma sympathie l'œuvre du F.·. Rédarès.

F.·. LEUILLET, 18e, vén.·. d'hon.·. *ad vitam*.·. de la L.·. des Amis-de-l'Humanité.

Je m'associe de tout cœur aux vœux de mes resp.·. FF.·. pour la réussite de la publication des œuvres du T.·. C.·. F.·. Rédarès.

F.·. BENOIT, 18e, vén.·. de la L.·. le Globe.

C'est avec bonheur que je signe si je puis être agréable et utile à ce bon F.·.

F.·. MOTARD, vén.·. de la L.·. des Amis-Triomphants.

Je me joins aux FF.·. signataires pour engager les FF.·. à souscrire à l'ouvrage de notre bon F.·. Rédarès.

F.·. CUVILLIER, 30e, vén.·. de la L.·. Isis-Monthyon.

F.·. ALBARET, 18e, vén.·. de la L.·. des Admirateurs-de-l'Univers.

Je suis heureux de donner au R.·. F.·. Rédarès un témoignage de mon estime et d'associer mon nom aux HH.·. FF.·. adhérents.

F.·. SIREJEAN, M.·. vén.·. de la L.·. l'Union-Philanthropique.

Je considère d'une grande utilité pour la Maçonnerie d'apporter mon adhésion à l'œuvre du R.·. F.·. Rédarès.

F.·. L'ÉCALLIER, R.·. C.·. vén.·. de la L.·. des Bienfaiteurs-réunis, O.·. de Gentilly.

Je suis heureux de donner en ce jour toute ma sympathie aux œuvres Maç.·. du R.·. F.·. Rédarès ; je m'unis de tout cœur aux signatures de mes RR.·. FF.·.

F.·. FARMAIN DE SAINTE-REINE, m.·. du C.·. du G.·.-Maît.·. vén.·. de la L.·. Cérès-et-Amis-de-l'Agriculture.

Je, soussigné, connaissant les hautes capacités du T.·. C.·. F.·. Rédarès, recommande son ouvrage à tous les FF.·.

F.·. GRAIN, 1er surv.·. vén.·. de la L.·. de la Fraternité-des-Peuples.

Je me joins avec le plus vif plaisir aux FF.·. dont l'adhésion a été acquise avant la mienne ; connaissant déjà les ouvrages dont il est question, je ne puis qu'applaudir à leur réimpression, à laquelle la R.·. L.·. de la Fraternité-des-Peuples, dont je suis le Vén.·., par *intérim*, sera heureuse de concourir.

F.·. L. P. RICHE GARDON, R.·. C.·., rédacteur en chef de *la Vie Humaine*.

Je me joins de grand cœur aux RR.·. FF.·. pour remercier le vénérable F.·. Rédarès des excellentes instructions qu'il a écrites sur les trois grades symboliques.

F.·. RAUCOU, vén.·. de la L.·. l'Union Maç.·.

J'adhère de toutes mes sympathies à l'impression de l'ouvrage du R.·. F.·. Rédarès.

F.·. JULES JANNEAUX, délégué de la L.·. les Amis-Réunis, O.·. de Bordeaux, l'un des fondateurs de l'Union Maç.·. O.·. de Paris.

Quoi de plus heureux pour un Maç.·. que de venir en aide à une des plus solides colonnes de l'ordre Maç.·.

F.·. DECHEVAUX-DUMESNIL, rédacteur du journal le *Franc-Maç.·.*

J'adhère de tout cœur à l'impression des *Études historiques et philosophiques* du R.·. F.·. Rédarès.

PRÉFACE

La Maçonnerie a un cachet d'antiquité et un esprit de philosophie religieuse qui lui donneront toujours une grande importance sociale et lui assureront le respect et la vénération de tous les peuples de la terre.

C'est une grande erreur de croire que cette institution a besoin de subir des réformes qui puissent la mettre à la hauteur des lumières ou plutôt des idées du siècle.

Comme toutes les institutions religieuses qui naquirent sur la couche des premières générations, la Maçonnerie a une théorie mystéréologique qui se forma de l'impression que l'homme se fit en sortant de son enveloppe sauvage. Tout

ce qui parut à ses yeux fut pour lui un sujet d'étonnement ou de crainte ; les variations, les phénomènes auxquels la nature est sujette, enfin le voile mystérieux qui couvrait toute la CRÉATION, alarmèrent son imagination et attérèrent son intelligence ; mais son *génie* qui avait l'instinct du VRAI, s'éleva jusqu'à une vérité suprême : il reconnut un ÊTRE souverain, qui mène le monde, et qui s'est réservé à lui seul le secret de son œuvre. Alors il s'inclina devant Dieu, et tout ce qui était au-dessus de son entendement ou de sa raison eut une analogie divine et un caractère mystérieux.

Oh ! pourquoi des réformes dans la Maçonnerie ?

Pourquoi la vouloir dépouiller de la vénérable tunique que soixante siècles ont respectée, lorsqu'elle a dans sa constitution tous les éléments nécessaires pour s'assurer une existence éternelle ?

L'unité de Dieu, la croyance en Dieu, la fraternité universelle qui font la base de ses doctrines, suffisent pour ouvrir toutes les voies

de perfection, non pas seulement à notre siècle, mais à tous les siècles à venir. Dans ces dogmes divins se trouve la source de toutes les vérités éternelles, de toutes les saintes origines.

Dans ses temples on apprend à respecter et à aimer tout ce que la vertu et la sagesse consacrent dans la société humaine.

Il faut encore combattre une autre erreur, car elle gagne déjà du terrain dans les catégories de l'ordre maçonnique : *La Maçonnerie a dégénéré*, dit-on ; *elle n'est plus ce qu'elle était autrefois !*

Si la Maçonnerie n'était plus aujourd'hui ce qu'elle était dans le principe, on pourrait se permettre une pareille assertion ; mais comme rien n'a été changé ni abâtardi; comme ses dogmes sont inébranlables, il n'est pas vrai de dire qu'elle a dégénéré.

Pour les hommes de haute intelligence et de grandes vues politiques, les institutions n'ont de prix que suivant leur valeur sociale et leur puissance d'action parmi les hommes. Or, tous les hommes d'État qui ont compris la Maçonnerie se sont attachés à elle, non parce qu'elle

avait un personnel brillant et de pompeuses cérémonies, mais parce qu'elle avait un fond élémentaire d'éducation propre à donner toutes les vertus morales et politiques, domestiques et civiles, qui font l'honnête homme et le bon citoyen.

Les Templiers et les Jésuites tombèrent parce que leurs doctrines sociales étaient toutes personnelles, et que hors de leur cercle point de salut; parce qu'enfin leurs sociétés ne vivaient et ne travaillaient que pour elles. Leurs richesses, leur influence sur des peuples encore ignorants et fanatiques, et surtout leur ambition de s'emparer de l'autorité devaient naturellement inspirer la crainte et la méfiance aux souverains, qui pouvaient craindre que cette passion d'envahir et de dominer portât la division, le trouble et le désordre dans leurs États. Aussi la cruelle et barbare nécessité qui poussa Clément V, Philippe-le-Bel, Clément XIV et Louis XV, eut pour elle une raison de politique générale, et malheureusement tous les moyens sont bons quand il s'agit d'affermir la sûreté et l'existence des peuples.

La Maçonnerie n'est pas basée sur un despotisme social si peu en harmonie avec les droits et les devoirs respectifs des hommes, elle ne veut ni envahir ni dominer, elle veut unir par une chaîne fraternelle l'espèce humaine, faire naître entre tous les peuples une sympathie d'amour et de sentiments. Instinct suprême! que la nature a donné à presque tous les êtres animés. Aussi une telle institution n'a jamais pu inspirer ni méfiance ni crainte, et tous les hommes d'intelligence qui surent la comprendre s'honorèrent de la favoriser et de la servir.

Si, pour mettre la Maçonnerie à son état normal, on exige qu'elle n'ait point d'initiés sans défauts, ni aucun qui ait trempé dans les abus de la vie profane, il faut les faire descendre du ciel : encore est-il probable qu'ils ne seront pas les plus heureux s'ils sont obligés de vivre parmi les hommes.

Les dernières années du XVIII^e^ siècle virent naître la plus belle et la plus heureuse révolution sociale qui ait paru dans le monde, et

avec elle un de ces hommes extraordinaires qui semblent faits pour fonder une époque et lui donner un rayon de célébrité dans l'avenir. Doué d'une âme forte et d'une puissante volonté, il vola dans les voies de la Providence aussi facilement que l'aigle plane dans l'espace, et arriva au degré où sa destinée l'appelait. Monté sur le trône, ce grand maître comprit la Maçonnerie. « Dans cette société, se dit-il, » je n'aurai à craindre ni traîtres ni hypocrites, » ni assassins. » Il la mit sous les ailes de sa puissance et la combla de ses faveurs.

Les notabilités de son règne, quelques-unes parce qu'elles avaient des idées analogues aux siennes, beaucoup d'autres par courtisannerie se firent admettre dans le temple. Alors la Maçonnerie eut un éclat éphémère. Si on considère cet éclat comme une époque de prospérité et de grandeur, on se trompe : ce ne fut qu'un caprice de mode, un luxe de nouveauté que l'état des choses, ou plutôt que l'étoile qui brillait sur la France fit naître ; et, en effet, du moment que le Grand-Homme ne fut plus, tous ces élus

de circonstance sortirent du cercle sacré où la foi du serment les avait engagés, et la plupart ne s'occupèrent de la Maçonnerie que pour la méconnaître et la dénigrer.

D'ailleurs cette institution n'appuie son autorité souveraine ni sur les puissances ni sur les pouvoirs de la terre ; — le Prince, le grand Seigneur, qui ne voudrait jouir de la lumière que pour la mettre sous le boisseau, aurait moins de prix à ses yeux que l'honnête bourgeois, le bon travailleur de conviction. Sous ce rapport elle est actuellement dans un état de force et de prospérité où elle ne s'est jamais vue, et on ne doit pas désirer qu'elle soit autre chose.

L'histoire de nos troubles civils signale un moment où l'esprit national s'insurgea contre lui-même, où les ambitions, les passions, les opinions, tout ce qui tourmente et agite les sociétés profanes s'arma, non pas pour défendre la foi des convictions ni les susceptibilités de conscience, mais pour assurer une condition d'avenir à ceux qui s'étaient mis à la tête du

mouvement. Pendant cette déplorable anarchie, des sociétés occultes se formèrent, qui avaient, disait-on, pour dessein, d'établir parmi les hommes cette belle et suprême démocratie que Platon rêva dans les accès d'un délire philosophique. Pour donner la vie à cet immense travail il fallait commencer par passer les fourches caudines du vandalisme démagogique, et prendre pour mobile social, ainsi que le dit un écrivain de nos jours (1), l'insurrection perpétuelle. Cet étrange projet épouvanta les hommes paisibles de toutes les conditions, et les gouvernements durent la réprimer.

Les ennemis de la Maçonnerie ne manquèrent pas d'assimiler cette sainte institution aux clubs révolutionnaires. L'abbé Baruel fit contre elle un long et immense réquisitoire devant le monde profane, où la calomnie et la diffamation ne furent pas épargnées. Quoique le titre d'abbé ait perdu de la valeur qu'il avait sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, il en reste en-

(1) Proudhon.

core assez puisque Baruel a trouvé des éditeurs qui viennent de réimprimer *son livre avec un luxe typographique* qui montre que nos antagonistes ne craignent pas la dépense. Hélas ! les amis du pauvre abbé ignorent que la Maçonnerie est comme le sphinx, qu'elle renaît de sa cendre, et que sa puissance moarle et religieuse est assise sur le poteau de l'éternité.

Les variations incessantes que les langues modernes éprouvent, modifient les expressions et donnent même au style une couleur et des formes nouvelles, de sorte que ce qui est clair et bien dit à une époque, pourra être obscur et confus dâns une autre : ce qui oblige à suivre la marche du siècle, ses caprices de modes, et ses innovations, car il ne suffit pas de développer dans une chaire académique ou dans un livre une savante théorie, il faut avant tout être compris.

Or, donner à nos enseignements sur les principes et la doctrine de la Maçonnerie, la jeunesse et la fraîcheur de notre langage moderne est une chose essentielle.

Le rituel maçonnique est une œuvre du XVIIe siècle. Bien conçue, la théorie doctrinale y est conservée dans sa pureté ; mais il y a dans les leçons symboliques des grades, et surtout dans le troisième, bien des choses qui ne sont ni bien claires, ni bien exprimées : défaut qu'il faut attribuer plutôt à l'époque où cette œuvre a été écrite qu'à l'ignorance de ses auteurs.

De nouveaux rituels étaient donc nécessaires pour éclairer la voie des initiations et la rendre plus facile aux néophytes.

Le Grand-Orient de France vient de faire cette épuration avec une circonspection et une sagesse qui honorent le respect et la vénération qu'il professe pour la plus ancienne et la plus respectable institution du monde.

Il reste à désirer une modification dans les travaux symboliques qui, sans doute, ne tardera pas à avoir lieu. Les tenues sont trop souvent uniquement employées à écouter des rapports et à lire des correspondances.

La Maçonnerie militante doit essentiellement s'occuper de développer les principes de la

morale naturelle, afin d'être toujours ce qu'elle a été dès son origine, l'ennemie avouée de tout ce qui est contraire à la RAISON et à la VÉRITÉ.

Les deux obédiences de l'ordre Maçonnique, ont seules le pouvoir de ramener les ateliers à ce devoir impérieux, et nous nous reposons pour cela sur leurs lumières et leur volonté.

Mes frères reconnaîtront que dans l'ouvrage que je soumets à leur examen, j'ai cherché à prouver que la Maçonnerie a tout ce qui est nécessaire pour former l'homme social dans les hautes conditions de moralité et de prospérité qui sont les attributs de sa nature.

C'est donc un travail qui pourra être consulté avec fruit par ceux surtout que leurs lumières et leur dévouement ont placés à la tête des ateliers, mais auxquels leurs occupations profanes ne permettent pas toujours de pouvoir se livrer aux études préparatoires nécessaires pour imprimer aux travaux maçonniques la force, l'éclat et l'utilité qu'ils doivent avoir (1).

(1) Dans l'état de cécité où se trouve l'auteur, le resp.·. F.·. POURCHEZ a bien voulu prêter son bienveillant appui pour revoir les études Maçon.·. avant leur impression. Ce resp.·. F.·. a ajouté cet alinéa que l'auteur s'est plu à conserver.

Cette prétention pourra me faire beaucoup de censeurs, l'ouvrage était peut-être au-dessus de mes forces, mais les témoignages d'estime et de confiance que m'ont donnés les sommités de l'ordre Maçonnique des diverses obédiences, m'ont donné le courage de l'entreprendre, et si je n'ai pas complètement réussi, il me restera au moins l'honneur d'avoir essayé.

RÉDARÈS.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES SUR LE PREMIER GRADE

Chaque siècle a ses goûts, ses mœurs,
son caractère.

BOILEAU.

Le cœur humain, a dit un philosophe (1), tourne comme le soleil *autour de lui-même;* cette vérité, que nous ne pouvons révoquer en doute, nous fait connaître pourquoi les siècles ont, comme la terre, leurs jours, leurs mois et leurs saisons, et pourquoi, en suivant comme elle la marche du temps, ils en éprouvent les variations et les influences.

Lorsqu'on veut résoudre une question d'économie

(1) Voltaire.

politique ou d'intérêt général, il ne faut pas oublier que l'humanité fait les hommes et les choses, et que pour réussir il faut bien étudier son mouvement de rotation et saisir le point phénoménal sur lequel la question se présente.

Notre siècle est celui des ambitions matérielles : religion, politique, littérature, beaux-arts, commerce, industrie, tout ce que nous pourrions appeler le canevas social, paraît admirablement exploité, et ce mouvement passionné des intelligences nous porterait à croire que nous arriverons à réaliser le rêve de Condorcet (1). Mais si nous tirons le rideau, que voyons-nous? L'humanité qui tourne autour de son orbite, cherchant à satisfaire ses instincts généreux et ses entraînements de sympathie et d'amour, et ne trouvant partout qu'un froid individualisme qui l'asservit à ses brutales passions.

L'individualisme suit l'étoile de la civilisation et s'attache principalement aux favoris de la fortune. Plus il se trouve d'individualistes dans une nation, plus les classes intermédiaires sont nombreuses, souffrantes et sans appui ; alors il faut une grande habileté à ceux qui gouvernent pour maintenir l'équilibre.

Il le faut, car l'état mal assorti des classes intelli-

(1) De la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain.

gentes et travailleuses fait naître un mécontentement dans les esprits que chacun interprète selon ses petits intérêts et ses petites passions; ces alarmistes de profession font le mal plus grand qu'il n'est; les économistes, les publicistes font travailler leur imagination pour extirper cette lèpre du cœur, mais aucune puissance humaine ne peut ni la saisir, ni l'atteindre; il n'y a qu'une bonne morale sociale qui puisse, non pas la détruire, mais la rendre supportable.

Pour appaiser le cri de la misère publique et la voix de l'opinion on provoque par toutes sortes de moyens la générosité de tout le monde. Les bals, les opéras, les concerts se suivent: excellent moyen, sans doute, pour exciter les individualistes à venir porter leur argent dans le tronc du pauvre, eux qui n'en feraient rien si l'ostentation ou la honte ne les portaient à le faire. Mais qu'est-ce que cela encore, sinon des succursales pour l'aumône qui font de la charité un monopole, et qui froissent un peu trop le principe évangélique; la charité est comme les rayons du soleil, elle doit se répandre également sur toutes les surfaces sociales. L'aumône n'est pas la charité : celle-la est une orgueilleuse nourrice qui devrait être rayée du code de nos mœurs, parce que la signification qu'on y attache est devenue anti-sociale et dégradante pour l'humanité. La charité que, par un abus de langage, on

confond trop souvent avec l'aumône et pour laquelle le Christ s'est immolé, est la fille du ciel et l'ange tutélaire de la terre, elle renferme dans les attributs de son dogme divin toutes les conditions de la vie morale. Spiritualiste par essence, la charité se plaît à développer et à nourrir les nobles instincts de l'âme, et jamais elle ne donne au corps que ce qui est nécessaire à ses besoins matériels : attachée à l'humanité, comme une mère à son enfant, elle est toujours à côté d'elle pour l'éclairer de ses lumières et l'appuyer de ses conseils.

La charité est une première providence, ses nobles et généreuses sympathies ont une douce influence sur toutes les catégories sociales. Petits et grands, riches et pauvres, l'ignorant comme l'homme d'esprit, chacun se sent heureux d'être sous son empire ; elle est aussi la gardienne des mœurs : on ne peut être vertueux sans être charitable.

Je ne connais qu'une société qui ait résisté aux épreuves du temps et supporté sans efforts les cataclysmes politiques et religieux qui ont ébranlé le monde, c'est la Maç.·. Elle ne doit cette éternelle existence qu'à la charité que nous appelons dans nos temples la bienfaisance. En fondant son principe social sur une vertu suprême et consacrant ses travaux au G.·.-A.·. de l'U.·., elle s'est mise à l'abri des orages que le génie du mal fait naître au sein des nations.

La chute de l'ancien univers éveilla toutes les ambitions et enflamma toutes les intelligences; entraîné par le charme de la nouveauté, chacun voulut se créer un avenir de gloire et se faire un honneur de planter son drapeau sur quelque vénérable ruine. Il n'est donc pas étonnant que la Maç.·., qui est la plus ancienne des institutions du vieux monde, ait trouvé des démolisseurs qui osèrent attaquer, non pas le fond, il est inattaquable, mais la forme de ses institutions, modifier son mécanisme social, ses initiations, ses rites, son symbolisme. Chacun des novateurs fit un code à sa manière; mais vaines tentatives, ils ne purent altérer l'essence de cette sublime institution, dont les premiers législateurs ont établi les bases, simplifié les dogmes et les doctrines; de telle sorte que nous les considérons, aujourd'hui encore, comme les seuls pères de la vraie Maç.·., de celle dont nous allons nous entretenir.

Dans un siècle où l'égoïsme est le mobile puissant de l'ambition personnelle, où la vie de mouvement n'est autre chose que le jeu plus ou moins varié des passions cupides, où les sciences morales et politiques s'éloignent de leur spécialité philosophique pour ne s'occuper que des questions d'intérêt matériel; lorsqu'on vient s'entretenir de l'universelle et sainte alliance du genre humain, alliance formée sous les auspices de la divinité, et

pourtant anathématisée par des papes, tyrannisée par des rois, vouée au mépris et à la haine du peuple par les imposteurs et les hypocrites qui, trop souvent, dominent les nations, il me semble nécessaire de remonter aux origines et d'éclairer la voie des principes : ainsi nous pourrons opposer la sagesse des siècles et l'autorité de la raison aux ennemis de la nature et de l'humanité qui veulent éternellement laisser la lumière sous le boisseau. D'un autre côté, en développant la chaîne mystéréologique et symbolistique des trois grades, nous reconnaîtrons l'affinité qu'il sont entr'eux et la cause qui les a fait naître.

Les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de la Maç.·. se sont presque tous montrés jaloux de lui donner un pays natal et une origine mystérieuse, comme l'Inde, la Chine, la Perse, l'Egypte, Rome, la Grèce, partout où la civilisation a poussé ses premiers rameaux s'est trouvé un embryon Maçonnique. Cette tendance à voir le germe d'une grande institution dans tous les coins de la terre civilisée, peut se justifier par un exemple : pour former les premières couches sociales, les pères des nations n'ont pu mieux faire que d'appuyer leurs travaux sur quelques vérités naturelles qu'ils ont couvertes du voile du mystère (1) et qu'ils ont mises sous les auspices

(1) Si les moralistes de tous les temps et de tous les pays n'avaient

d'une puissance occulte qui inspirait la crainte et le respect de tous, il n'est donc pas étonnant que l'on trouve chez tous les peuples les premiers éléments d'une institution qui a pris naissance dans les voies de la nature.

Mais de ce que les rayons Maç.·. se montrent partout, parce que son horizon couronne l'univers, il ne s'en suit pas que cet astre n'ait pas son point de départ et son foyer de lumière ; lorsque nous voyons sortir des temples de l'Egypte toutes les célébrités du vieux monde, ces hommes dont les travaux philosophiques, scientifiques et littéraires semblent placés dans la nuit des temps pour servir de modèles aux siècles à venir, nous pouvons croire, avec quelque raison, que ce fut dans ces temples que la Maç.·. prit naissance; et notre opinion est d'autant plus probable que là se trouvent réunis les principes généraux, la morale universelle et cette langue symbolique et allégorique pleine d'expressions et d'images et si bien appropriée à nos sentiments.

pas dit et prouvé que pour faire aimer la vérité il faut la couvrir d'un voile, nous pourrions penser que les législateurs des premières nations manquèrent de probité et de franchise avec les hommes qu'ils mirent sous le joug social; mais quand nous voyons, même aujourd'hui, la vérité obligée de se cacher et de se taire pour ne pas paraître ridicule aux uns et odieuse aux autres, nous ne pouvons qu'admirer leur haute intelligence et leur profonde sagesse dans leurs travaux régénérateurs.

Je n'ignore pas qu'à plusieurs époques et dans différents pays il s'est formé des sociétés Maçonniques parmi lesquelles il y en a de trop respectables pour les laisser dans l'oubli. C'est pourquoi je ne commence pas ma narration historique sur les bords du Nil, mais sur les montagnes de l'Ecosse.

Un moraliste a dit : « expliquons-nous sur les mots avant de parler des choses, c'est le moyen d'abréger la discussion et de nous entendre sur les points principaux qu'elle renferme. » On comprend qu'il est important de suivre le conseil de Vauvenargues en ce qui concerne le mot de Franche-Maçonnerie, que par corruption nous appelons Franc-Maçonnerie; mot qui, depuis trois siècles, exprime notre gouvernement fraternel, dont l'existence est aussi ancienne que le monde.

L'Angleterre était encore sous la domination romaine que les Maçons de pratique de ces contrées s'étaient acquis une célébrité qu'ils devaient à leurs ingénieuses et savantes innovations dans l'art de bâtir. Libres un peu plus qu'on doit s'attendre à l'être sous le despotisme d'un conquérant, ils se constituèrent en corps social; dans la suite ils se firent une charte qui les obligeait à vivre fraternellement et à se prêter aide et secours; enfin, vers le milieu du XI^e^ siècle, leur société se mit sous la tutelle de saint Jean; elle enveloppa

son mouvement social d'un voile mystérieux, elle eut des signes, des attouchements, des mots de convention et une théorie initiatoire qu'ils s'imaginèrent être celle dont le roi Hiram se servait pour admettre les ouvriers qui voulaient travailler au temple de Salomon. Tel fut le mécanisme fondamental de cette société qu'on appela Maç.·. ou confraternité Maçonne.

La confraternité Maçonne avait une chaîne sociale retrempée dans le feu de la justice naturelle, qui, comme un fil électrique, unissait les esprits et les cœurs par une mutuelle sympathie. Droits et devoirs, tels étaient les deux premières règles de l'atelier; la confiance et l'amour remplissaient les autres conditions fraternelles. Voilà pourquoi en tel lieu de la terre que pût se trouver un frère, il était avec les Francs-Maçons qui l'habitaient comme dans la maison paternelle. Cette société était établie sur une hiérarchie qui maintenait l'ordre et l'harmonie, sans nuire au principe d'égalité de la loi écrite (1). Il n'y avait rien qui blessât la loi naturelle; elle était une condition imposée aux intelligences supérieures, pour remplir les emplois, qui tous étaient honorifiques, et en cela la subordination était un devoir que chacun remplissait respectivement : l'apprenti obéissait

(1) Charte Maçonnique du v^e^ siècle.

au compagnon, le compagnon au maître, et les uns et les autres à l'architecte qui dirigeait les travaux (1).

Je dois faire observer que cette chaîne de fraternité qui s'expliquait par des signes et des symboles n'était que la copie plus ou moins exacte, des sociétés secrètes des v^e^ et vi^e^ siècles.

A cette même époque les plus habiles d'entr'eux se répandirent dans les contrées les plus éclairées de l'Europe; ils s'y firent remarquer par un genre d'architecture monumentale plus grave et plus majestueux que ceux de l'antiquité païenne, genre qui avait le précieux avantage de retracer sous des formes plus variées et plus pittoresques le symbolisme du dogme chrétien.

La Maç.·. marchait parmi les siècles et les populations avec son prestige social et sa gloire artistique; elle se faisait aimer du peuple et des savants, non-seulement parce qu'elle se tenait isolée de tout mouvement politique et restait étrangère aux superstitions et à l'ignorance fanatique qui dominaient la terre, mais parce qu'on la voyait suivre constamment la ligne droite de la vérité et de la vertu.

Toutefois, une révolution dans l'ordre des idées religieuses devait bientôt donner à la Maç.·. une plus

(1) Lisez l'*Histoire des anciennes Cathédrales de France*.

large part de considération dans les affaires de ce monde et agrandir le cercle de ses devoirs fraternels.

Des disputes des premières sectes chrétiennes était né un pouvoir dictatorial qui aurait fait un bien immense à la famille du Christ, s'il fût resté dans la voie que l'esprit évangélique lui avait tracée, mais il n'eût pas plus tôt monté sur le trône de la puissance spirituelle qu'il voulût, en maître absolu, gouverner les biens de la terre aussi bien que ceux du ciel. De telles prétentions lui firent de nombreux et puissants ennemis : elles devinrent si insupportables avec le temps qu'au commencement du XVI^e^ siècle les princes souverains de l'Allemagne lui adressèrent de rigoureuses et menaçantes représentations, qui malheureusement ne furent pas écoutées (1). Dans le moment où tant de plaintes se faisaient entendre, où le mécontentement régnait dans tous les esprits, une voix foudroyante, sortie d'un monastère, s'écria :

« Enfant de Dieu sors de ton sommeil de néant et de mort, donne l'essor à ton génie et la vie à ta raison, que ta pensée qui est l'éclair de ton âme parcoure toutes les régions que le soleil éclaire ; trouve, si tu le peux, un être vivant qui n'ait pas le privilége de développer et de nourrir ses instincts ! Vois si l'égalité, la liberté,

(1) Ouvrage intitulé, *le Souverain*.

la mutualité, ne sont pas des qualités innées dans chaque espèce, si elles ne sont pas le plus bel apanage de l'humanité; cherche une puissance dans l'ordre naturel qui ait le droit de violer cette loi générale de la création.

» Et toi, enfant de prédilection et d'amour du G.·.A.·., de ce Dieu qui a formé ton être moral de ses plus sublimes attributs, tu oublierais de si hautes prérogatives pour suivre les caprices d'une puissance arbitraire, tu voudrais nourrir son égoïsme et sa cupidité en faisant abnégation de l'indépendance souveraine que tu tiens de ton libre arbitre (1). »

Cette généreuse apostrophe fut comprise de la plupart des peuples de l'Europe; alors il arriva ce qui arrive toujours lorsque l'esprit humain joue le rôle de révolté: les intelligences supérieures du cloître et du sacerdoce, du laboratoire et de l'atelier, tout ce qui avait une âme faite pour respirer l'amour de la liberté et goûter le charme du bonheur moral se rangea sous la bannière du dogme théophilanthropique, le libre examen fut publié comme le droit souverain de la raison, les études scientifiques et philosophiques rentrèrent dans une voie plus spacieuse et plus droite; on chercha avec le calme de la réflexion dans un intérêt d'amour

(1) Ce ne sont point les expressions de Luther mais ses opinions et ses pensées.

social la cause et les effets de ce pouvoir intérieur qui nous porte à reconnaître un être supérieur à nous et qui nous attache par des rapports immédiats à sa nature divine, alors nous fûmes sous les rayons bienfaisants de la vraie lumière, je veux dire sous le soleil éclatant des vérités naturelles.

Du moment que l'indépendance des esprits fut proclamée, qu'il fut permis à la raison de raisonner et à la pensée de prendre des ailes, une coalition d'hommes supérieurs par le talent et par le génie s'improvisa pour combattre le démon du fanatisme et de la superstition, et pour asseoir la société humaine sur ses bases naturelles. L'élite des maçons de pratique fut admise à partager leurs travaux régénérateurs et, parce qu'ils avaient les premiers renoué la chaîne de la fraternité sociale et nourri par leurs immenses travaux le germe du progrès intellectuel, on appela leur sainte alliance la Franche-Maçonnerie.

Deux causes assez graves leur firent adopter cette dénomination : sur la fin du XVI^e^ siècle la Maç.·. était livrée à une déplorable anarchie. Torri rapporte (1) qu'un grand nombre de rites, ou manière de comprendre et d'administrer les travaux du temple, exis-

(1) *Acta latomorum*.

taient en Angleterre; la plus petite ville avait des ateliers présidés et gouvernés par des maîtres sans talent et sans science, ils fondaient leurs travaux sur des usages aussi absurdes qu'extravagants. Les trois grades symboliques qui avaient été institués par les Egyptiens, pour graduer les épreuves et arriver insensiblement au point sublime de l'initiation, furent calqués sur des opinions politiques. Partout on substitua à la vérité de la loi naturelle une science de fantasmagorie et de devination, et la Maç.·. se trouva dans un cahos d'idées, qui n'étaient pas les siennes, et sous l'empire d'un charlatanisme métaphysique qui compromettait sa sainte mission. D'un autre côté chaque corps d'état avait pris la coutume de se constituer en société secrète, et chacune d'elles avait plus ou moins d'analogie avec la confraternité maçonne.

Il fallait mettre fin à ce désordre, éviter l'alliage et la confusion, ou voir se détruire tout ce que d'après son principe constituant le gouvernement maçonnique avait de classique et d'orthodoxe.

La grande loge de Kelwinning (1) et celle de York

(1) On croit que Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade, fut le premier à instituer, dans la Palestine, la Maçonnerie bleue; mais les annales de cette époque sont si embrouillées et si confuses qu'on ne peut guère appuyer son jugement sur une

prirent, dit-on, l'initiative; elles se constituèrent en loges centrales de l'Angleterre et de l'Ecosse, elles firent quelques réformes, parmi lesquelles il faut comprendre la suppression de la plus grande partie des rites qu'une ambition ridicule avait introduits dans la Maç.·. Cette supprématie des deux mères-loges fit quelque bien : elle régularisa les travaux des ateliers et simplifia leur théorie, mais elle inspira la jalousie aux grandes loges de Londres et d'Edimbourg, qui voulurent partager le pouvoir et se constituer une juridiction gouvernementale. De là naquirent les zizanies, les querelles et les désordres qui en sont les suites (2). La Maç.·. ne pou-

pareille assertion. Cependant il est certain que quelques chevaliers sortis de son armée allèrent habiter les cavernes d'Hérédon, montagne à soixante milles d'Edimbourg, et qu'ils constituèrent la première loge de l'Europe ; quelque temps après, plusieurs chevaliers de l'ordre du Temple, pour se soustraire à la vengeance de Philippe-le-Bel, allèrent demander asile et hospitalité à ces dignes continuateurs de la Maç.·. des premiers siècles qui fut celle de la renaissance des anciens mystères et de la réunion des deux rites principaux, celui de l'Etoile flamboyante et celui de la Croix. Ils furent reçus à bras ouverts et cet accueil si bienveillant fut payé par des documents précieux qu'ils laissèrent à la disposition des frères d'Hérédon, qui plus tard leur servirent pour enrichir et agrandir le cadre social qui fut dans le principe composé de sept grades principaux.

(2) Voyez Regeblini, *Histoire de la Maç.·.*, voyez Torri, *Acta Latomorum*.

vait point rester dans l'état d'anarchie que de pareilles prétentions faisaient naître, sa voix souveraine se fit entendre et force resta à la raison. Il fut décidé, entre les grandes loges, que désormais la Franc-Maçonnerie des royaumes-unis aurait un point unique d'administration qui serait le centre de la puissance et du pouvoir d'où émaneraient les actes souverains et légitimes.

Mais voici la principale cause qui inspira cette dénomination. Dans cette grande et légitime révolution des idées et des principes que la réforme avait opérée, la Maç.·. avait élargi son cadre social, elle était rentrée dans l'esprit des anciens rites qui renfermaient dans leurs attributs symboliques les éléments de la loi naturelle que j'ai déjà signalés, liberté, égalité, mutualité; elle n'était plus l'union d'un corps d'état spécial, mais une société universelle, morale, religieuse, scientifique et politique de tous les hommes élevés au-dessus du vulgaire par la grandeur des idées et la noblesse des sentiments, dont les travaux étaient consacrés à servir l'humanité et à détruire tout ce qui pouvait abâtardir ou corrompre sa nature morale. En 1565, les maçons poursuivis par le pouvoir romain, furent obligés pour se soustraire à sa vengeance de se cacher dans des cavernes ou dans des endroits inaccessibles. Cependant à l'appel

de leur maître suprême (1), dix-neuf vénérables se trouvent à l'heure à Cologne pour formuler un pacte fondamental et dans les signataires de ce document remarquable ne se trouve aucun maçon de pratique, mais tous noms historiques connus par d'immenses travaux scientifiques et littéraires. Ce que vous devez prendre aussi en considération, c'est que depuis cette époque, toutes les notabilités, soit dans les sciences et les arts, soit dans le barreau ou dans la politique, princes, rois, empereurs, tout ce qu'il y a d'illustre et de remarquable s'est fait un honneur de partager nos travaux et de protéger nos idées de perfectionnement social. Cette partie est consacrée à faire remarquer que la Maç.·. actuelle ne date ni d'un siècle, ni d'un autre, mais qu'elle a pris naissance avec le genre humain; que les maçons de pratique des IX^e^ et X^e^ siècles avaient pris les premiers éléments de leurs travaux symboliques dans les sociétés secrètes des premiers siècles, et que ceux-ci avaient puisé leur science chez les Egyptiens, chez les Persans et chez les Grecs qui eux-mêmes avaient recueilli les coutumes et les usages religieux et sociaux des premiers peuples, c'est ce que nous avons eu l'intention d'établir.

(1) Herman V, archevêque de Cologne.

DEUXIÈME PARTIE

RÉCEPTION DU PREMIER GRADE

Le cercle que le G.·.-A.·. a tracé à l'esprit humain a ses points distincts, ses lignes droites qui marquent les jours et les saisons des générations contemporaines, leur température et leur état normal.

Cette destinée mouvante et variée de la vie des siècles offre sans cesse, sous un prisme nouveau, des situations dramatiques qui surprennent par leur étrangeté et par leur bizarre contraste avec ce qui a déjà passé dans le fleuve de l'oubli : la mode, cette coquetterie de la nature, ce souffle léger et frivole de la vanité, fait que ce qui est bien la veille est mal le lendemain; vérité d'un côté des Pyrénées, mensonge de l'autre, dit Pascal. Si nous descendions un peu avant dans le passé, nous y trouverions des usages qui révolteraient notre orgueil;

cependant ces usages avaient leur époque d'actualité et leur origine naturelle. Ce n'est pas, comme on le prétend, parce que nous aimons le changement ou que la légèreté est un vice de notre nature, que le fleuve de la vie profane coule sans cesse sur un nouveau terrain, c'est parce que la variété dans les formes est le caractère distinctif des sociétés humaines.

Il y a pourtant quelque chose d'éternellement beau et admirable dans l'homme, c'est lorsque, n'écoutant que ses instincts moraux, il se rend par les lumières de la raison et les saintes inspirations de la conscience, maître de ses destinées sociales. Alors ce n'est plus cet être dégénéré, attaché à la terre par l'égoïsme de ses sens, rampant dans l'ornière des préjugés, suivant servilement la routine de la domesticité et les vieilles erreurs héréditaires; en un mot, ce n'est plus l'homme abâtardi et corrompu, tel qu'une mauvaise éducation ou une civilisation qui marche sans règle et sans principe le font, c'est l'être supérieur à tous les êtres, usant de son libre arbitre avec la conscience de son droit et de son devoir, et arrivant à pas de géant à l'apogée de la perfection qui est assignée à sa nature.

Mais, direz-vous, où trouver dans la science humaine, dans cet amas informe où le mal et le bien sont tellement confondus qu'ils semblent n'être qu'un seul et

même corps, les éléments pour régénérer l'homme primitif, l'homme tel qu'il sortit des mains de Dieu lorsqu'il eut soufflé sur son limon l'intelligence et la lumière?

Ne nous abusons pas sur nos propres faiblesses, surtout sur le funeste entraînement de notre vanité : le mal existe partout, et partout il a une puissance d'attraction invincible; mais le bien existe aussi partout : il sert de pivot à toutes les existences sociales, à tout ce qui a la vie d'un lendemain; or, le mal n'est pas un principe inné comme le bien, une cause sans origine, c'est le côté faible de notre nature, le pas glissant de la vie sensitive, et s'il salit le trône et profane l'autel, s'il porte le désordre dans les chaumières et la corruption dans les palais, si, en un mot, il envahit notre humanité, ce n'est que parce que nous sacrifions notre dignité d'homme et notre force morale aux appétits qui nous gouvernent, à ce que nous appellons vulgairement le bien-être de la vie matérielle; ce n'est pas la science du bien qui nous manque, c'est la volonté de la mettre en pratique.

Pour nous convaincre que c'est nous qui sommes les agents corrupteurs de cette science, nous qui nous fermons la voie de la perfectibilité après l'avoir ouverte, qui amarrons le vaisseau après l'avoir lancé en pleine

mer, ne faisons pas comme nous avons coutume de faire lorsque nous sommes livrés à nos préventions, à nos passions ou aux illusions de notre orgueil; au lieu de n'explorer que la surface des choses, entrons dans le fond de leur nature, dans le criterium de leur essence; ne nous attachons pas à la forme des gouvernements, aux rites des religions, à ce qui est le fruit de l'ambition ou de l'hypocrisie; examinons les éléments de leurs constitutions, l'idée primitive qui les a fait naître, et nous verrons qu'ils ont tous un principe d'ordre et de bonheur; que tous ils doivent régénérer l'homme et le rendre à la vie du perfectionnement moral; et ici point d'exception, pas plus pour la religion du Christ que pour celle de Mahomet, pour la république de Dracon que pour l'absolutisme de César; la source est toujours pure et abondante en principes fertilisants; c'est en suivant la voie du temps qu'elle se corrompt et devient stérile. Si donc c'est une fatalité attachée à notre espèce que de perturber la marche du progrès social, et de noyer les nobles qualités de notre âme dans les impressions matérielles, s'il est évident que nos sens nous gouvernent plutôt que notre raison, on doit comprendre que ce ne sont point le théories égalitaires ou humanitaires, les leçons de Fourier et de Saint-Simon qu'il faut opposer au mal qui nous ronge, mais bien une

institution dont les principes soient une puissance absolue contre l'ambition de nos sens et les habitudes funestes qu'ils nous font contracter.

Qu'on me permette une comparaison : l'horticulteur qui veut donner à une fleur la beauté et le luxe éclatant qui caractérisent son espèce, la place sur un terrain fertile et la nourrit d'un engrais convenable ; il a le soin de sarcler les mauvaises herbes qui l'entourent et de tuer les vers et les insectes qui peuvent ronger ses racines ou mutiler ses premières pousses. Ainsi on doit faire de l'homme social : ne le plaçons jamais dans une position qui puisse compromettre son libre arbitre, car c'est dans cette propriété divine que se trouve le germe de son perfectionnement. Arrêter le développement de ses facultés ou la marche de ses idées, lui défendre le libre examen dans tout ce qui est du ressort de son intelligence, ce serait vouloir l'abâtardir, le rabougrir, en faire une plante stérile et sans valeur. Mais si l'homme doit jouir d'une liberté pleine et entière, si la dignité de son être, la noblesse de son origine l'obligent à rentrer dans le domaine de son droit naturel : cette liberté veut être comprise de telle sorte que la raison puisse toujours la dominer et la conduire. C'est là, ce me semble, la pensée du Créateur et la condition suprême de toute existence sociale. Soyons libres, mais soyons maitre

de nous-mêmes ; soyons libres, mais ne sacrifions pas les sublimes instincts de notre conscience à l'avidité de nos passions matérielles. Ayons autant de sympathie pour les intérêts d'autrui que pour les nôtres, et nous n'aurons pas à ergoter comme nous le faisons, depuis quatre mille ans, sur la manière de nous gouverner : ce qui ne parle pas beaucoup en faveur de notre raison, et encore moins de notre science.

Je n'ai fait cette digression, que pour prouver qu'il n'y a pas d'institution sur la terre plus capable d'amener l'homme à sa virginité native, que la Maç.·.

Là il n'y a ni grands désirs à satisfaire, ni immenses projets à méditer : l'ambition se renferme dans les limites des besoins de la communauté ; la vanité ne peut y prendre racine ; le vénérable ou le souverain ne peut jamais être que le premier parmi ses égaux ; les emplois qu'on y donne, outre qu'ils sont honorifiques, sont souvent pour ceux qui les occupent un sujet continuel de peines et d'embarras, et pour ce qui est de la plus puissante passion de l'homme, celle de faire fortune, nous sommes rangés sous la barrière maçonnique pour fournir aux besoins de la veuve et de l'orphelin, et il n'y a que Dieu qui doit nous rembourser nos avances. Or, celui-là ne paie jamais en numéraire.

D'après l'exposé que je viens de faire, il doit paraître

évident qu'une société qui a pour loi fondamentale et pour règle absolue d'enchaîner les désirs envahisseurs qui tourmentent notre humanité, est celle qui est la plus propre à faire arriver au perfectionnement social, attendu que l'homme matériel, renfermé dans le cercle étroit des convenances de la famille, s'efface devant l'homme moral, qui, alors, se trouvant sur un terrain fertilisé par les vertus fraternelles, grandit de toute la hauteur que la pensée intime de son Créateur a voulu lui donner; et voyez combien la Maç.·. est prévoyante et sage dans son œuvre de progrès. La nature fait partout sentir sa puissance active et passionnée, et le premier devoir de l'homme social, c'est de faire tous ses efforts pour réprimer ses écarts.

Afin que ses enfants ne puissent jamais être le jouet de leurs intempérances ou de leurs égarements, la Maç.·. a fondé une morale en action, faite pour dompter les cœurs les plus rebelles et les plus enclins au mal : morale qui ne compromet en rien les intérêts privés des hommes, ni leurs intérêts généraux; morale, en un mot, qui donne à chacun la mesure de ses droits et de ses devoirs.

Soulevons le voile symbolique qui cache ces mystères moraux, prêtez l'oreille, l'hiérophante les dévoile au néophyte.

F.·., qui n'êtes encore appelé qu'à broyer le ciment mystique, vous avez demandé à être reçu dans la communauté des FF.·. Maçons, qui, vous jugeant digne d'entrer dans son sein, vous a admis aux épreuves d'usage. La première à laquelle on vous a soumis est la plus importante de toutes : elle renferme en elle seule la pensée intime de l'institution ; elle met devant vos yeux les éléments qui doivent servir à la résurrection spirituelle, ou plutôt au changement d'état moral que vous allez subir.

On vous a jeté dans un cachot au milieu d'un appareil de misère et de mort ; on vous y a laissé seul comme un criminel, isolé et livré à vous-même pour méditer et réfléchir.

La réflexion, mon F.·., est la vie de l'âme, la plus sérieuse occupation du sage, celle à laquelle l'homme de bien s'attache comme à une étoile flamboyante qui le préserve des erreurs de ses sens et des folies de son orgueil. Sans la réflexion, l'homme n'a rien de l'homme : c'est un animal qui n'a que ses instincts grossiers et ses appétits pour guides. Ainsi la Maç.·. commence par vous faire réfléchir sur votre destinée nouvelle, et, loin de vous séduire ou de vous attacher par de trompeuses apparences, elle assombrit le tableau qui va frapper votre imagination, afin que vous n'ayez jamais à lui repro-

cher qu'au jour de votre baptême elle a été captieuse ou indulgente envers vous.

N'oubliez jamais, mon F.·., que cette épreuve est une expérience faite sur votre volonté et sur vos sentiments ; qu'elle est pour vous un acte de conscience et de conviction. Vous devez savoir, en sortant de la chambre symbolique, si vous aurez assez de force d'âme pour remplir les conditions impérieuses que la loi maçonnique vous impose ; conditions qui frappent toutes sur les faiblesses de notre humanité et sur les entraînements funestes de nos sens ; vous devez savoir si vous saurez respecter en toute occasion la pensée sociale de notre institution, qui rejette et condamne les coutumes, les usages bizarres, ou ridicules, ou faux, ou pervers, dont le monde profane fait ses délices. Et sachez bien que si vous manquez à cette pensée, ce ne sera ni la faute de la Maç.·., qui sera toujours ce qu'elle doit être, ni celle de vos FF.·., qui parfois pourront vous donner de mauvais exemples, mais la vôtre, car vous avez vu la lumière en plein soleil lorsque vous étiez libre et dans toute la force de votre raison ; c'était à vous à vous retirer si vous ne pouviez pas soutenir son éclat.

D'abord, que la Maç.·. vous prenne au bas ou au sommet de l'échelle de la civilisation, que vous soyez grand ou petit, riche ou pauvre, comme elle tient à chan-

ger les dispositions de votre nature morale, elle vous considère comme une chenille qui rampe sur la terre, et qui, pour arriver à son état parfait, passe par des transformations successives; elle vous enveloppe dans une coque mystérieuse où vous vous trouvez dans un état de mort apparente, au milieu des emblèmes de la régénération symbolique; mais bientôt cette agonie transmutatoire va finir, vous allez sortir de votre prison avec les ailes de l'indépendance, avoir comme le papillon toute la nature pour domaine, vous asseoir au banquet de la vie mystique, au milieu de vos FF.·., et enfin devenir le digne serviteur du G.·.-A.·. de l'Univers.

Cette allégorie de la résurrection, ce symbolisme d'une métamorphose spirituelle, croyez-le bien, F.·., est d'une vérité frappante; le squelette qui s'offre à vos regards est l'emblème d'une mort morale; la Maç.·. veut étouffer en vous jusqu'au moindre germe des principes faux et des mauvaises doctrines qui, jusqu'alors, vous ont fait marcher dans les ténèbres. Croyez-vous qu'un squelette qui s'offre devant vous comme un signe de destruction et de néant, n'est pas un emblème vivant, une vérité saisissante de ce que la Maç.·. veut faire de votre science mondaine?

Elle vous enlève vos habits, qu'elle considère comme une peau matérielle que le monde profane a déjà tatouée

de ses vices et de ses défauts; elle vous les enlève pour vous couvrir de la robe virile de la vertu; elle vous prive de votre argent, parce qu'il est sans valeur à ses yeux, et qu'il est l'agent corrupteur de la société, la cause première de tous les crimes qui la désolent. Les sentences morales dont elle tapisse ce lugubre séjour vous prouvent que sa langue n'a rien de commun avec celle qui a cours parmi les hommes. Enfin, elle porte la vérité du tableau jusqu'à vous faire formuler un testament, afin de vous persuader qu'il ne reste plus en vous rien de terrestre.

Et c'est lorsque votre âme est ainsi préparée à une vie nouvelle, et qu'elle est prête à supporter le feu d'un nouveau soleil et l'influence d'un autre climat, que le bandeau sur les yeux et à travers les voûtes ténébreuses des voies initiatoires, vous allez demander l'entrée du temple; mais comme vous n'avez pas encore la clef de la science géométrique, comme on ne vous a pas confié l'équerre et le compas, vous frappez sans ordre et sans méthode: ainsi font les ignorants ou les hommes que la vr.·. Lum.·. n'a point éclairés; toutes leurs actions se font avec confusion et désordre.

Cependant le maître, dans la pensée que les études que vous avez faites dans la chambre de réflexion vous ont donné le courage de la foi, ordonne de vous introduire

et de vous faire asseoir sur le siége de douleur; là, en présence du grand conseil des FF.·., il vous fait des questions analogues à la résolution que vous avez prise d'être F.·. Maç.·., afin de se convaincre si un faux calcul ou une bizarre ambition ne vous ont pas porté à concevoir un désir impie; et c'est lorsqu'il s'est persuadé, ainsi que ses FF.·., que tout en vous est conviction et bonne foi, qu'il commande aux initiateurs de continuer le voyage mystérieux. Ici commencent pour vous les épreuves physiques.

Mon F.·., la Maç.·. a besoin de s'attacher des hommes d'une trempe forte et courageuse; sa mission étant de faire une guerre éternelle à la superstition et au fanatisme; de combattre ou de dissiper l'ignorance, les préjugés et toutes les viles impostures dont les ambitieux se servent pour arrêter le progrès social, impostures qui ont sur les populations une influence formidable; si elle n'avait pour accomplir son œuvre militante que des soldats faibles et sans énergie, elle échouerait dans le combat.

Il est à regretter que les épreuves physiques disparaissent de nos mœurs maçonniques et qu'on n'en ait conservé que les apparences. C'est pour connaître et bien apprécier le caractère moral des néophytes, que ces épreuves avaient été instituées; la peur, les terreurs

paniques, sont le propre des hommes faibles, et il est bon, ainsi que je viens de le dire, que la Maç.·. ne se recrute pas de pareils défenseurs.

Les initiateurs de l'ancien univers qui connaissaient le cœur humain mieux que nous, ne se laissaient pas séduire par un vernis de civilisation qui ne change rien au caractère distinctif de notre nature; ils ne s'attachaient ni aux protestations verbales ou écrites, ni aux apparences de bravoure ou de dévouement de leurs néophytes; il leur fallait des preuves en action : c'est pourquoi les épreuves physiques étaient une condition d'admission au temple des élus, et elles étaient accompagnées d'un épouvantable appareil.

Dans l'antre de Trophonius, situé dans une des forêts de la Grèce, consacrée à Jupiter, on faisait promener le néophyte pendant trois jours dans des abîmes souterrains, où à chaque instant il se trouvait en présence des esprits infernaux et de mille horreurs mythologiques, fruit de l'imagination des poètes et des prêtres, et ce n'est que lorsqu'il sortait de cette espèce d'inquisition diabolique, pur et sans tache, je veux dire après avoir remporté la victoire sur lui-même, qu'on lui permettait l'entrée du temple. Dans les sanctuaires d'Ammon, dans ceux d'Osiris et de Cérès, les épreuves physiques étaient tellement surchargées de cette fantasmagorie

effroyable, que l'imagination des néophytes en était frappée, et lorsqu'ils sortaient du temple, ils avaient les yeux hagards, la figure pâle, le front ridé et dans un état de faiblesse morale, à faire croire qu'ils avaient perdu la raison. Meursius, qui a écrit longtemps sur ce sujet, assure que cet appareil d'épouvante et d'horreur n'avait d'autre but que de se choisir des hommes forts et d'une volonté inébranlable, afin que dans aucun cas et en aucune circonstance ils ne pussent dévoiler les secrets des mystères. Il ajoute que la religion des initiés s'en trouva tellement bien, qu'ils n'eurent jamais à se plaindre d'aucune apostasie; et que si on en excepte Alcibiade et Diagoras, l'antiquité n'a pas d'exemple qu'un seul d'entre eux ait fait un téméraire aveu de ce qu'il avait vu ou entendu dans le sanctuaire des dieux.

Enfin, mon F.·., la Maç.·. moderne, tout en s'éloignant des formes antiques, a conservé ce qui est suffisant pour se conformer à l'esprit de l'institution primitive. La première épreuve qu'on vous a fait subir, ce bruit confus et désordonné qui a frappé vos oreilles, ce sentier étroit et raboteux qu'on vous a fait parcourir, cette montagne que vous grimpez avec peine et en tremblant, au sommet de laquelle vous vous trouvez sur une avalanche qui vous entraîne avec elle dans un abîme, c'est l'emblème de la vie humaine, avec ses tribulations, ses soucis et

ses misères, qu'il vous faudra supporter avec courage et résignation, les positions dangereuses où le génie du mal vous placera et dont vos vertus maçonniques devront vous préserver.

Ainsi, pour vous conduire en bon et vrai Maç.·., vous vous appliquerez à étudier vos actions, afin de n'en jamais faire de nuisibles à votre prochain et à vous-même. Vous aurez à combattre constamment les passions qui corrompent le cœur et celles qui pervertissent l'esprit; vous réglerez avec une prudente sagesse la marche vagabonde et presque toujours passionnée de votre imagination, afin qu'elle ne vous suggère jamais des pensées ambitieuses. L'ambition, mon F.·., est comme une flamme incendiaire que rien ne peut éteindre; une fois qu'elle a gagné votre âme, vous n'êtes plus maître de vous-même, il faut voler, usurper, envahir, tout ce qui plaît à ses capricieuses fureurs. C'est elle qui en tout temps a fait les plus grands scélérats et les plus cruels ennemis de l'humanité; si nous sommes si peu avancés dans la vie fraternelle, s'il n'y a point de contact dans nos affections et dans nos sentiments, dans nos opinions et dans nos croyances, c'est à cette détestable passion que nous devons cette déplorable calamité.

Les vices et les défauts qui abrutissent notre nature, vous aurez soin de les éloigner de votre vie intérieure, et

vous ne pouvez mieux le faire qu'en vous livrant au travail. Le travail est devenu un élément constitutif de la société humaine; sans lui elle tomberait dans la sauvagerie, dans l'état négatif de la bestialité. Là où les peuples sont oisifs ou paresseux, se trouvent partout la stérilité et la misère, la nudité et la mort du désert. Le travail est la source de toutes les prospérités sociales, l'âme de la vie communicative, le père des vrais plaisirs et des plus douces jouissances. Fuyez les paresseux, mon F.·., et ceux pour qui le travail est un fardeau : ils portent en eux-mêmes le germe de tous les vices.

Vous voyez, mon F.·., que le symbolisme de la première épreuve et ses révélations mystérieuses sont un immense enseignement pour vous. Non-seulement la Maç.·. vous fait connaître ce qu'elle attend de vous, de votre zèle, de votre dévouement pour l'humanité, pour la société, pour vos semblables et pour vous-même, mais elle vous ouvre la voie de la perfection morale, sans laquelle il n'y a ni repos ni bonheur pour nous sur la terre.

Les hommes ne se perfectionnent et ne gardent ce qu'ils ont acquis en lumière et en vertus que par une éducation lente et progressive. Lorsqu'on veut leur donner plus de lumières que l'état de leur civilisation ne leur permet d'en supporter, on trouble leur entende-

ment, on dérange l'ordre de leurs idées. Alors, au lieu de regarder la vérité en face, ils la regardent de travers, et nécessairement ils sortent d'un abîme pour entrer dans un autre. Tel est le tableau que nous offrent les générations contemporaines. Des réformateurs philanthropes, poussés par un zèle outré, ont voulu devancer la marche du temps : ils sont venus jeter parmi les populations, encore imbues des préjugés héréditaires, des théories sociales mille fois mises en question par les sectes philosophiques de l'ancien univers, et mille fois abandonnées par elles ; théories qui ont leur valeur idéale et leur puissance d'attraction sur l'esprit des masses, mais qui exigent des sacrifices que la nature humaine ne peut faire. De là nous voyons le progrès social prendre une marche confuse et désordonnée, les intelligences se heurter et se combattre, la chaîne d'union se rompre et laisser les hommes dans l'isolement, livrés à l'avidité de leur égoïsme et à la tourmente de leur ambition ; et dans ce déplorable conflit, chacun veut avoir raison, chacun jette la pierre à son adversaire. Funeste aveuglement où nous plongent des passions cupides ! Le mal public, ce n'est ni Pierre ni Paul qui le cause : c'est nous tous ! O toi, homme qui viens avec une hardiesse insensée accuser ton frère, écoute le Christ : tu vois une paille dans l'œil de ton prochain, et tu ne vois pas une

poutre dans le tien. Consulte tes instincts, descends dans ta conscience, et tu y trouveras ta condamnation.

La Maç.·. n'agit pas sur l'esprit de ses néophytes avec cette imprudente impétuosité dont le monde profane nous donne un si funeste exemple; elle ne fait jaillir sur l'apprenti les rayons de la v.·. L.·. qu'insensiblement et par juxta-position; et c'est lorsqu'elle suppose, car elle ne doit que supposer encore, le temps seul peut lui apprendre si vous n'êtes pas de ces hommes qui, après avoir sacrifié au Dieu de la nature, êtes allé porter votre encens à l'autel de Baal, c'est, dis-je, lorsqu'elle croit que vous êtes parvenu à vous rendre maître de vous-même, et à regarder avec une dédaigneuse indifférence l'attrayant appareil des orgies mondaines, qu'elle vous apprend que votre courage et votre persévérance dans le bien vont vous rendre la vie plus douce et plus paisible; c'est ce que simule le cliquetis d'armes qui frappe vos oreilles lorsque vous parcourez la vallée des épreuves.

Cependant, les éléments de l'éducation maçonnique ne se bornent pas là; la science emblématique, ainsi que je viens de vous le dire, se développe dans l'esprit des néophytes par progression et toujours avec un intérêt plus vaste et plus satisfaisant.

Ce n'est rien que d'apprendre la science de la sa-

gesse, l'important, c'est de la pratiquer. Entré dans le monde profane, il vous faudra vous livrer sur vous-même à un travail d'épuration et de perfectionnement, arracher votre humanité à ses égarements et à ses funestes abandons, mettre à la place du délire et des illusions qui font de la vie un rêve, la vérité et la raison qui dissipent les erreurs et les chimères dont elle se nourrit. Cette lutte que vous aurez à soutenir avec votre nature matérielle, avec vos sens qui sont avides de tout ce qui les flatte ou les éblouit, sera pour vous une source de peines et de soucis; les privations qu'il faudra vous imposer, les résistances que vous aurez à opposer à l'envie ou à des désirs immodérés, ne vous donneront pas un moment de repos. C'est pour figurer cet état permanent d'agitation et de guerre, que l'on vous fait boire le calice d'amertume, admirable et sublime emblème du sacrifice que le sage fait de lui-même au profit de l'humanité, emblème que toutes les théogonies ont reproduites dans l'histoire de leur Christ.

Le Fils de Marie étendu sur une croix, couronné d'épines, exposé aux grossières insultes de ses ennemis, boit le calice jusqu'à la lie; Osiris tyrannisé par Typhon et sacrifié à sa vengeance, Hiram assassiné par ses compagnons, Ormuzd enchaîné par Ahrimane, toutes ces origines morales et religieuses nous donnent la figure

symbolique de l'humanité exposée à toutes les infirmités de la vie matérielle et régénérée par une vertu divine.

Vous avez bu le calice d'amertume, si vous suivez l'esprit de cet emblème, vous ferez abnégation de vos prétentions, de votre orgueil, de tout ce qui rend l'homme social haineux, vindicatif et méchant; vous supporterez avec calme et résignation les coups que la capricieuse fortune portera à votre prospérité ou à votre bien-être; vous serez pour vos FF.·. indulgent et pacifique, vous pardonnerez leurs offenses, vous les plaindrez dans leurs égarements, et avec le flambeau de la vr.·. Lum.·., que la Maç.·. a mis entre vos mains, vous ferez vos efforts pour les détourner de la mauvaise voie qu'ils ont prise; vous jetterez sur leur intelligence appauvrie ou pervertie le feu de la raison et de la foi. Ainsi, vous deviendrez comme le Christ une victime humanitaire, et comme lui vous serez la puissance divine qui les ramènera au bonheur moral.

De l'épreuve du calice vous passerez à celle de la purification.

L'usage de purifier par l'eau et par le feu a pris naissance dans les premiers temples élevés à la gloire du G.·. A.·. de l'U.·., depuis lors les sectes religieuses en ont suivi la pratique. Par cette épreuve, la Maç.·. a voulu emblématiser l'action régénératrice de la nature.

Si elle renaît sans cesse, si elle est toujours jeune et belle, toujours pleine de force et de vigueur, c'est parce qu'elle se retrempe continuellement par l'eau et par le feu, deux grands agents de la vie universelle que Dieu a répandus avec profusion dans l'univers afin de rendre son œuvre éternelle.

Enfin vous avez passé par toutes les épreuves de l'apprenti; la Maç.·., pour consacrer votre admission parmi ses élus, vous soumet à un serment redoutable, et elle exige que vo le signiez de votre sang, parce qu'il n'y a rien de plus précieux pour l'homme que son sang et rien de plus sacré que son serment.

Laissez, mon F.·., laissez dire les hommes pervers du siècle, qui, pour se laver de leurs apostasies, prétendent que le serment a sa limite conditionnelle. Le serment est un acte solennel d'un homme libre, de l'homme qui n'a, ni devant ni derrière, des chaînes qui le lient; il engage le présent et l'avenir de celui qui le prête; et qui le viole est un misérable. C'est après votre serment que le Vénérable consacre votre admission au nom du G.·.-A.·. de l'U.·., ainsi que de la puissance maçonnique à laquelle vous appartenez.

Mon F.·., vous allez entrer dans le monde profane éclairé sur les devoirs de l'apprenti-maçon. Faites des conseils qui vous sont donnés une œuvre d'attachement et d'amour pour vos semblables; broyez avec courage

et persévérance le ciment mystique, qui sert à édifier le temple du G.·.-A.·. de l'U.·. Vous connaissez maintenant le temple symbolique; vous savez qu'il ne se bâtit ni avec la pierre ni avec le bois, mais avec la vertu, la sagesse, la force, la prudence, la gloire, la beauté et tous les éléments moraux, qui sont les attributs du Maître des maîtres. Si d'un autre côté la Maç.·. veut que vous soyez entièrement dévoué à l'humanité; si, à Paris comme à Rome, et en quelque lieu du monde que vous portiez vos pas, elle vous oblige à secourir le faible et à défendre l'opprimé, n'oubliez pas, comme enfant de la France, que vous devez à votre mère-patrie l'amour d'un fils et le dévouement d'un bon citoyen; aux lois qui la régissent, respect et soumission; à ceux qui les font exécuter, confiance et appui; et si jamais, par votre travail ou par votre industrie, vous parvenez à vous faire une fortune indépendante, sachez que de par le ciel et la Maç.·. vous devez une continuelle assistance aux malheureux. Parcourez, dans vos heures de loisirs, la chaumière du pauvre et tous les lieux où la misère et l'infortune font pleurer et gémir; portez-y les ressources de votre intelligence, le superflu de votre condition sociale; allez, en distribuant vos bienfaits, recueillir les bénédictions et les hommages les plus honorables qu'un mortel puisse recevoir; en vous dévouant à la bienfaisance, VOUS SUIVREZ LA LOI, TOUTE LA LOI.

THÉORIE PHILOSOPHIQUE DU PREMIER GRADE

DISCOURS

PRONONCÉ A LA LOGE DE L'ÉTOILE DU LÉMAN, EN 1846

Pour faire aimer les institutions sociales et les rendre durables il faut les appuyer d'une éducation qui soit en harmonie avec leurs principes constituants. C'est en établissant des règles de conduite conformes à la morale de la loi qui sert de base à la communauté, que l'on peut compter sur l'union qui fait la force, et sur la justice qui consacre le droit ; les querelles et les désordres qui naissent parmi les hommes sont presque toujours le fruit de la tendance qu'ils ont de s'éloigner du point moral qui les fraternise et les unit. Qui oserait dire? Je suis maçon comme il faut l'être, sans qu'à l'instant sa conscience ne lui répondit : tu mens à la vérité. Cependant la loi maçonnique est écrite dans nos

cœurs comme dans le temple de l'univers, et l'éducation qui en dérive, quoiqu'elle ne soit que la pâle copie des initiations anciennes, n'en renferme pas moins les conditions essentielles de cette loi suprême.

La Maç.·., dans son état normal, est une et indivisible ; unité de dogme, unité de principes, unité de doctrine, unité d'action.

Dans le dogme réside la foi et la croyance, un seul Dieu créateur, ordonnateur et conservateur de l'univers. Les principes sont les éléments de la vie morale, les jalons de l'édifice symbolique que nous élevons à la gloire du G.·.-A.·. d.·. l'U.·.

La doctrine, c'est le développement systématique et raisonné des maximes et des préceptes que le principe fait naître. J'appelle l'action, le mouvement moral qui a pour moteur la loi naturelle et les instincts de la conscience.

Pour nous convaincre, mes FF.·., et pour éclairer les jeunes maçons qui, pour la première fois, viennent embellir les colonnes où brille la vr.·. Lum.·., faisons un tableau rapide des principes d'éducation et des devoirs que le premier grade exige, car ce grade c'est toute la vie morale et sociale du Maçon.

La Maç.·. est la religion de la conscience, consacrée au G.·.-A.·. d.·. l'U.·. Son but social c'est d'ouvrir

les voies de la perfectibilité humaine par la bienfaisance. Ses travaux se renferment dans la recherche de la vérité; étrangère aux agitations passionnées de la terre, au conflit des opinions, à la lutte des partis, au fanatisme des préjugés, aux folles prétentions de la naissance, à tout ce qui sent la vanité ou l'ambition, elle n'a des yeux et une âme que pour la vérité; elle n'associe à son œuvre sainte que les hommes qui lui promettent de s'occuper avec ardeur à découvrir ce critérium divin qui existe dans le fond des choses; elle exige qu'ils en fassent un travail d'amour et l'objet constant d'une douce et active philanthropie envers leurs semblables et envers eux-mêmes. L'application de la vérité à toutes les actions de la vie, mes FF.·., c'est la philosophie raisonnée de l'humanité, le développement intégral de ses instincts moraux, le point le plus élevé de son perfectionnement. Le nom de Franc-Maçon est synonyme d'honnête homme et de bon citoyen, de celui qui sert aussi bien son Dieu que sa patrie, et qui suit avec une religieuse constance les lois morales et sociales qui lui sont imposées par le contrat d'union. La Maç.·. veut qu'il soit pour celui qui le porte un titre qui inspire la vénération et le respect; que dans quelque lieu de la terre que ce soit on dise, en voyant un de ses adeptes, voilà l'appui du faible et de l'opprimé, le phi-

losophe sans orgueil, le philanthrope sans ostentation, c'est pourquoi elle n'ouvre ses temples qu'aux hommes qui ont passé les épreuves de la vie profane sans avoir été atteints par les vices qui dégradent, et les passions qui asservissent l'humanité.

Dans la consécration du mot franc-maçon, mes FF.·., se trouve la pensée morale et philosophique de l'institution, le nœud le plus fort de sa chaîne fraternelle; c'est un odieux sacrilège que de le prostituer aux affections profanes, et le malheureux qui fait de ce titre un objet de spéculation et de perfidie, qui s'en sert dis-je pour tromper la confiance et la bonne foi de son prochain, mérite de tomber sous les serres de cet aigle vengeur qui dévorait les entrailles de Prométhée : comme lui il a volé le feu du ciel pour en faire un scandaleux commerce sur la terre, comme lui il a trompé les dieux!! Mais point d'investigation sur un sujet qui n'offre que trop de déplorables exemples, qu'il nous suffise de savoir que l'examen inquisitorial de la conduite profane d'un néophyte doit être fait avec autant de conscience que de sévérité.

Lorsqu'un profane a le cœur aussi bien fait que l'esprit, que sa conduite passée n'offre rien qui puisse effaroucher les mœurs, ni blesser la sainteté des lois, il est rangé parmi les néophytes et admis au noviciat. C'est

une heureuse idée, mes FF.·., que celle de commencer les travaux initiatoires par faire marcher le profane par des sentiers détournés et raboteux. Ce symbolisme est la vivante image des difficultés sans nombre que l'on éprouve pour arriver à la découverte de la vraie science; figure mystique de l'intelligence qui nous rapproche de la divinité, cette science que les gnostiques, sous le nom de sophia, les Egyptiens sous celui d'étoile flamboyante cherchaient toute leur vie, nous, faibles imitateurs, de ces mâles intelligences, nous avons la prétention de la trouver dans un instant. Tel est le sot orgueil que nous donne l'imperceptible progrès de notre siècle de lumières; nous voulons tout connaître sans rien étudier, tout approfondir sans rien méditer, notre besace de devant s'est tournée par derrière et nous ne voyons pas encore notre défaut capital, nous ne voyons pas que nous ne vivons que d'illusions et d'ignorance!... Oui, mes FF.·., d'illusions et d'ignorance, voilà ce qui nous rend si vains et si glorieux, ce qui donne à notre époque une allure romanesque qui a aussi son cachet de ridicule.

A peine le néophyte a parcouru le labyrinthe mystérieux qu'il se trouve au milieu de la symbolique des misères de son humanité, dans un asile caverneux qu'une lampe éclaire de sa tremblante lumière; mais, malgré

son lugubre aspect et l'épouvantable appareil de ses ornements prophétiques, ce lieu n'en est pas moins le foyer d'où rayonnent les plus beaux feux de la vr.·. Lum.·., là se trouve le grand hiéroglyphe de la nature, sa vie de mouvement et de travail, les agents qui servent à la destruction et à la régénération des êtres; la puissance qui les fait croître et celle qui les détruit (1). Dans l'ensemble de ce tableau mystérieux, le néophyte peut facilement trouver l'alpha et l'oméga de sa destinée terrestre, la naissance et la mort, le néant de la vie et le gouffre de l'éternité, il a devant les yeux la bibliothèque parlante de la morale Maç.·., les principes moraux qui doivent régler ses actions, former son cœur et son esprit et le rendre par la vertu digne du beau titre qu'il est glorieux de porter... Eh! nous voudrions que ce vaste tableau de la vie universelle, qui comprend toutes les lois générales du monde, le néophyte en saisisse la sainte application !! Nous voudrions que la pensée sublime de la création fût approfondie et comprise dans une heure par une intelligence humaine!! Mais non, mes FF.·., non, nous ne voulons

(1) Je dois observer que, pour donner plus de vigueur à son tableau, l'auteur peint l'ensemble du lieu où se faisaient les initiations Maç.·. dans les premiers siècles de l'Eglise.

pas tant de précipitation dans les études Maç.·., nous ne voulons pas une éducation improvisée qui nécessairement manquerait par son principe et par sa base, nous voulons abréger le temps pour ne pas le perdre (*Tempus irreparabile est*, dit Virgile). Nous abrégerons le temps des épreuves, mais non pas le terme des études qui doit durer toute la vie, et lorsqu'un néophyte se présente avec des dispositions franches et sincères, nous devons croire qu'il profitera de la grande leçon qu'il reçoit dans la chambre de réflexion, et qu'il achèvera par le travail et la méditation la tâche qu'il doit remplir pour arriver au sommet de la vraie science. Ainsi que je l'ai fait observer, mes FF.·., la chambre de réflexion de la Maç.·. moderne n'est qu'un fragment et la pâle copie des lieux où se faisaient les initiations anciennes, mais elle a tout ce qui est nécessaire pour former la moralité du néopyhte.

N'est-ce pas, jeunes Maçons, que dans le court espace de temps que vous avez passé dans ce tribunal accusateur de vie la profane, vous avez saisi la pensée morale du symbolisme philosophique qui frappait vos regards ? Quand vous vous êtes trouvés en présence d'un squelette humain, n'avez vous pas cru entendre la voix de ce prêtre chrétien qui, en vous imposant les cendres sur le front, vous dit : souviens-toi ô homme que tu es sorti de la poussière et que tu retourneras en poussière ? Cette sen-

tence qui nous fait connaître notre destinée d'ici-bas, ne vous a-t-elle pas inspiré un souverain mépris pour les choses de ce monde : l'esprit d'ambition, de possession, de convoitise ne s'est-il pas retiré de vous pour faire place aux sentiments honnêtes et purs que la vertu fait naître ? Eh bien ! dès l'instant que cette sainte révolution s'est opérée en vous, les portes de la science sacrée vous étaient ouvertes et vous marchiez avec le flambeau de la vérité dans les voies de la perfectibilité maçonnique.

Le monde profane, mes FF.·., use les plus nobles caractères comme les plus belles intelligences ; une fois sur ce théâtre que l'ambition et l'égoïsme dirigent en souverain, les qualités de l'âme se flétrissent, son active fécondité se trouve comprimée par je ne sais quelle vapeur matérielle qui sort du gouffre des passions, l'homme alors n'agit que par les sens et pour les sens.

La Maç.·. a dû prévoir ces déplorables et constants écarts de notre humanité... Ce n'est pas assez que de présenter au néophyte dans un tableau symbolique, le néant des choses humaines, il faut lui apprendre ce qu'il doit faire pour être un peu plus qu'une poussière animée, lui tracer le travail qui le rendra digne d'être mis au rang des enfants de la v.·. Lum.·.; de là cette série d'épreuves qui n'ont pour objet que de mûrir votre courage, de fixer votre volonté et de donner à votre dévoue-

ment la force nécessaire pour vous affranchir de toute apostasie comme de toute forfaiture sociale.

Le nombre trois, mes FF.·., était sanctifié dans la religion des anciens sages, à cause qu'il se représente dans la plupart des œuvres de la création et forme la division physiologique d'un grand nombre de corps organiques. C'est aussi un nombre cabalistique auquel les sectes juives et chrétiennes attachaient un pouvoir mystérieux. Platon dans son Timée a fait de l'unité d'harmonie du nombre trois l'essence de toute génération. Dans les trois voyages que vous avez faits, vous avez dû trouver, jeunes maçons, une grande analogie avec les trois époques de la vie humaine. La Maç.·. a dû suivre cette marche graduée pour l'accomplissement de l'acte qui vous élève au rang de ses enfants. Renfermés dans la salle des réflexions, comme un élève au collége, vous y étiez pour étudier, méditer et apprendre les éléments de la science sociale, pour ouvrir à votre esprit les voies de l'intelligence et à votre cœur les sources du bonheur moral. Dans cet état de pure innocence, éclairés du flambeau de la vérité, nourris des principes de la sagesse, avec une jeunesse pleine de force et de vigueur, vous vous êtes présentés à la porte du temple, et le temple vous a été ouvert et s'est offert à vous avec l'appareil tumultueux et bruyant du monde profane.

La transition des épreuves morales aux épreuves physiques, mes FF.·., renferme une pensée philosophique qu'il faut savoir apprécier pour bien comprendre l'importance de cette dernière partie de l'éducation du premier grade.

Le G.·. A.·. de l'U.·. nous a donné tout ce qui est nécessaire pour arriver par la vertu à la perfection et au bonheur; il nous a rendus libres de corps et d'âme et nous a laissé le droit de vivre sans réserve ; une force quelconque intervenue, une loi souveraine imposée à notre nature, auraient comprimé notre indépendance et nous serions devenus de vrais automates que l'action d'un seul mécanisme aurait fait mouvoir. Mais si Dieu nous a laissé le soin de notre destinée, s'il nous a donné une volonté qu'aucun pouvoir humain ne saurait contraindre, il ne nous a pas permis de faire un abus perfide de la liberté, il n'a pas voulu, dis-je, nous rendre les destructeurs ou les tyrans de notre propre espèce ; son œuvre aurait manqué de perfection si, à côté de notre libre arbitre, il n'eût placé un pouvoir pondérateur pour peser, mesurer, apprécier nos actions et les diriger constamment dans l'intérêt de notre salut commun : c'est pourquoi tout acte de notre volonté que la conscience n'approuve pas, est un acte de licence aussi contraire à la morale qu'à l'humanité. Or, comme depuis la pertur-

bation du principe moral de la société humaine, la plupart des hommes appellent liberté une licence égoïste ou passionnée, une volonté calculée ou ambitieuse ; comme le droit, quoique parfaitement établi pour les uns comme pour les autres, a toujours été usurpé par la force comme par la ruse, les sages de tous les pays et de toutes les époques ont senti la nécessité de renfermer la liberté individuelle dans ses limites naturelles, afin qu'elle ne fut pas une cause éternelle d'anarchie sociale. Tel est le but unique de l'éducation morale. Cette éducation, dans le monde profane, n'est ni bien suivie ni bien développée, elle se borne à l'étude de quelques éléments moraux et religieux que la jeunesse oublie du moment qu'elle n'est plus sous les yeux du maître.

La M.·. n'a pas ainsi compris les intérêts des hommes et des sociétés. Elle a vu l'effrayant danger que courrait l'humanité dans la vie personnelle, dont le monde profane nous offre le triste et affligeant tableau; elle a pensé que sans de fortes chaînes morales chacun userait de la liberté individuelle au profit de son ambition et de son égoïsme, et que jamais la concorde et la paix ne régneraient sur la terre; elle a voulu lier ses adeptes à la chaîne universelle qui unit tous les êtres animés par l'instinct de conservation et de salut qui est propre à chaque espèce; elle a voulu que l'homme so-

cial ne fût pas une exception dans l'ordre de la création, que la fraternité et le perfectionnement dont il porte le germe comme caractère spécifique ne fût point pour les générations contemporaines un ridicule mensonge et pour les générations futures une éternelle mystification, et s'appliquant les paroles solennelles que Voltaire prête à Mahomet en parlant de l'antique race arabe, elle a dit de l'espèce humaine :

> Sous un dieu, sous un roi, je viens l'assujettir,
> Et pour la rendre illustre il la faut asservir.

vous comprendrez, mes FF.·., asservir sous le joug de la vérité, sous le joug de la conscience et de la raison.

Voilà pourquoi elle a fait de la morale naturelle la base de son éducation sociale, pourquoi elle a rendu plus sérieuses et plus sévères les études à mesure que le maçon s'élevait à des grades supérieurs; et afin que rien ne le portât à un retour vers les habitudes profanes, elle a voulu, au commencement de la voie sacrée, retracer dans un tableau animé les obstacles et les périls qu'il aurait à surmonter pour arriver pur et sans tache au terme de son travail régénérateur. Maintenant, jeunes maçons, cette chaise de douleur sur laquelle on vous a assis, la planche pleine d'aspérités que vous avez parcourue, l'avalanche qui vous a entraînés dans sa chute, ce bruit pareil à celui

du tonnerre qui murmure la colère du ciel, ne sont plus pour vous un sujet de mystère et de crainte : vous y voyez les révolutions de votre vie profane, les situations périlleuses de votre humanité, les orages de vos passions, le mouvement désordonné de vos idées et de vos sentiments, les entraînements voluptueux de vos sens, l'empire tyrannique de vos préjugés et de vos superstitions, le charme délirant de vos vanités, enfin tout ce qu'il faut craindre et éviter, tout ce qu'il faut combattre et vaincre sans cesse pour être le modèle du vrai maçon; par cet effrayant tableau vous avez compris que la Maçonnerie a voulu éprouver votre courage et votre persévérance pour le bien, afin de s'assurer de votre dévouement aux immuables lois de la nature, les seules qui règlent les travaux de ses temples.

Cette première épreuve a un rapport immédiat avec la première époque de la vie sociale; l'homme, entré dans le monde, se trouve sous le joug tyrannique des impressions matérielles; alors commence la lutte terrible de la chair et de l'esprit : les insatiables appétits des sens, les chimères et les illusions de l'orgueil, les mouvements convulsifs de l'ambition envahissent son humanité et cherchent à pervertir ou à détruire ses instincts moraux; s'il sort victorieux de ce combat, son âme est retrempée par l'expérience, sa raison a plus d'empire sur

lui-même, sa sagesse une action plus grave et mieux combinée, il y a en lui un plus grand développement de puissance morale. Dans sa jeunesse il était inconstant et léger, il passait d'une idée à une autre, d'un désir à un autre désir; comme les flots de l'Océan, son esprit n'avait point de fixité, c'était un torrent qui ne connaissait point de digues, un volcan qui vomissait ses laves brûlantes sur tout ce qui l'entourait. Maintenant il est calme et réfléchi, il est prévoyant et réservé, il médite et mûrit ses actions, il les combine et les règle dans un esprit de force et de justice; il peut être le jouet des évènements, mais jamais des faiblesses de son humanité. Tel est l'âge viril avec sa condition d'existence. Cet âge se représente dans le second voyage initiatoire par un bruit vague et léger qui vous fait comprendre que les plus grandes difficultés de la vie fraternelle sont vaincues, que vous n'aurez plus à l'avenir qu'à nourrir votre courage et votre dévouement des exemples qui ont servi de règle à votre conduite passée.

Ainsi que je l'ai observé, plus nous avançons dans la vie, plus l'expérience que nous faisons des hommes et des choses nous donne une force de résistance qui nous rend maîtres de nous-mêmes; mais la Maç.·. connaît les mille et un détours de la duplicité humaine. C'est à cause de ce levain d'hypocrisie qui fermente dans la plu-

part des esprits qu'elle veut approfondir votre caractère, étudier votre tempérament, savoir si le courage que vous avez montré dans le cours de cette épreuve n'est pas le fruit d'une perfidie calculée, si la curiosité, la forfanterie, que sais-je, peut-être la pensée criminelle de surprendre sa bonne foi ne vous a pas amené dans son sanctuaire; c'est à cette sage prévoyance que vous devez l'appareil des agents physiques dont on vous fait subir l'action dans votre dernier voyage. Mais arrivé à ce degré d'étude, la rétractation serait une lâche apostasie; alors le maçon est formé, il a vu à travers le bandeau qui le couvre l'ombre de nos saints mystères, il a pu entendre, que dis-je, il a entendu la voix de la vérité lui dire : persévère et tu arriveras. Cette voix céleste lui a donné le courage de la foi et la force de la vertu, il ne craint plus que le génie du monde profane vienne renverser l'ordre de ses idées morales ni attiédir son fraternel dévouement; il vole au-devant de tous les dangers, il brave tous les obstacles; on lui présente le calice d'amertume, il le boit jusqu'à la lie; on lui demande son sang, il le donne; on exige un serment redoutable, il le fait soudain; la lumière lui est donnée, et, pour la première fois, il voit le temple des Francs-Maçons, image symbolique du temple de la nature; son autel sphérique, les insignes qui le décorent, l'ordre de ses colonnes, le

jeu emblématique de ses travaux lui indiquent que la Maç.·. a un culte de foi et de reconnaissance qu'elle adresse à un être supérieur à toutes choses, dispensateur éternel de la vie, créateur et conservateur de l'U.·. devant lequel seul les Maçons fléchissent le genou. C'est dans l'esprit de sa suprême providence que le Maçon puise les éléments de sa vie fraternelle; c'est dans la chaîne immense de sagesse et d'amour qui le lie à l'univers comme un ouvrier à son œuvre, comme un père à ses enfants, comme la sève à l'arbre qu'elle nourrit, qu'il trouve la Vr.·. L.·. et le germe de cette bienfaisance céleste dont il fait sa première vertu.

La bienfaisance, jeunes Maçons, élève l'homme à sa dignité première, elle lui donne un caractère de noblesse et de grandeur qui le rapproche de la divinité.

Soyez bienfaisants, mes FF.·., et vous remplirez dignement et saintement la tâche qui vous est imposée sur la terre. Soyez bienfaisants et vous serez aimés et chéris de vos semblables, et quand les portes de l'éternité s'ouvriront pour vous, Dieu sera là pour vous donner la récompense qu'il accorde à tous les vrais Maçons.

TROISIÈME PARTIE

ÉTUDES SUR LE DEUXIÈME GRADE

La Maç.·. a eu de tout temps de nombreux ennemis : les uns, pour satisfaire un vil intérêt et dans la crainte qu'une société morale et aussi sérieuse ne vînt arrêter le cours de leur ambition et briser les barrières qu'ils opposaient à la marche progressive de l'esprit humain, lui ont fait une guerre sourde ou déclarée ; les autres, sans l'apprécier et sans la connaître, ont nourri contre elle de sottes et absurdes préventions.

La perfidie des premiers, l'indifférence des seconds n'ont rien fait contre une institution dont les bases sont inébranlables. Mais puisqu'on nous accuse d'aller à reculons quand les générations avancent, opposons à ces ridicules calomnies quelques faits historiques qu'aucun

profane ne peut nier; voyons, si, en suivant les usages et les coutumes de nos anciens maîtres qui, les premiers, élevèrent des temples au G.·.-A.·. de l'Un.·., nous ne sommes pas toujours dignes d'être à la tête de la civilisation contemporaine et de porter la bannière de l'émancipation sociale.

Lorsqu'on veut faire une étude sérieuse et approfondie du genre humain, il faut aller chercher ses inspirations et sa science dans les délicieux climats des zônes tempérées; là, on le trouve avec sa belle nature et avec ses superbes et divins attributs; c'est aussi dans ces contrées, où la terre est si forte, si vigoureuse, si riche en principes fertilisants, que les sages de la plus haute antiquité placèrent la naissance du premier homme. Sans doute l'âge d'or tant chanté par nos anciens poëtes était l'état de félicité fraternelle dans laquelle vivaient les premières générations. Mais puisque son passage dans le monde n'a laissé aucune trace, n'en parlons pas, appuyons-nous sur deux principes dogmatiques qui ont leur germe dans nos cœurs et qui signalent la nature des travaux du temple symbolique, que depuis près de six mille ans les enfants de la vraie lumière élèvent au G.·.-A.·. de l'U.·. (j'entends parler de la fraternité universelle, de l'unité et de la croyance en Dieu).

Dans la première époque du monde, on trouve une

suite de générations qui se divisent en deux catégories uni-sociales fraternelles : la famille ou la société du père, le patriarchat ou la société de quelques-uns gouvernée par le plus sage et le plus ancien. Cette chaîne d'union qui donna naissance aux premiers peuples servit à toutes les nations qui leur succédèrent, et on n'en trouvera aucune, soit grande, soit petite, qui n'ait son noyau social dans l'esprit de la fraternité ; nous pouvons même ajouter à ces deux catégories celle des anciens rois, car les premiers rois de l'Egypte, de la Grèce et de Rome n'étaient que les fidèles gardiens de la fraternité nationale.

Ici il n'existe ni opposition ni exception, l'histoire n'a plus qu'une voix ; nous sommes donc la société la plus ancienne, la plus sérieuse, la plus légitime de toutes celles qui existent, puisque, si l'on veut me permettre l'expression, nous avons conservé le type de la société modèle imposé par la nature, société approuvée par la sagesse de tous les siècles.

Que l'ambition et l'égoïsme aient perturbé l'ordre du progrès moral de la société, il n'en est pas moins vrai que le principe fraternel, qui en est l'âme et qui seul peut le faire rentrer dans sa voie naturelle, existe toujours ; que depuis près de six mille ans son feu brûle dans nos temples, que c'est nous, Francs-Maçons, qui

avons par notre persévérance et par notre courage vaincu la superstition et l'ignorance qui, sans cesse, lui opposaient une résistance barbare, et personne ne peut nous enlever cette noble et glorieuse victoire.

Que ce soit ou un instinct providentiel, ou l'effet d'une révélation divine, la croyance en Dieu est dans notre âme comme cette plante qui pousse dans un terrain qui lui est propre; elle croît, grandit, se fortifie avec notre raison, nous suit jusqu'au tombeau pour nourrir nos inspirations morales et nous conduire sur les aîles de l'espérance aux portes de l'éternité. La croyance en Dieu est, comme dit Pascal, en parlant de la nature, une première habitude, car l'athée même, l'athée, malgré les efforts inouïs qu'il fait pour repousser de son esprit cette grande vérité, est obligé de lui consacrer une partie de ses pensées et de ses méditations.

Le culte rendu au G.·. A.·. de l'Un.·. est une condition essentielle de notre humanité et une nécessité sociale de tous les peuples; l'homme ne peut lever les yeux au ciel sans qu'un sentiment de respect et de vénération s'empare de son âme; les peuples ne sauraient exister sans ce sublime sentiment. Sans doute, ce culte a été perturbé, ou plutôt abâtardi, par des rites extravagants et des cérémonies ridicules, mais dans son origine il était simple et pur comme le sentiment qui l'a-

vait inspiré. Le culte des premiers habitants de la terre, dit Porphyre, était simple comme leurs mœurs, quelques mottes de terre amoncelées dans leurs champs formaient l'autel sur lequel ils allaient offrir au Dieu de la nature les fleurs et les fruits de chaque saison. Les Juifs, à la belle époque de leur émancipation sociale et politique, suivirent la simplicité religieuse de leurs premiers pères. Vous connaissez ces beaux vers d'Athalie, en parlant d'une fête solennelle :

Et lorsque de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques,
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portaient les nouveaux fruits (1).

Nous seuls, Francs-Maçons, nous avons conservé la pureté virginale de ce culte antique, nous vouons au G.·. A.·. de l'Un.·. nos adorations et nos hommages; dans nos fêtes solennelles nous ornons nos temples de festons et de fleurs : nous sommes donc, logiquement et historiquement parlant, la société la plus ancienne, la plus intelligente et la plus vraie de la terre.

On nous dira que les institutions religieuses et politi-

(1) Racine.

ques ont dû varier leurs formes et leurs usages selon les temps et les lieux, nous répondrons :

Rien de plus juste que d'obéir aux nécessités du temps; cédez au torrent des illusions où la civilisation vous entraîne; donnez à vos travaux un prestige de nouveauté; flattez les faiblesses qui s'attachent à notre nature, variez le luxe et l'éclat de vos solennités religieuses et de vos fêtes publiques; faites plus, modifiez sans en détruire le principe moral vos lois et vos croyances, ainsi que le firent Solon dans la Grèce et Justinien dans Rome; mais puisque le hasard vous a élevés au-dessus des autres, rendez-vous dignes de cette honorable faveur par des exemples de sagesse et de vertu; n'alimentez pas par un coupable désir de convoitise les passions cupides et ambitieuses des uns, les préjugés et les superstitions des autres; n'étouffez pas les instincts élevés de l'humanité, ne l'empêchez pas de satisfaire à ses besoins moraux, car vous arrêteriez ainsi les progrès des intelligences et vous rendriez impossible une société de frères.

Je viens d'exposer dans un court tracé les deux principes puisés dans la nature de l'homme qui ont donné un corps et une âme à la Maç.·. et servi de base à ses doctrines; maintenant suivons la chaîne des siècles pour étudier la marche organisatrice de cette sainte institution,

Aussi longtemps que dura le régime de la communauté fraternelle, l'innocence et la simplicité des mœurs assurèrent la tranquillité et le bonheur communs, et les codes de morale et de religion, les lois civiles et politiques, tout ce qui tient à enchaîner la liberté et les volontés de l'homme, devenait inutile; mais du moment que le tien et le mien vinrent imposer leur barbare tyrannie, que chacun voulut avoir sa part dans le grand domaine de la nature et la séparer de celle de son voisin, l'intérêt, père de tous les crimes, l'ambition qui les provoque, s'emparèrent des esprits et devinrent les arbitres souverains des destinées sociales; alors il fallut mettre sous la protection du ciel le salut de la terre. Cette impérieuse nécessité fit naître la pensée d'élever de vastes monuments, de les consacrer à l'étude de la sagesse et de la vérité ainsi qu'à la conservation des principes qui, depuis tant de siècles, avaient fait le bonheur de la terre; des hommes d'un esprit fort et d'une conscience droite allaient dans ces lieux de retraite pour se livrer à un travail aussi noble que généreux. Schiller, qui n'est pas suspect sur ce point, dit, dans son *Histoire de Moïse*, que dans l'origine de leur institution les prêtres de l'Égypte étaient des hommes intègres qui se signalaient par une haute sagesse et une rare vertu.

Bientôt les temples se multiplièrent et devinrent le

foyer des sciences et des arts ainsi que de toutes les con naissances humaines; tout ce qui s'appelait philosoph ou sage, toutes les capacités du monde civilisé étaien animés du puissant désir de pénétrer dans les temple pour y jouir des avantages que donnent le génie et l science, mais les portes de ces temples ne s'ouvraien qu'après de longues et pénibles épreuves et un examen sévère sur la moralité de l'aspirant.

Dans la théorie initiatoire réside l'organisme de l Maç.·.; c'est dans ce travail d'étude et de médita tion que le néophyte voit combien la vie fraternelle l rapproche de Dieu et le rend digne des avantages qu lui ont été octroyés par la création. On a dit dans le monde profane tant d'impertinentes sottises sur les initiations, qu'il est important de prouver que c'est dans l'esprit de leur institution que se trouve la ligne droite pour atteindre le sommet des hautes sciences, que ce sont elles qui servent à échelonner les grades des profes sions nobles qui exigent du talent, de la science et du génie.

Initier, c'est donner la clef d'un secret, c'est faire connaître un ordre de choses peu connues, c'est introduire la science et le talent dans une voie nouvelle; on initie aux mystères d'une religion, à ceux d'une secte philoso phique; on initie aux sciences et aux arts, à certaines

branches des connaissances humaines qui exigent de grandes études et de profondes méditations. Les écoles de médecine et de droit, la Sorbonne et le collége de France ne sont autre chose que des temples initiatoires où la théorie des grades symboliques est tout simplement retournée comme le revers d'une tapisserie. On exige d'abord de l'aspirant certaines capacités et des études préliminaires, ensuite on lui fait subir des examens; cinq professeurs l'interrogent pour apprécier sa science, et si on le trouve digne, on lui accorde un diplôme. C'est à vous de juger si dans la collation d'apprenti, de compagnon et de maître, nous faisons autre chose! Et je ne signale ici qu'un seul grade, le grade de bachelier ; viennent ensuite celui de licencié et celui de docteur, ce qui fait bien les analogues des trois grades symboliques.

Poursuivons notre point de comparaison. La Maç.·. se sert de la langue symbolique pour accomplir ses travaux, les professeurs des sciences profanes se servent de la rhétorique pour développer leurs théories et leurs systèmes d'enseignement. Ces deux langues sont faites pour donner à la pensée et à tout ce qui tient à l'entendement humain plus de force et plus d'énergie. Or, la langue symbolique est non-seulement la première, mais la mère de toutes les langues; avant qu'il y eût

des mots pour exprimer nos pensées, il fallait les peindre par des images, par des figures ou par des signes hiéroglyphiques. La rhétorique vint dix siècles plus tard, et alors les rhéteurs, les professeurs, les orateurs avaient envahi les lycées et les places publiques dont nos écoles supérieures et nos tribunes législatives ne sont que de faibles imitations. Eh! ensuite, quelle différence énorme n'existe-t-il pas entre l'une et l'autre langue en ce qui concerne l'étendue du sens figuré. La rhétorique sert à orner la pensée, à lui donner plus de charme et plus d'éclat, mais elle ne saurait donner plus d'étendue au sens qu'elle exprime. Le symbolisme cache la pensée sous un voile mystérieux, mais il la présente à l'esprit avec tous ses attributs et tout ce qui se rattache à son mythe créateur.

Un néophyte dans la chambre des réflexions, dépouillé de ses vêtements et de ses métaux, entouré d'emblèmes qui lui représentent le néant des choses humaines, obligé de lire des sentences et des maximes qui condamnent les écarts de sa vie profane, et finissant son étude de méditations par formuler ses dernières volontés, ne peut voir dans ce tableau des lumières naturelles que la régénération de sa vie profane ; et s'il ne peut en saisir tout l'ensemble, entré dans le temple un bandeau sur les yeux, un mot parti de l'autel lui ouvre la

voie des vérités qui se sont offertes à son esprit. Donnez à un professeur de Sorbonne à développer avec la logique des écoles cette allégorie philosophique ; si dans un discours de trois heures il peut le faire avec succès, il sera bien habile.

Ainsi qu'on ne jette le froment que sur un terrain fertile après l'avoir travaillé, nos anciens maîtres n'accordaient la lumière qu'aux esprits forts, aux intelligences élevées capables d'en soutenir l'éclat et d'en répandre les rayons. Sur ce point, l'antiquité nous offre un rare et sublime exemple : sur le nombre considérable de néophytes qui se présentèrent à l'initiation, pas un ne fut admis sans avoir donné la preuve d'une conduite intègre et d'une raison nourrie par de bonnes études : ce n'était qu'avec de pareils antécédents qu'on lui faisait subir les épreuves physiques et morales.

Le rite des initiations avait des modes différents dans chaque temple. A Thèbes, à Memphis, à Saïs, les épreuves furent toujours longues et difficiles; dans l'antre de Trophonius, dures et cruelles. A Eleusis, temple situé près d'Athènes et consacré à Cérès, elles étaient plus douces et plus faciles : aussi dégénérèrent-elles rapidement, au point que même, un peu avant la prédication de l'évangile, les petits et les grands mystères s'accordaient à presque tous ceux qui les demandaient ; ce qui vous fait voir

pourquoi certains individus, frappés d'ignominie, furent assez heureux pour recevoir la consécration maçonnique.

Les initiations dans l'ancien univers étaient la seule voie pour arriver en droite ligne à la connaissance des doctrines mystéréologiques, métaphysiques, philosophiques, et en un mot à toutes les sciences supérieures. Il fallait passer par ce laminoir de pénitence et d'expiation pour se mettre à la hauteur des intelligences contemporaines. Suivant l'exemple des maîtres parfaits qui desservaient les temples de l'Egypte, de la Perse et de la Grèce, les trois grands législateurs politiques et religieux de l'Asie faisaient entrer dans le rite de leurs initiations tout le secret de leur doctrine: c'est pourquoi ils exigeaient de leurs néophytes de longues et de profondes études. Confucius imposait aux siens cinq ans de mutisme et d'expériences morales; Zoroastre se montrait aussi sévère; vous savez que Moïse consacra la vie d'une tribu tout entière au culte de Jéhova.

Pour les initiés qui voulaient rester dans le temple et desservir le sanctuaire, on exigeait une vie bien plus intègre et bien plus pure; un exemple sur mille prouvera ce que j'avance. Un prêtre, attaché au culte de Mithra, confia son fils à ses collègues dans un moment d'agonie, et eux-mêmes le mirent sous la tutelle de sa mère; cet enfant, nommé Manès, connu sous la dénomination d'en-

fant de la veuve, grandit en sciences et en talents; il devint une des premières célébrités du VI^e^ siècle et le plus redoutable antagoniste des trinitaires, surtout de saint Augustin dont il avait été l'ami intime. Malgré son immense talent, il ne fut pas admis à desservir le culte du soleil, parce qu'il avait montré dans le feu de la dispute des sentiments passionnés contraires à la sage discipline et à la dignité du sacerdoce.

Il résulte de ce que je viens de dire que les initiations furent instituées pour avoir la facilité de choisir des hommes d'élite, forts de caractère et de volonté, afin de donner à la vertu et à la vérité de puissants défenseurs, capables de répandre la vraie lumière parmi les générations, qui toutes, en naissant, semblent porter le germe des superstitions et des erreurs de la terre. Ce qui se faisait il y a trois mille ans dans l'Inde, dans la Chine, dans tout l'univers civilisé, se fait encore de nos jours parmi nous ; jetez un coup-d'œil sur l'éducation universitaire et sur celle du sacerdoce, et vous verrez si les préparations préliminaires, les examens, les grades, les diplômes et jusqu'aux décorations, ne sont pas les usages maçonniques retournés et couverts d'un vernis de nouveauté que l'on appelle du progrès et que certains esprits voudraient nous faire accepter.

Maintenant, quels étaient les secrets et les mystères

que l'on enseignait à l'initié devenu parfait maître? quel était le caractère de la vraie lumière qui éclairait son âme? Mes FF.·., ni dom Calmet, ni le père Montfaucon qui ont retourné tout le répertoire scientifique et littéraire de l'antiquité, ni Murcius, ni Lenoir, ni Bayle, ni Court de Gébelin, ni Dupuis, qui les a copiés tous pour établir un système religieux astronomique, n'ont pu préciser d'une manière exacte le système mystéréologique qui dominait les études supérieures du temple; cependant, en considérant les coutumes et les tendances philosophiques des initiés de l'époque dont je parle, il est facile de reconnaître le flambeau régénérateur qui éclairait leurs âmes, puisque le principe divin était reconnu dans tout ce qui était vie et mouvement, et que tout était Dieu, comme dit Bossuet, excepté Dieu lui-même. Il est à remarquer que parmi le nombre considérable d'hommes illustres qui reçurent la consécration maçonnique, pas un ne fléchit le genou devant une idole, pas un ne tira le glaive contre son frère. Si donc les présomptions morales font preuve en philosophie comme en justice, il est évident que l'unité de Dieu, la croyance en Dieu et le culte de la fraternité, étaient la seule science théologique que l'on enseignait dans les temples.

Ces deux grandes vérités étaient comme un phare qui éclairait l'océan des intelligences et marquait les devoirs

de la vie commune; les serviteurs du sanctuaire ou les maîtres parfaits les divisaient en doctrines théologiques et philosophiques qu'ils avaient soin de présenter sous un voile mystérieux, mais ces tableaux figurés n'avaient rien qui effarouchât la raison ou qui compromît l'empire du jugement, car, depuis Thalès jusqu'à Pythagore, on ne vit aucun sage ni aucun philosophe, en sortant des épreuves initiatoires, se trouver gêné dans la direction qu'il voulût donner à ses idées: chacun parlait de Dieu et de sa nature comme il l'entendait et formulait des théories et des systèmes sur les causes premières et les causes secondes sans qu'il craignît de froisser la loi sacrée du sanctuaire.

L'indépendance absolue des esprits, que les doctrines du temple autorisaient, ouvrait une large voie à l'ecclectisme philosophique, et le progrès intellectuel s'opérait sans que jamais le dogme de la fraternité sociale et celui de l'existence et de l'unité de Dieu fussent attaqués ni altérés. Cette grande liberté permettait aussi à l'imagination de se livrer à des créations fantastiques. Voilà pourquoi chaque temple était placé sous l'invocation d'un dieu ou d'une déesse, comme vous voyez aujourd'hui nos églises sous le patronage d'un saint ou d'une sainte. Mais, de ce qu'on prenait pour protecteurs des êtres que d'éclatantes actions avaient fait placer dans le calendrier du paga-

nisme, il ne s'ensuit pas que le G.·. A.·. de l'U.·. perdît rien des hommages et du respect qui lui étaient dus exclusivement.

Il ne faut pas confondre avec la légende païenne les personnifications métaphysiques que le génie maçonnique a inventées pour caractériser les attributs suprêmes du G.·. A.·. de l'U.·. (1). Wischnou dans l'Inde, Foë dans la Chine, Mithra dans la Perse, Christos dans la Judée, Hiram et Adonaï sont des mythes créateurs, conservateurs, sauveurs, ou les analogues du pouvoir suprême de celui devant lequel seul nous nous inclinons.

Les temples de l'Egypte et de tout le littoral asiatique se maintinrent plusieurs siècles après la venue du fils de Marie, mais bien que ce divin génie consacrât sa vie d'immolation à publier les deux grands principes qui servent de base à nos doctrines, son évangile apporta quelques changements aux coutumes et aux usages du temple. Les Esséniens, les Thérapeutes et d'autres sectes juives qui avaient embrassé la foi maçonnique s'unirent aux unitaires de la première école chrétienne parmi lesquels se trouvaient les Gnostiques (2), tous initiés aux anciens mystères, tous maçons d'élite, aussi remar-

(1) *Voir l'influence de la Maçonnerie.*

(2) *Voir l'influence de la Maçonnerie.*

quables par la science que par le talent; ils divisèrent les travaux maçonniques en deux catégories: l'une, sous la dénomination d'ancien rite, prit pour bannière l'étoile flamboyante, indiquant sous son voile mystérieux l'unique et vraie lumière qui éclaire le monde intellectuel; l'autre, connue sous le nom de rite chrétien, mit la croix sur sa bannière, indiquant la vie d'immortalité et la régénération du genre humain. Ces deux rites ne formaient ni schisme ni hérésie dans la Maçonnerie. Les rites n'attaquent ni la foi ni le dogme, c'est un mode de travail différent d'un autre. Chaque grand Orient peut avoir le sien, ainsi que cela se voit dans les grandes divisions de l'église romaine : le rituel de Rome n'est pas celui de Paris, et celui de Paris n'est pas celui de Lyon.

Maintenant que j'ai développé quelques points essentiels de l'histoire Maçonnique, il me sera bien permis d'interpeller ces écrivains audacieux qui se font un mérite de la calomnier et de la signaler comme une utopie de l'ancien univers.

Connaissez-vous cette espèce d'Aristarque qui traite avec le talent d'un Mascarille et la science d'un Figaro les points les plus délicats des connaissances humaines et remplit un vaste journal de son insolente critique; il ose dire : la Maç.·. n'est rien et n'apprend rien, il faut l'ensevelir dans ses vieux lambeaux ou la mettre à la

hauteur des lumières du siècle. La Maç.·. n'est rien!... Quoi! quand elle a pris pour base les vérités éternelles que le ciel et la terre proclament et s'est constituée la société élémentaire de tous les peuples du monde, elle n'apprend rien!... Vous êtes dominés par une profonde erreur. Elle apprend à n'être ni superstitieux, ni fanatique, ni hypocrite, ni imposteur, à vivre en frère avec tous les hommes, à choisir les intelligences les plus habiles pour gouverner le monde: que voulez-vous qu'elle fasse de plus?

Eh! de quels lambeaux voulez-vous la dépouiller? Appelez-vous lambeaux la foi qu'elle a dans l'unité et dans l'existence de Dieu? son principe de fraternité universelle? ses initiations qui sont l'école de l'intelligence et celle du sentiment moral? Vous voulez la dépouiller de sa puissance sociale et civilisatrice pour la rendre sans doute impie, idolâtre et ignorante comme la religion de l'argent a rendu le monde civilisé!!!... Il faut la mettre, dites-vous, à la hauteur des lumières du siècle... De quelles lumières? Est-ce de celle des ballons, des chemins de fer, du gaz inflammable, du monopole de l'argent, de l'agiotage, du marché aux grains et aux légumes? Mais la Maç.·. n'est pas matérialiste, elle est tout pour l'âme et rien pour le corps.

Vous nous faites un crime de ce que nous représentons

par de mystérieuses allégories les pouvoirs occultes qui frappent notre intelligence et occupent constamment notre imagination. Vous ignorez donc que la nature, l'univers entier ne s'exprime que par des mystères, que toutes les religions ne se sont établies que sur des mystères, que toutes les nations n'ont pris le lait de leur enfance et n'ont nourri leur jeunesse que par des mystères, que vous êtes vous-même une œuvre de mystères! L'ignorance dans laquelle vous êtes sur votre propre humanité vous dit assez que Dieu a voulu être seul à connaître les causes et les effets qui mènent le monde; et si nous établissons notre philosophie sur des probabilités qui captivent notre raison, qu'avez-vous à nous reprocher?

Vous ne voulez pas du symbolisme; c'est d'après vous une vieille langue sans valeur; vous aimeriez mieux que nos enseignements fussent faits en langage académique. Mais vous, qui êtes si courageux et si téméraire, allez en place publique et en plein soleil prêcher une croisade contre les abus, les erreurs et les préjugés, contre le monopole et les agiotages de toute espèce et mille autres pauvretés qui asservissent la société et dégradent notre nature, et vous verrez si cette liberté dont vous faites trop souvent un si étrange abus ne vous amènera pas dans un lieu où il ne vous est pas permis

de voir le soleil, car lorsque l'ordre public est établi sur le désordre des mœurs, il ne vous appartient pas, pour faire le réformateur ou le philosophe, d'aller provoquer des révolutions et de bouleverser le monde.

Mes FF.·., restons comme nous sommes, parce que nous ne pouvons pas être mieux; la Maç.·. ne peut pas plus changer ses dogmes divins que le soleil se déplacer de son orbite; qu'elle soit toujours, comme elle a été dans tous les temps, la sentinelle avancée qui signale l'ennemi de la raison et de la vérité; groupons-nous autour d'elle comme les enfants qui aiment tendrement leur mère, et si parmi les initiés il s'en trouve quelques-uns qui ne comprennent pas sa sainte mission et qui osent vous dire : la Maç.·. n'est rien, elle n'apprend rien, vous pouvez leur répondre qu'elle n'est rien et n'apprend rien à ceux qui n'ont pas un esprit pour la comprendre et un cœur pour la sentir.

QUATRIÈME PARTIE

THÉORIE DU DEUXIÈME GRADE [1]

Celui à qui appartient la science des causes premières et des mystérieuses créations qui peuplent le monde a seul le pouvoir de faire tout par lui-même ; seul, il n'a besoin ni d'apprentis pour travailler les matériaux de son œuvre, ni de compagnons pour façonner la forme qu'il veut lui donner. Etre parfait, sa

(1) L'auteur a dû laisser à cette partie qui suit de son œuvre la forme oratoire sous laquelle elle a été publiée une première fois, attendu qu'elle semble offrir ainsi plus de ressource aux dignitaires d'ateliers qui voudront l'utiliser dans le cours des réceptions.

pensée est un germe de perfection qui ne peut ni se corrompre, ni s'affaiblir.

Il ne faut donc pas croire que l'homme n'a rien de fini ou de déterminé ; que sans appui et sans guide il est destiné à marcher isolément et à l'aventure dans les voies de la terre ; car ce serait nier la perfection de son créateur et mentir à la face de l'univers.

Dieu, en créant l'homme libre, a voulu que rien ne manquât à son âme et à son corps, et pour le mettre mieux à même de travailler à son bonheur physique et moral, il lui a donné le pouvoir d'apprécier ses actions et de les régler dans l'intérêt de sa conservation ; de plus, il lui a mis devant les yeux un sublime exemple, duquel il ne doit jamais s'écarter.

La Maç.·. a compris les desseins paternels de Dieu dans l'accomplissement des destinées humaines ; elle a vu partout, dans l'univers, ordre, harmonie, force, puissance, sagesse, beauté, et dans l'œuvre de sa providence, un fleuve de bienfaisance et d'amour ; elle a dit à ses adeptes : voilà les principes de la vraie lumière, la science sacrée qui servait l'intelligence des ouvriers de Salomon et d'Hiram ; le démon des ténèbres a détruit leur œuvre sainte, mais le plan est resté, l'architecte suprême l'a conservé pour la génération des élus ; travail-

lons sur ces bases éternelles, rendons au temple symbolique sa beauté originelle. Nous avons la même pierre, le même ciment, les mêmes outils ; la forme, les proportions, l'ordre géométrique nous sont connus ; à l'ouvrage, compagnons! que le zèle de la foi, le feu sacré de la reconnaissance nous servent de chaîne d'union, et nous arriverons au triomphe et à la gloire! Soudain les enfants de Jéhovah se mirent à l'œuvre avec le courage de la foi et l'espérance du triomphe, et si, depuis que la première aurore a éclairé le monde, ils n'ont pu parvenir à finir leurs travaux, c'est que le génie du mal n'a cessé de démolir et de détruire, et que plus ils ont montré de puissance et de zèle, plus il est devenu audacieux et méchant.

Oui, mes FF.·., plus les peuples s'éclairent, plus ils comprennent leur dignité morale et sociale, et plus le mauvais génie jette dans leurs esprits son levain de perversité. Je vous le répète avec les convictions de l'histoire et en présence du tableau passionné des générations contemporaines : plus nous acquérons de lumières, plus nous nous couvrons d'un voile hypocrite pour nous parer des vertus que nous n'avons pas. Le vernis brillant et animé de la civilisation, ces formes polies et agréables qu'il donne à nos mœurs, cet état de luxe et de grandeur dont il nous entoure, ne changent rien au fond ; à

travers cette enveloppe trompeuse, il est aisé de voir que le cœur et l'esprit sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier; que le ver rongeur qui les rend ambitieux et cupides, et les soumet au joug stupide et grossier de la matière, loin de se dessécher ou de périr sous le feu de la lumière, ne fait que croître et s'animer.

Vous pensez peut-être que le siége de cette redoutable maladie, qui attaque si fortement notre humanité, est difficile à découvrir, que sa cause se perd dans un de ces mystérieux replis qui échappent à l'œil de l'intelligence. Désabusez-vous, mes FF.·., le siége et la cause nous sont connus, ils se montrent dans notre nature avec autant d'appareil que l'aurore sur l'horizon, ils se manifestent par nos sens, par tous les organes de la vie, avec cette puissance de force qui maîtrise et asservit.

Parmi les lois générales que le G.·. A.·. a établies pour donner à son œuvre le cachet de l'éternité, il en est une à laquelle toutes les espèces animées sont soumises, et dont nous seuls faisons un abus funeste : l'amour de la conservation, qui nous attache à la vie comme à un bien suprême, qui nous la fait aimer avec passion alors même que nous n'avons devant nous que la misère et l'esclavage, dégénère, par l'abus que nous en faisons, en un vice social détestable; ce vice, que nous avons coutume d'appeler l'*égoïsme*, et qui, comme vous le

voyez, prend naissance dans les principes d'une loi divine, marche de front avec notre science et nos progrès, se développe et grandit avec eux, s'empare des esprits les plus vulgaires comme des intelligences les plus élevées, nous rend ennemis les uns des autres et nous aveugle à tel point, que, pour satisfaire à ses exigences despotiques, nous sacrifions nos intérêts communs, et nous rompons la chaîne de conscience et d'honneur qui nous unit aux générations futures.

Je sais, mes FF.·., que la civilisation fait naître des vices et des besoins nouveaux; que les lumières ne nous arrivent jamais sans alliage; que quand la besace du devant est pleine, celle de derrière l'est aussi. Je fais la part aux faiblesses de notre humanité; mais il n'y a pas compensation entre le bien et le mal; et quand les peuples s'éclairent et que leur raison grandit, cette anomalie m'étonne, car la force de la raison devrait être toujours au-dessus de celle du vice. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point, chez les nations qui ont un caractère politique, l'égoïsme a d'empire sur les esprits, jusqu'à quel point les notions du vrai et du juste sont sacrifiées à un vil intérêt. La morale peut seule nous conduire au parfait bonheur, parce que seule elle forge les anneaux de la chaîne de sympathie qui unit les hommes et les peuples entre eux: morale sociale, morale politique,

morale religieuse, dans l'ordre philosophique, sont une seule et même chose; c'est la justice et la raison réglant les actions des hommes dans la vie de communication. Tout le monde sait cela, mais personne aussi n'ignore que la morale repousse l'égoïsme comme un vice ignoble qui étouffe les nobles instincts de l'humanité, qui bestialise, permettez-moi le mot, les générations entières, les fait vivre par de petits moyens, par des ressources étroites et mesquines. Vous savez, mes FF.·., que l'égoïsme a le déplorable et odieux privilége de sacrifier aux intérêts de quelques-uns les destinées de tous; à l'aide d'une puissance fictive, qu'il monopolise souvent par des moyens immoraux ou frauduleux, il dispose de l'intelligence et du travail, des ressources du commerce et de l'industrie, il comprime l'activité féconde des populations, et les jette dans un état d'apathie et de langueur qui engendre le dégoût et la misère.

Eh bien! cette lèpre sociale, qui attaque les grands et les petits, les forts et les faibles, les riches et les pauvres, quoique chacun ait une dose de sagesse et de raison pour la combattre avec succès, chacun la flatte et la caresse avec une tendresse de père, chacun en fait sa bannière d'avenir, l'âme de ses plus douces espérances, l'aliment de son ambition; de telle sorte qu'elle est devenue le pouvoir centralisateur de la société moderne.

Si l'égoïsme n'avait qu'une existence temporaire, s'il n'était que la péripétie d'un siècle ou la maladie d'une époque, nous laisserions au temps le soin de le détruire ; mais, enfant de la nature, il devient le vice héréditaire du cœur humain, inséparable de nos mœurs et de nos habitudes, et son influence est telle, qu'il dirige en tyran domestique notre éducation sociale, et nous impose ses volontés cupides. Ainsi il pervertit notre humanité au moment de son développement, et lui imprime le stigmate flétrissant qui doit la corrompre et l'asservir.

Les législateurs qui présidèrent à la naissance des premières sociétés ne se trompèrent pas sur le caractère corrupteur de l'égoïsme ; ils dirent : voilà la plante parasite de la civilisation, celle qui se nourrira de sa sève, qui dévorera ses plus vigoureux rameaux, et qui rendra le progrès moral impossible ; arrêter sa marche envahissante, retarder sa victoire sur l'humanité, c'est le seul moyen d'assurer aux nations un long et paisible avenir. Et ils firent des lois d'une sévérité cruelle, et pour leur donner plus d'empire sur les esprits, ils les promulguèrent au nom des dieux. Ainsi Moïse, Lycurgue, Numa, Minos, donnèrent leurs lois comme une œuvre descendue du ciel. Tempérées par l'esprit d'une douce morale, les lois des législateurs religieux qui succédèrent aux pères des nations ne furent autre chose

que le code de la loi naturelle, loi qui établit l'équilibre égalitaire, l'unité des intérêts sociaux, l'harmonie des croyances religieuses, et les règles pratiques de la philosophie humanitaire. Avec de tels éléments d'éducation nationale, la fraternité devenait pour les peuples encore vierges la plus chère et la plus puissante vertu patriotique; elle constituait à elle seule tout un régime gouvernemental, assurait l'existence normale de l'homme moral, et arrêtait dans sa course le progrès de l'égoïsme, sans compromettre le libre arbitre ni la marche féconde et animée de l'esprit humain : ainsi furent écrits les Evangiles de Zoroastre, de Confucius, de Wisnou et du Christ.

Les hommes, ainsi que l'a dit La Bruyère, ne s'attachent les uns aux autres que par la crainte ou l'espérance. Et en effet, l'amitié n'est chez eux qu'un sentiment éphémère, un éclair de tendresse qui s'évanouit si de puissants intérêts ne le soutiennent. Il faut de plus fortes chaînes pour les rendre constants et dévoués. Les législateurs religieux ne méconnurent pas cette vérité; c'est pourquoi ils joignirent au dogme consolateur d'une autre vie celui des peines et des récompenses. En laissant à la justice de Dieu le soin de faire la part du bien et du mal, on devait rendre les hommes plus sobres et plus prudents dans les excès de la vie profane, et les disposer

plus facilement à l'étude de la sagesse et au culte de la vertu.

D'un autre côté, en les attachant par la foi à de si douces croyances, on assurait les destinées de l'humanité. La foi, en religion, c'est l'amour de Dieu, passion sublime qui nous élève à la hauteur et nous donne les proportions des créatures célestes. Ce qui a fait dire à Voltaire : « Je ne connais pas de mortel plus heureux sur la terre qu'un chrétien de bonne foi. »

Vous voyez, mes FF.·., que les premiers législateurs des nations n'oublièrent rien pour maintenir l'amour de la conservation dans ses limites naturelles et pour combattre tout ce qui pourrait en altérer le principe. Malgré leur sage prévoyance et leur saint dévouement, le génie du mal a marché en avant et d'un pas si rapide, qu'il nous faut maintenant composer avec lui, transiger avec ses volontés sur les points principaux de notre existence sociale. En effet, mes FF.·., l'égoïsme étant inhérent à notre nature, prenant de la force et de la puissance avec le progrès de la civilisation, le grand art est de chercher non pas à le vaincre, mais à neutraliser sa funeste influence et à réduire ses appétits à leur plus simple expression. Ainsi, pour faire de la vraie Maçonnerie, de la Maçonnerie philosophique et humanitaire, dans la pensée d'assurer l'existence des générations con

temporaines et le sort des générations futures, ce ne sont point les théories du communisme ou du socialisme, ni tous ces systèmes politiques tirés au cordeau de nos réformateurs modernes, qu'il faut prendre pour point de départ. Vouloir agir sur le cœur humain avec le despotisme de l'idée stoïcienne, s'armer de la férule de Dracon ou de Lycurgue pour corriger les hommes de notre siècle, ce serait prendre à tâche de séquestrer la civilisation, d'arrêter le mouvement ascendant de son active intelligence, et par conséquent créer le plus absurde des systèmes sociaux.

Les théories absolues, soit politiques, soit sociales, ne sont applicables qu'à des peuples neufs, chez lesquels les penchants égoïstes se confondent avec l'intérêt général et deviennent une seule et même chose.

Ce qu'il faut pour combattre avec avantage les vices qui marchent de front avec notre civilisation, vices qui sont tous enfants de l'égoïsme, c'est la force morale ! Ce puissant ressort de l'organisme social, qui se forge et se retrempe par les bons exemples et par la pratique constante des vertus publiques et privées : la Maç.·. en est la créatrice et la plus sage dépositaire. Aussi ce n'est pas trop s'avancer que de dire qu'elle est la seule bonne institutrice du genre humain.

Née avec le monde, la Maç.·. n'a rien imité de tout

ce qui a été fait sous le soleil. C'est elle, au contraire, qui, dans les forêts, dans les déserts et partout où les hommes étaient sans lien social, a donné l'exemple des mœurs patriarchales et la règle de l'unité fraternelle; fille de celui en qui réside la vraie lumière, elle a dû marcher à la tête de la civilisation et hâter le progrès des intelligences; sa mission, elle l'a remplie avec courage et dévouement, avec cette sainte ardeur que la foi dans les principes nous inspire, et ce qui est glorieux pour elle, ce qui donne un merveilleux éclat à sa puissance morale, c'est qu'en suivant les ailes du temps, en se pliant à l'impitoyable nécessité des vicissitudes qu'il entraîne, elle a conservé dans ses temples ce que depuis longtemps le monde profane a perdu : elle a conservé la virginale simplicité des lois de la nature, et elle en fait toujours la base de ses initiations.

Arrêtons-nous un instant, mes FF.·., à cette pensée de bonheur, pour éclairer un point de doctrine trop souvent controversé, et qui a son mérite d'actualité dans le sujet qui nous occupe.

Les mots ne font pas les idées, ils ne font que les exprimer, et souvent assez mal; les idées sont innées en nous, notre génie les porte en naissant, et comme lui elles sont éternelles et immuables. Les mots, au contraire, sont le fruit de la science et du travail; c'est ce

qui fait qu'ils subissent les variantes de l'esprit humain ; ils vieillissent, ils se perdent, et souvent ils prennent une signification contraire à celle de leur origine. Je vous dis ceci, mes FF.·., au sujet du mot qui exprime notre grande institution, en attachant à la Maç.·. le sens qui lui est propre, sens que lui prêtent naturellement ses dogmes, ses mystères, ses rites, sa langue, et enfin sa doctrine philantropique; c'est le mythe régénérateur de l'humanité, l'œuf où se trouve renfermé le germe de la perfectibilité sociale; c'est une pensée de Dieu que des sages ont été appelés à développer, à étendre et à propager pour le bonheur du monde.

La loi fondamentale de la Maç.·., j'entends celle qui, fondée sur sa croyance philosophique, consacre ses travaux mystérieux, nous indique assez qu'elle a pris naissance loin des régions de la terre, ou, pour parler un langage plus rationnel, qu'elle est un élément de notre conscience et de nos instincts moraux. L'existence d'un Dieu qui nous unit à lui par l'amour du bien et par des chaînes éternelles, tels sont ses dogmes, telle est sa croyance religieuse. Cette croyance est simple et naturelle, la foi qu'elle nous inspire, loin qu'elle ait quelque chose qui révolte notre raison, lui prête des ailes pour voler à la recherche de la vérité, et lui donne une autorité puissante pour établir l'origine et le principe de la

vraie morale et de la vraie lumière. Renfermés dans la science philosophique et métaphysique qui nous éclaire sur cette grande vérité, ces mystères en sont les flambeaux révélateurs qui parlent à notre esprit, ils sont la consécration de notre foi ; lorsque nous sommes convaincus que ce que Dieu a fait, il le conserve ; que le commencement et la fin, l'*alpha* et l'*oméga*, sont dans sa nature ; il nous est bien permis de croire, sans que la vanité s'en mêle, que l'homme, qui est arrivé sur la terre avec des prérogatives et des priviléges inouïs, aura sa part d'immortalité et sera placé en première ligne dans les catégories éternelles qu'il a établies pour le monde entier.

Nous voyons aussi dans le soleil un puits de bienfaisance et d'amour, un principe régénérateur des beautés et des merveilles de la nature; nous nous inclinons, comme ont fait tous les peuples de la terre, devant cette grande figure de la vie universelle, qui nous révèle si bien la paternelle assistance que Dieu prête à son œuvre de création, et nous en faisons la base de notre liturgie Maç.·.; la cause de cette grande existence est pour nous un mystère, mais un mystère que des effets naturels nous font apprécier. Ainsi notre foi n'est pas en contradiction avec notre raison. Nous croyons à des principes divins et surnaturels, qui sont au-dessus de

notre intelligence, parce que les causes secondes qui en dérivent frappent nos sens et nous en démontrent l'existence.

En poursuivant notre analyse, mes FF.·., nous dirons que les rites Maç.·. sont les formes symboliques et emblématiques à l'aide desquelles on reproduit sa pensée morale, son travail de régénération humanitaire et de perfectionnement social. Je conviens que les Anglais et les Français ont fait dans le XVIII^e^ siècle un abus étrange des cérémonies et des différents modes appliqués aux travaux maçonniques; que l'ignorance des temps a couvert de ses ténèbres la clef des origines sacrées; mais les rites, tels qu'ils étaient chez les anciens, tels qu'ils sont maintenant dans la Maç.·. moderne, n'ont rien de faible ni d'imparfait. Qu'a-t-elle, la science profane, dans son réservoir classique ou orthodoxal, de plus philosophique? ne sont-ils pas l'expression vivante de la loi naturelle, la théorie la plus vraie de la science que la conscience et la raison nous enseignent? Lorsque vous portez votre pensée sur les devoirs que ces rites vous imposent, ne croyez-vous pas être quelque chose de plus que cet être méchant et sauvage qu'une mauvaise éducation sociale a formé, qui ne vit que de passion et d'ambition, qui ne voit les choses qu'avec les yeux de son orgueil ou de son égoïsme?

Et sa langue que tant d'esprits superficiels et sans portée ont tournée en ridicule, que tant de savants consciencieux et sages ont défendue avec la logique des traditions et celle des faits, n'est-ce pas la langue de la nature, celle que parlaient les hommes avant qu'il y eût des phraseurs et des rhétoriciens? n'est-ce pas la pensée exprimée par les images, par les rapports ou les analogies d'un être moral et d'un être matériel? n'est-ce pas, en un mot, le tableau vaste et animé de ce que l'œil de notre intelligence peut apprécier, de nos idées et de nos sentiments?

Pour ce qui est des principes qui font la base de sa doctrine et de ses enseignements, Dieu les a placés dans toutes les consciences. Malheur à ceux qui ne savent pas les reconnaître! anathème à ceux qui osent les oublier!

Si vous trouvez, mes FF.·., dans le développement succinct que je viens de faire, la vérité sur laquelle s'appuie votre foi, vous devez considérer le Franc-Maçon comme l'ami de Dieu et des hommes, l'apôtre des lois de la nature et de l'humanité, qui, voulant fonder son apostolat sur ce qu'il y a de plus parfait aux yeux des hommes et de plus capable d'élever et d'ennoblir leur raison, a fait du temple de l'univers la figure mystique et symbolique du temple moral qui élève au G.·.-A.·. de l'U.·.,

un temple que sous des formes matérielles toutes les nations de la terre ont imité.

En suivant cette définition, qui doit vous paraître simple et naturelle, loin de vous perdre en de vaines conjectures ou de chercher des jalons dans la nuit des siècles pour appuyer votre existence et les principes sur lesquels elle est fondée, vous entrez dans un ordre généalogique, non pas de famille, mais de sages et de législateurs, où vous trouvez la chaîne historique de la Maçonnerie, son but moral et philosophique, sa pensée de régénération, sa marche sociale et les différentes générations maçonniques de tous les temps et de tous les lieux en rapport avec les principes de son institution.

Voulez-vous prendre la Maç.·. ainsi que je la conçois, ainsi que doivent la concevoir ceux qui en font une religion du cœur et une œuvre de la nature; voulez-vous la prendre, dis-je, à sa naissance, alors qu'elle commençait son noyau social, que ce soit dans l'Inde ou dans la Chine (1), en Europe et dans quelque pays que ce soit, chez les barbares comme chez les sauvages, sous les zônes extrêmes comme sous les tempérées, vous verrez des hommes studieux et sages, des contemplateurs des merveilles du ciel et de la terre, livrés à la recherche

(1) Voir les Etudes.

de la vérité et au soin d'éclairer leurs semblables ; vous les verrez, pleins d'un fraternel dévouement et animés des plus saintes inspirations, courir les forêts pour chercher les races vagabondes soumises aux influences brutales d'une nature sauvage, les ramener par la voie de l'exemple et des sentiments humanitaires, les lier par des chaînes sociales et les soumettre au joug de la loi maçonnique, la même que les générations maçonniques ont suivie dans tous les temps, et que nous, modernes, nous avons consacrée dans nos mystères. Et persuadez-vous bien que les principes et la croyance de cette race ou de cette famille de philosophes, comme on voudra l'appeler, n'ont jamais été altérés, ni par le temps qui ne respecte rien, ni par les novateurs, pour qui les œuvres du passé ne sont jamais que des erreurs ou des fables.

Si, quand le génie social commence à jeter son premier germe, ces hautes intelligences élèvent des sanctuaires, si elles se retirent dans des lieux inaccessibles, ce n'est pas, comme on a voulu le dire, pour monopoliser la science : ils la donnaient à tous ceux qui se sentaient disposés à la recevoir ; et encore moins pour se jouer de la crédulité et de la bonne foi des peuples, ou pour les tenir sous le joug. Jamais les nations ne furent si heureuses ni si libres, jamais l'égalité et la fraternité n'eurent un si puissant empire sur les cœurs.

Si plus tard ils inventent des moyens épuratoires, s'ils soumettent ceux qui veulent participer à leurs travaux et jouir de leurs lumières à de redoutables épreuves, c'est pour n'avoir parmi les amis de Dieu et de l'humanité que des hommes forts d'esprit et de cœur, de ces intelligences mâles qu'aucune ambition ne peut corrompre. Vous savez que la perfidie, la fourberie, le mensonge et l'erreur se cachent et se reproduisent sous toutes les formes; l'histoire du monde entier est devant vos yeux; ce n'est pas moi qui vous le dis, ce ne sont point les Grecs et les Romains qui vous le rappellent, c'est la voix des siècles qui crie : que les hypocrites et les imposteurs ont perdu dans tous les temps les hommes et les sociétés.

Eh bien ! mes FF.·., en suivant ce commencement de chaîne sociale, vous arrivez au grand prêtre Thermosyris annonçant à des populations encore vierges les premiers éléments de la loi naturelle, les mêmes qui font la base de nos mystères. Ensuite viennent les initiés, ces hommes qui ont rempli l'univers idolâtre de tant de vérités morales et philosophiques, sur lesquelles nos célébrités modernes ont passé un vernis de nouveauté pour faire croire qu'elles étaient le fruit de leur génie. Plus tard arrivent les pythagoriciens, les esséniens, les thérapeutes, sectes philosophiques, qui toutes profes-

saient, avec plus ou moins de pureté, les doctrines des premiers précepteurs du genre humain.

Enfin, le fils de Marie, connu sous le nom mystique de Christ, réunit la morale des sages de tous les temps, en fait la base d'une éducation sociale pour tous les hommes, et change la face de l'univers religieux. Croyez-vous que les principes maçonniques en éprouvent quelque échec? Loin de là, mes FF.·., ces principes, puisant leur force d'autorité dans la loi évangélique, n'en deviennent que plus puissants; seulement les doctrines anciennes touchant l'origine de quelques vérités philosophiques furent confondues avec la doctrine moderne; ce qui fit naître différentes hérésies par la manière dont elles furent interprétées. Du reste, les points de dispute ne s'établirent jamais que sur la forme et sur les rites religieux, le fond resta le même.

Ce fut sur cette croyance mixte que les gnostiques, qui éclairèrent l'Orient et qui dirigèrent pendant plusieurs siècles l'éducation des familles les plus illustres de ces vastes contrées, établirent leurs doctrines symboliques et emblématiques, et leur théorie initiatoire. Au VI^e^ siècle, Manès, le fils de la veuve, digne successeur d'un prêtre de Mithra, joignit les doctrines mystéréologiques anciennes à celles des modernes (1), je veux

(1) Voir l'influence de la Maç.·.

dire la croyance de la gnose, de laquelle vient notre G.·. mystérieux, et du Christos des gnostiques à l'étoile flamboyante des Egyptiens. Toutes ces innovations ne portaient que sur les rites ou sur quelques points de doctrine, et n'attaquaient point le dogme de l'existence et de l'unité de Dieu, ni les principes de croyance et de morale qu'il impose.

Les savants et les habiles d'alors ergotaient sur les mots et sur les figures du scolastisme métaphysique, comme les sphinx de notre âge jouent sur les mots peuple, patrie et d'autres analogues, que l'esprit révolutionnaire a inventés pour s'envelopper dans un mystérieux langage.

Sur la fin du VI^e^ siècle, il paraît que les Anglais et les Allemands eurent quelques données des doctrines mystéréologiques et initiatoires des chrétiens d'Orient; mais ce ne fut, historiquement parlant, que dans le XI^e^ siècle qu'on les répandit en Europe. Les Chevaliers de Saint-Jean, les Templiers, les Teutons, après la prise de Byzance, héritèrent de la science des gnostiques, des manichéens, des coptes, des ophites, et des autres sectes chrétiennes séparées des trinitaires, et les propagèrent dans nos contrées (1).

(1) Voir l'influence de la Maç.·.

A cette époque, les maçons d'élite, tailleurs de pierre, d'où sortirent les architectes célèbres du moyen âge, adoptèrent la science initiatoire des mystères, et y donnèrent leurs noms, en prenant Hiram pour patron, comme le premier architecte du monde, et le temple de Salomon pour modèle, comme le plus parfait monument qui ait jamais paru. Dans le XVI^e^ siècle, les sociétés savantes du continent se joignirent aux maçons d'élite et aux architectes qui faisaient partie de la haute société européenne, et, sous le titre de *francs-maçons*, travaillèrent en commun à éclairer les nations et à débarrasser l'humanité de l'enveloppe grossière dont l'avaient couverte vingt siècles de barbarie et d'ignorance. Alors on vit dans la confrérie maçonne les Bacon, les Descartes, les Valentin, les Rosen-Crux, les savants, en un mot, les plus distingués de cette époque. Inutile de vous dire que la chaîne historique se poursuit jusqu'à nous, avec les variantes et les mouvements convulsifs qui modifient les formes et les cérémonies du temple, et même les mœurs maçonniques, sans jamais attaquer le fond. Les principes sont des vérités éternelles qu'il n'est pas donné à l'homme de changer.

Ce point d'histoire, mes FF.·., m'a paru nécessaire pour éclairer la marche de mes idées. Je considère le second grade de la Maç.·. symb.·. comme le plus im-

portant de tous, et je regrette qu'il soit donné sans préparation préalable, et comme confondu avec la réception de maître.

Il existe entre le grade de compagnon et ses deux intermédiaires un espace immense que Erwin, l'un des fondateurs de la cathédrale de Strasbourg, Jean Hultz, Dozinger et d'autres architectes célèbres du moyen âge ont su apprécrier.

L'apprenti-maçon, c'est l'enfant qui apprend son catéchisme, l'écolier sur les bancs qui se nourrit des éléments de la science sacrée; il étudie les matériaux, mais il ne les met pas en œuvre; il a déjà les premières notions du vrai, du beau et du sublime, mais leur application, leurs rapports intimes ne lui sont pas connus; c'est par un travail plus compliqué, par une étude plus approfondie, qu'il parviendra à disposer avec sagesse et précision du trésor qu'il a acquis dans le temple, de cette science de sagesse et de vérité que six mille siècles ont consacrée dans nos travaux.

Pour ce qui est du caractère spécial du maître, je dois vous en parler dans un moment plus opportun: il s'agit donc du compagnon.

Il a trouvé dans son At.·. les matériaux épars, distincts et séparés, et par conséquent sans rapport d'unité ou d'analogie; son maître lui a ordonné d'en étudier la

nature et l'emploi auquel ils sont propres. Après une année d'épreuves, son aptitude au travail a été remarquée, il a été trouvé digne de suivre le cours de la hiérarchie maçonnique; c'est dans cette disposition que son maître vous le présente pour le consacrer compagnon.

Alors vous lui confiez la clef de la science géométrique et les instruments qui sont propres au travail de construction, ou pour parler sans figure, vous le mettez à même de se former un plan de morale pour perfectionner son âme, afin que toutes les actions de sa vie soient consacrées au soutien de la société et au bonheur de ses semblables.

Celui-là ne doit point ignorer où il a puisé le feu sacré qui a donné la vie à son intelligence et l'a fait marcher dans la voie de la vérité; il faut qu'il sache que la Maç.·. a une chaîne sociale qui date du commencement du monde ; que, malgré les sauvages et les barbares, les guerres, les invasions, les cataclysmes de tous les genres qui ont bouleversé et changé la face du monde, elle est restée pure et sans tache, et toujours à l'abri des contagions de la terre; que, pour l'ordre de ses travaux, elle a pris pour modèle et pour base symbolique le grand œuvre que Dieu a mis devant les yeux de tous les hommes; que, réglant sa doctrine sociale ou son mou-

vement directeur sur la Providence infinie qui pourvoit avec une égale bonté aux besoins de toutes les existences terrestres, son but de bienfaisance et d'amour, c'est d'arracher l'humanité à ses propres faiblesses, et de faire de tous les hommes une unité sociale, en les soumettant à la loi de sympathie que leur conscience et leur raison leur imposent; c'est dans ce dessein qu'elle a inscrit sur son drapeau : *Fraternité*, ce qui veut dire, dans la langue du sage, mort à l'égoïsme.

En effet, mes FF.·., si nous pouvions détacher l'égoïsme de notre humanité, ou seulement en faire, ainsi que la loi de Dieu nous l'enseigne, une œuvre de conservation et de salut pour la société comme pour nous-mêmes, nos travaux seraient finis, et nous pourrions chanter l'hymne de la victoire.

CINQUIÈME PARTIE

RÉCEPTION AU DEUXIÈME GRADE

F.·., à qui on vient de conférer le grade de compagnon, je ne vous demanderai pas si vous êtes digne de la haute faveur qui vous est accordée, votre maître nous l'a demandée, il nous suffit; le jugement d'un maître en maçonnerie est infaillible.

Nous sommes maintenant unis par les affections du cœur et les lumières de la raison ; cette sympathie de la science et du sentiment est la plus sûre garantie de l'alliance que vous venez de contracter avec nous. La Maç.·., mon F.·., n'a qu'une seule pensée et une seule langue, vous possédez l'une et l'autre, nous pouvons vous parler avec toute l'effusion de notre âme et tout le feu de nos

convictions, sans craindre de votre part une opposition hérétique, ou qui indiquerait un fait d'ignorance impossible.

Nous sommes, mon F.·., plus exercé que vous dans la pratique, nous avons passé par le laminoir du temps et de l'expérience, parcouru en tous sens la vallée des lumières, et nous avons vu dix-huit soleils (1), plus brillants les uns que les autres; nous pouvons ainsi appuyer votre savoir du fruit de nos longs travaux, et vous montrer que l'étude et la méditation perfectionnent l'ouvrier, qui alors devient maître, ce qui est le type d'un parfait maçon.

Ce que nous avons à vous dire, n'est que pour donner à votre éducation maçonnique la force et l'élasticité qui lui sont nécessaires pour agir avec plus d'aisance et disposer dans les plus larges proportions les travaux qui vous sont confiés. Croyez, mon F.·., que l'esprit n'est jamais trop éclairé, et qu'il y a toujours quelque chose à gagner dans les enseignements qu'on lui donne.

Quelque temps après la première croisade, entre le XI^e^ et le XIV^e^ siècle, les maçons d'élite se constituèrent en corporation sous le symbolisme des rites anciens.

(1) L'auteur est Ch.·. R.·. C.·., 18^e^ degré du rit Ecc.·. Anc.·. et Acc.·.

Quoiqu'ils n'eussent du temple de Salomon et de la forme de ce temple que des notions imparfaites, puisque l'historien Josèphe, seul écrivain qui en ait fait le plan, ne l'ayant pas vu, ne pouvait le faire que par tradition, ils adoptèrent le mode d'administration que le roi Hiram avait pris pour conduire ses ouvriers et son ouvrage, et divisés en groupes indépendants les uns des autres, sous la conduite d'un maître directeur, ils parcoururent l'Europe pour se livrer à l'exercice de leur art (1).

Avant de vous exposer un point d'histoire que nous voulons soumettre à vos méditations, il est nécessaire, compagnon, de vous éclairer sur la cause qui le fit naître.

Les chrétiens de l'Eglise d'Orient avaient porté l'esprit religieux à un point extrême; dans le charme de la contemplation, au milieu des extases mystiques et du délire fanatique qu'une religion si belle et si sublime inspirait à ses adeptes, leur imagination osa s'élever jusqu'au trône de Dieu; la foi qui ne raisonne pas, ils la firent raisonner sur la nature du grand Être, sur ses attributs et ses perfections infinies. Des faits acquis de cette étude métaphysique, naquit une science connue

(1) Voir les *Etudes historiques*.

sous le nom de théosophie, que les adeptes appelaient la gnose ou science divine.

Ne croyez pas, compagnon, que le théosophisme soit une aberration de l'esprit humain, c'est le côté extrême des intelligences supérieures, de celles qui osent explorer l'infini pour découvrir des mystères dont Dieu seul a le secret. Voilà pourquoi il s'ingère dans toutes les philosophies, dans les méditations les plus élevées des sciences spéculatives. Le théosophisme, c'est le spiritualisme chrétien dans toute sa sublimité, c'est lui qui a fait les hommes les plus éclairés et les plus purs des premiers siècles de l'Eglise. Les visions de saint Jean et de saint Paul, le coq qui rappelle à Pierre sa parole, le Saint-Esprit qui descend en langues de feu sur les apôtres, c'est de la théosophie, ce sont des figures symboliques d'une émanation divine sur des mortels privilégiés.

Je ne prétends pas abdiquer le droit du libre examen et porter la crédulité jusqu'à la faiblesse; mais il est des cas où l'incrédulité amène à l'indifférence, et par suite à l'impiété, ce qui est la négation de toute idée morale et religieuse. Nous ne devons pas oublier qu'il existe un point de contact entre le Créateur et la créature; que si nous sommes placés dans l'ordre le plus élevé des intelligences, comme nous ne devons pas en douter, le

G.·. A.·. de l'U.·. peut nous faire connaître sa volonté par la voie qu'il plaît à sa Providence.

La science théosophique ne pouvant s'exprimer ni par les mots, ni par la pensée, on dût nécessairement avoir recours à la langue des signes ou des figures, qui lui donnait sinon un corps, du moins une signification appréciable. Cela explique pourquoi la théogonie et la légende religieuse des chrétiens furent, dès le principe, toutes symbolisées; pourquoi, depuis le dôme jusqu'aux vitraux, depuis le bénitier jusqu'à l'ostensoir, tout est figures allégoriques ou emblématiques dans les églises modernes.

Les habiles architectes qui conduisaient les maçons d'élite à la recherche de la parole perdue ou de la vérité, avaient étudié l'esprit religieux des sectes chrétiennes de l'Orient, les formes mystiques sous lesquelles elles envisageaient les qualités du G.·.-A.·. de l'U.·., les figures symboliques qui les représentaient et leur caractère mystéréologique. Ce tableau figuré des mystères anciens et de ceux que la doctrine du Christ avait proclamés leur inspira la pensée d'une belle création; ils devinrent les pères d'un genre d'architecture sublime par la pensée, magnifique, par les détails et la variété des formes, grand et majestueux par l'ensemble; genre tout poétique, tout empreint d'un caractère merveilleux;

genre qui, se subtituant au style byzantin, ainsi que le dit un écrivain moderne, opéra une révolution dans le culte chrétien ; il en changea les rites et les cérémonies et lui donna cette pompe éclatante et ce luxe attrayant qui entraînent et captivent les esprits les plus indifférents. Les écrivains, ingénieurs ou architectes de l'école moderne, ont rendu un juste hommage à la pensée qui inspira l'architecture du moyen âge. Ils ne craignent pas de dire que le style gothique convient plus particulièrement à nos temples, auxquels il imprime un caractère religieux que n'offre point en ce genre l'architecture grecque et romaine ; que les basiliques de Saint-Paul, à Londres ; de Saint-Pierre, à Rome ; de Sainte-Geneviève, à Paris, chefs-d'œuvre si vantés de l'école moderne, sont loin, malgré leur grandiose et leur somptuosité, d'exciter en nous ce sentiment involontaire de vénération et de grandeur, cette émotion indéfinissable qui s'empare de notre âme lorsque nous contemplons l'intérieur des édifices religieux bâtis dans les XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles.

Compagnon, en vous rappelant les travaux de nos maîtres, nous avons voulu faire naître dans votre âme une noble émulation et la remplir d'un saint enthousiasme ; nous avons voulu vous donner la pensée qui domine notre grande institution, vous apprendre que

l'éducation maçonnique se renferme exclusivement dans le perfectionnement moral qui seul est agréable au G.·.-A.·. de l'U.·. et utile à l'humanité; que de ce perfectionnement naissent les avantages matériels qui rendent la vie sociale plus douce et plus heureuse. Lorsque les facultés morales se développent, la raison grandit, le génie des inventions et des découvertes s'étend, et la voie du bonheur commun devient plus large et plus facile.

Pour vous rendre nos mystères intelligibles et vous convaincre qu'ils sont le fruit de la plus haute raison sociale et de la sagesse la plus accomplie, il faut que vous n'ignoriez pas la différence immense qui existe entre l'éducation Maç.·. et l'éducation prof.·.

L'éducation Maç.·. est toute pour Dieu et pour l'humanité, pour la morale et pour la vertu. Les passions, les ambitions, les intérêts privés, les opinions politiques, l'esprit de secte ou de parti n'y ont aucune part. Dans l'éducation profane, j'entends celle qu'on acquiert dans le monde, la cupidité, l'envie, la vanité enflamment notre génie et nourrissent notre intelligence. Voilà pourquoi nous marchons dans la voie du progrès social avec des sentiments divers et des opinions opposées; pourquoi, conduits par nos passions et par le despotisme de nos idées, nous ne savons ni nous grouper sous une bannière

commune, ni nous choisir une étoile tutélaire. Et parce que nous ne voulons pas plier sous le joug d'une condition que notre égoïsme nous a faite, condition des esclaves asservis par les besoins matériels, nous nous faisons une guerre éternelle, toujours dans la pensée que cette guerre est juste, parce que chacun ne la fait que pour soi. Il n'existe donc aucune analogie entre l'éducation maçonnique et l'éducation profane. Le maçon a sa règle de conduite dans la vertu, le profane dans son ambition; le premier n'a pas besoin de couvrir ses actions d'un voile hypocrite, elles sont aussi pures que les rayons du soleil; si le second ne couvrait pas les siennes de ce voile, il serait, aux yeux de la raison, ainsi que l'ont dit tous les moralistes, le plus sot de tous les animaux. Pénétrez-vous de ces vérités, mon F.·., et vous vous rendrez facilement compte du sens moral que renferment les cinq voyages mystérieux, et vous en ferez une juste application aux travaux intellectuels que vous allez entreprendre. Les célèbres continuateurs du grand œuvre, qui donnèrent au moyen âge un cachet d'immortalité, suivirent cette éducation avec zèle et dévouement; ils étudièrent et approfondirent la science du vrai, du beau et du sublime, avant de prendre le maillet et le ciseau; mais du moment qu'ils les prirent, la pierre brute se dépouilla de sa rouille séculaire; ses difformités dis-

parurent; elle devint, comme l'observe Chapuy, flexible pour prendre, au gré du compagnon, les formes les plus riches et les plus variées.

La Maç.·., mon F.·., en vous appelant à marcher sur les traces de nos illustres devanciers, ne vous a pas laissé sans appui et livré à vos seules inspirations. Par le symbolisme philosophique des cinq voyages mystérieux, elle a mis devant vos yeux tout ce qui est nécessaire pour saisir l'intelligence de la grande journée d'épreuve que vous allez commencer sous le feu de la Vr.·. Lum.·.; elle a réglé l'ordre de vos travaux et en a gradué la distance, afin que vous puissiez arriver, sans peine et sans confusion, au sommet de la science, d'où le génie du Maître parfait commence à étendre ses ailes pour voler dans les régions du sublime.

Le premier voyage du compagnon est un travail de méditation, un fruit raisonné de son génie; on lui a confié la pierre brute pour la dépouiller de ses difformités et pour lui donner la forme et les dimensions qui sont nécessaires à son emploi; sa pensée doit se porter sur toutes les conditions de son art; s'il sait en saisir les nuances et en vaincre les difficultés, jamais un coup de maillet ne sera inutile ou mal dirigé; son ciseau volera sur la pierre avec la légèreté du zéphyr qui promène ses ailes sur les fleurs d'une prairie. Enthousiasmé de son

premier essai, il travaillera avec le feu de la passion, avec l'attrayante affection d'un artiste amoureux de son œuvre; nouveau Pygmalion, à son dernier coup de ciseau, il sera saisi d'une hallucination mystique, il la verra s'animer et lui sourire. Vous conviendrez, mon F.·., que si c'est là un rêve, car ce n'est pas une vanité, c'est le rêve le plus beau qui soit jamais sorti de la tête d'un mortel.

Patience, compagnon, nous ne sommes encore qu'à la première heure de notre journée de travail, et la pierre angulaire qui doit servir de point d'appui aux colonnes du temple est à peine ébauchée.

Pour remplir les graves conditions que le premier voyage impose, il faut que toutes nos facultés nous viennent en aide; ici, nos sens nous sont aussi nécessaires que notre génie; artères de la vie sentimentale, organes dont l'âme se sert pour aspirer les impressions extérieures et répandre son souffle intelligent, on ne peut rien faire sans leur concours. Malheureusement, les sens sont la partie de notre nature la plus susceptible de se laisser asservir par le mal; il faut donc toujours soumettre leurs volontés aux règles sèvères de la raison.

Le toucher, qui a un charme sentimental si doux, si impressionnable, nous exerce aux flexibles et délicates épreuves de l'art, aux fines et subtiles appréciations des

formes, à la marche graduée des perfections de l'ensemble. Quand ce sens a puisé ses inspirations dans les études de la géométrie pratique, la main qui conduit le ciseau et celle qui tient le maillet ne s'égarent jamais : elles se maintiennent toujours à la hauteur de la pensée qui inspire l'artiste.

Les yeux, si susceptibles de s'égarer par de fausses apparences, et qui se laissent si souvent séduire par l'attrait de la perspective, ou par le délire de l'imagination, apprécient les beautés partout où elles se trouvent, ils guident la main et la pensée de l'artiste, ils commentent le plan de l'ouvrage, ils en méditent les difficultés, et le travailleur ne le quitte que lorsque ses yeux lui ont dit : il est bien.

L'ouïe, en nous communiquant l'harmonieux langage des sons, nous rend attentif et réservé dans notre travail. Nous le conduisons avec méthode et précision; nous ralentissons ou nous activons nos coups; les subtils enseignements de l'ouïe servent admirablement l'instinct créateur du génie et le conduisent à la perfection.

Le goût, sans lequel on ne fait rien de beau, ni de vrai, est une lumière de la nature qui nous conduit au sublime; c'est la seule voie par où l'artiste peut atteindre à la célébrité; c'est le goût qui donne le cachet de l'immortalité aux œuvres de l'esprit. Voyez cette foule

d'illustrations contemporaines qui tombent et s'évanouissent quelques jours après que les camaraderies les ont fait naître. Si elles avaient eu le goût universel, ce goût qui préside avec précision et justesse à la composition d'un ouvrage, et qui le fait admirer des gens les moins intelligents, ils seraient encore debout, comme ceux qui bâtirent les cathédrales de Milan et de Strasbourg; et leurs noms, comme ceux des Phidias et des Praxitèle, passeraient de siècle en siècle à la plus haute postérité.

Votre goût, mon F.·., inspiré par la nature, perfectionné par l'expérience et guidé par votre raison, donnera à votre ouvrage le caractère artistique que votre maître désire pour vous faire arriver à la haute condition où il veut vous placer.

L'odorat, le sens le plus capricieux, le plus extraordinaire dans l'ordre de la physiologie humaine, nous devons le considérer comme le dernier anneau de la chaîne qui unit notre double nature; il nous sert pour apprécier la vie extérieure de l'être matériel, sa propriété ambiante et communicative. L'odorat nous sert encore pour distinguer les qualités essentielles de certains corps, et nous en facilite l'analyse.

L'étude que la Maç.·. vous commande de faire, compagnon, sur l'action extérieure de vos sens est la plus

essentielle de toutes, dans l'intérêt de vos facultés intellectuelles ; car les sens mal appris ou mal gouvernés sont la cause de tous les égarements de l'esprit et de tous les désordres du cœur.

Nous ne sommes encore qu'au premier voyage, et déjà les éléments scientifiques, pour travailler avec intelligence, vous sont connus. Compagnon, tirez le rideau du symbolisme, qui en cache la vérité morale, et vous verrez l'homme matériel, corrompu par les contagions de la terre, prêt à être moulé, taillé, façonné sur les grandes dimensions que le G.·.-A.·. lui donna lorsqu'il le fit à son image et à sa ressemblance.

Le marteau ou le maillet, que la Maç.·. a mis entre vos mains pour symboliser le premier travail du compagnon, présida à la naissance des arts ; c'est l'emblème de la force qui agit selon l'esprit de la sagesse et de la science. Les Egyptiens en attribuent l'invention à Tubalcain, le premier qui travailla les métaux. Ce peuple, qui honorait tout ce qui était utile au progrès de l'esprit humain, divinisa le marteau sous le nom de Thoth. Ce qui donna au nombre trois qui caractérise sa forme une sanction sacrée, et fit naître une foule de créations ternaires, scientifiques ou mystérieuses. Cadmus fit du marteau une lettre de l'alphabet grec. La croix, symbole de l'immortalité, dont les Egyptiens se servaient

comme un signe indicateur de la croissance du Nil. Le chandelier à trois branches des Hébreux, la trigynie de Platon, la Trinité, et les vertus théologales des chrétiens, sont postérieurs à la création de cet instrument.

Le ciseau, moins ancien que le maillet, mais non moins nécessaire, a dans la symbolique du second grade un caractère éminemment moral. C'est l'agent immédiat du génie qui polit et perfectionne ce qui est informe et grossier; nous devons au ciseau les plus belles créations de la sculpture et de l'architecture, et en général les formes les plus élégantes et les plus achevées qui soient sorties des mains de l'homme.

Maintenant, vous comprenez pourquoi la Maç.·. a mis un maillet et un ciseau entre vos mains, vous avez saisi la beauté philosophique de ses deux emblèmes; ne croyez-vous pas entendre cette voix prophétique qui sortait du fond des sanctuaires antiques avec le bruissement éclatant et grondeur du tonnerre, crier au néophyte : travaille, travaille à perfectionner ton âme et ton corps; dépouille-toi de cette peau de tigre que le monde profane t'a donnée, pour te couvrir du duvet de la colombe, et je briserai les chaînes qui t'attachent aux iniquités de la terre, et tu deviendras l'enfant chéri de la Providence et le digne compagnon de mes travaux. Voilà comment

la mère des élus parle aux néophytes, et il n'y a pas d'orateur si énergique et si vrai qu'elle.

Le premier voyage fini, le travail du second commence; votre position, symboliquement parlant, est, ainsi que je viens de le dire, celle de l'homme sortant des mains de son Créateur, avec tous les germes de perfections et tous les attributs moraux affectés à sa nature. Le mal ne vous est point connu; pour le connaître, il faut oublier le bien, car l'un ne commence que lorsque l'autre finit.

La Maç.·., dans ce voyage, vous arme d'une règle et d'un compas; votre conscience, c'est la règle mystique qui doit mesurer, aligner vos actions sur le grand principe du bien moral; votre raison, c'est le compas de la justice qui assure le droit et en détermine l'origine et la légitimité.

En vous obligeant à polir et à repolir sans cesse la pierre brute, la Maç.·. n'entend pas vous faire travailler en aveugle, ni même exercer sur vous le charme de son influence ou l'empire de son autorité; son grand désir est que votre travail soit le fruit de la méditation et de l'étude que vous ferez sur vous-même; elle veut que vous appreniez par l'instinct de votre propre raison pourquoi elle vous le fait faire, et à quoi il est propre.

Eclairé sur le sens moral de ces deux emblèmes, il

vous est aisé de voir ce qu'elle attend de vous; les deux flambeaux de la Vr.·. Lum.·. qu'elle vient de vous confier, vont vous donner force et courage pour suivre la ligne droite de l'Orient à l'Occident, celle qui indique le commencement et la fin de la vie, la même que le Dieu de la lumière emblématise chaque jour à nos yeux.

Maintenant, vous n'êtes point cet être faible et chancelant, marchant en aveugle dans la voie du progrès moral, soumis aux impressions du vice et sous le joug des habitudes profanes; vous ne devez pas craindre que les ténébreuses erreurs ou les grossiers préjugés viennent perturber la marche de vos idées généreuses, ni la droiture de vos sentiments. Si vous avez bien compris, bien approfondi la position que votre foi vous a faite, ou la résolution que vous avez prise de vivre en franc-maçon, vous devez être aussi sûr de votre cœur que de votre esprit; lavé, purifié de la souillure originelle, remis par le grade d'apprenti dans l'état primitif où Dieu vous avait placé, celui de compagnon vous retrempe par la sagesse qui fait l'homme, par la vertu qui le maintient dans sa dignité, par la vraie science qui le glorifie.

Ainsi, la règle et le compas, qui emblématisent le second voyage, vous rappellent que vous ne devez jamais avancer dans la vie sociale sans être éclairé par les principes qui la rendent honorable et utile.

Cependant le vice est si subtil, il prend des formes si douces et si agréables pour nous attirer et nous séduire, que les sages, qui le craignent et qui l'abhorrent, ne peuvent souvent échapper à ses attrayantes attaques. Et puis la fortune est si capricieuse et si perfide, elle varie tellement les accidents de la vie pour nous la rendre amère, le thermomètre de nos destinées est si flottant et si varié entre ses mains, que la Maç.·. doit craindre encore sur votre existence; mais elle a prévu le danger; elle assurera le vaisseau humanitaire. Le vent de l'adversité soufflera, les éléments se ligueront pour le perdre, il restera calme au milieu de la mer des tempêtes, parce qu'elle va vous inspirer la force morale qui donne à l'homme l'héroïsme de la vertu.

Tiens, vous dira-t-elle en vous accompagnant dans la vallée des épreuves, prends cette pince, elle est l'emblème de la puissance qui soutient le faible et fait trembler le méchant : c'est l'expression de la force divine que j'ai donnée à ton âme. Le levier, à l'aide duquel Archimède voulait soulever le monde, la massue qui servait à Hercule pour purger la terre des monstres qui la désolaient, ne sont que de faibles images de la force matérielle. Ce signe que je te donne est celui de la force morale, de celle qui résiste à tout ce qui est impur ou corrupteur, à tout ce qui est arbitraire ou tyrannique, à l'ignorance, à

la superstition, aux vils imposteurs que le démon des ténèbres répand sur les peuples pour les tenir sous le joug des vices qui les rendent impuissants et inhabiles à se conduire.

Quand tu seras sur les eaux de la vie, au milieu des orages des passions, ressouviens-toi que, lorsque je t'ai consacré enfant de la veuve, j'ai mis ce fer entre tes mains comme un talisman contre toute tentation profane. Alors tu jetteras les yeux sur ton passé, et tu te trouveras en face du serment redoutable qui a lié tes destinées aux miennes; soudain tous les germes de vertu que je t'ai inspirés renaîtront dans ton cœur; tu reprendras la règle symbolique qui te tracera le chemin le plus court et le plus vrai, et tu seras toujours le digne enfant de mes œuvres.

Voilà, mon F.·., l'explication philosophique du troisième voyage et du symbolisme de son épreuve. Qu'en pensez-vous, compagnon? Croyez-vous qu'il faille déserter la bannière de la Maçonnerie pour aller chercher une morale plus pure et des enseignements plus divins? Et quand nous voyons tant de renégats célèbres sortir du temple pour aller porter leur encens à l'autel de la fortune, ou pour courir après une fumée de vanité, n'avons-nous pas raison de gémir sur de telles faiblesses qui, non-seulement déshonorent, mais dégradent l'humanité?

La Maç.·., compagnon, est persévérante dans son œuvre de régénération et de salut social; sa sage prévoyance n'a rien oublié pour marquer les dangers de la vie, et à tous elle a attaché son flambeau afin d'en préserver ses élus.

Elle vous a donné la science et ce qui est nécessaire pour la répandre et la faire grandir par vos œuvres. Mais il vous faut encore le jugement pour régler vos actions dans l'esprit de la justice et de la vérité. Le savoir sans le jugement n'est qu'une lumière sans éclat, et sans le jugement, les actes de vertu sont souvent stériles.

Si vous avez un caractère inégal ou capricieux, si vous faites par préférence ou par abandon ce que vous devez faire par devoir; si votre cœur calcule sur ses goûts ou ses affections, vos actes de vertu n'auront pas cette règle de droiture et d'équité qui doit les distinguer. Le bien n'a pas, comme le mal, son quart d'heure de préméditation; il faut le faire en aveugle, mais avec la conscience qu'on le fait sans ostentation et sans préférence aucunes : c'est dans cet esprit que le Christ a dit : Que ta main droite ne sache pas ce que ta gauche fait.

La Maç.·. a voulu emblématiser la pensée philosophique de ce quatrième voyage par la règle et l'équerre, deux instruments, dont l'un sert à apprécier les dimensions

des pierres, l'autre à placer leurs surfaces en angle droit.

Compagnon, l'horizon de la vallée se couvre de rayons lumineux, l'étoile flamboyante va paraître, et bientôt sa lumière éclairera le temple. Prosternez-vous devant elle comme font les astres qui peuplent les cieux ; offrez-lui comme eux vos hommages et vos adorations ; abaissez-vous, soyez humble et petit devant cette source éternelle de perfection.

Considérez-vous comme un enfant qui ne sait qu'articuler des mots et à qui sa mère vient d'apprendre à marcher, et cet astre de régénération et de salut vous couvrira de son auréole et vous embrasera de ses feux.

Vous saurez alors que le G.·. A.·. de l'U.·. exige de vous de nouvelles preuves de zèle et de dévouement; que toujours, sur la mer des tempêtes et sous les coups de la foudre des passions, il faut encore ramer et ramer avec force pour atteindre le port. Digne enfant de la Maç.·., vous vous livrerez à l'étude et au travail ; vous emploierez vos loisirs à nourrir votre cœur de cet esprit de bienfaisance que le génie de Dieu inspire à l'homme vertueux, afin d'en faire sur la terre l'instrument de sa Providence.

Ainsi vous arriverez au degré de perfection morale qui complète la mission et assure la destinée de l'homme social.

Vous venez de parcourir, compagnon, d'un pas ferme

et sûr la vallée des épreuves; les difficultés sans nombre qui se sont présentées sur vos pas ne vous ont ni ébranlé ni ému. Ce courage est d'un bon augure, cette persévérance vous honore. Content de vos travaux, votre maître vous dégage de vos liens et vous rend votre liberté. Le symbolisme du cinquième voyage vous indique le noble usage que vous devez faire de cette liberté. Vous n'êtes plus, comme dit Rousseau, libre en naissant, et partout dans les fers. Ces fers, dont parle le philosophe, viennent d'être brisés; le fleuve de perversité, qui corrompt les sources de la vie, a été desséché par le feu de la Vr.·. Lum.·., il ne dépend que de vous d'être l'homme de Dieu et de l'humanité.

Trésor social, âme de la vie, principe inné de notre nature, ou plutôt de toutes les natures d'êtres qui ont un instinct, un souffle, un mouvement, la liberté, que tant d'ambitieux confondent avec la licence, que l'on ne peut conquérir et conserver qu'avec la vertu ; la liberté, quand les passions égoïstes et les appétits matériels sont en jeu, soumet les peuples à de terribles et éternelles épreuves. Voltaire voit avec effroi la Grèce libre et savante noyée dans le sang de ses enfants. Rousseau, dans son *Histoire de Pologne*, dit aux habitants de ces contrées : Si vous saviez les devoirs que la liberté impose à l'homme social, personne de vous n'en voudrait. Et

Mirabeau, corroborant l'opinion de ces deux grands philosophes, avoue que la liberté ne peut régner que sur des matelas de cadavres. Cependant, compagnon, la liberté est aussi utile à l'homme que le soleil l'est à la terre ; mais, vous le voyez, la sagesse humaine échoue devant la difficulté d'en faire usage sans nuire à ses semblables et à soi-même ; le grand secret pour en jouir sans désordre se trouve dans l'art de vaincre cette difficulté. Eh bien ! la Maç.·. seule possède ce secret divin, et ce secret elle vient de vous l'apprendre.

Elevez-vous, compagnon, à la haute pensée sociale qui préside à son institution ; servez Dieu et l'humanité ; éloignez-vous du tourbillon des passions qui agitent le monde profane ; restez étranger aux luttes de l'ambition, aux tumultes et aux querelles des partis ; fuyez cet esprit d'insurrection et de révolte qui, loin de servir les intérêts politiques des nations, ne sert jamais qu'à les rendre plus douteux et plus difficiles à comprendre. Laissez toute cette œuvre du démon se consumer et s'éteindre dans son propre néant ; renfermez vos actions dans les vertus qui font l'honnête et le bon citoyen ; faites aimer par de nobles exemples la paix qui fait la félicité des peuples, l'union qui assure leur force, l'industrie et les arts qui font leur gloire, l'intelligence et le travail qui les rendent grands aux yeux de l'univers.

Ainsi vous remplirez le mandat sacré que la Maç.·. vous a confié en vous régénérant à la vie de la Vr.·. Lum.·., et la liberté ne sera plus pour vous une chimère ou une propriété sans valeur, mais un droit sacré que les peuples et les rois sauront respecter, parce qu'elle sera une providence pour le faible et une justice contre le méchant.

SIXIÈME PARTIE

ÉTUDES SUR LE TROISIÈME GRADE

Lorsqu'une institution sociale fondée sur des éléments philosophiques a pour dogme les vérités éternelles que Dieu a gravées dans le cœur de l'homme, il faut, pour soutenir son existence morale et son action civilisatrice, que sa doctrine soit en harmonie avec le principe divin qui l'anime. Entourer ses usages et ses enseignements de fables et de fictions puériles, c'est mêler l'absurde au sublime et imiter la plupart de ces législateurs religieux qui, loin d'éclairer les peuples, les ont asservis à une ignorance d'autant plus funeste qu'elle est nourrie par le fanatisme et la superstition.

Je suis loin d'appliquer ce que je viens de dire à la

Maç.·. symbolique, mais il y a tant d'opinions diverses en ce qui la concerne, tant de points historiques douteux, tant de nuances dans les rites, que je suis obligé, pour être un peu orthodoxe, de me renfermer dans le cercle étroit mais rationnel de son principe dogmatique et des devoirs qu'il impose aux francs-maçons à quelque tribu de la terre qu'ils appartiennent.

Replacer les hommes dans leur dignité primitive, les faire jouir des avantages qu'ils ont reçus de la création, faire des sympathies morales et des instincts élevés de l'humanité une chaîne fraternelle qui les oblige à ne jamais sortir de la voie de perfectibilité que la nature leur a tracée: tel est le système d'éducation philosophique qui a souri à tous les sages qui ont voulu fonder les destinées sociales sur des bases inébranlables. Que ce système ait pris naissance dans le paradis terrestre; que, grandissant avec le monde, il ait comme une étincelle électrique passé de l'Inde à la Chine, de la Chine à la Perse, à l'Egypte, à la Grèce; qu'il ait échauffé la tête du grand roi Salomon et de son sublime architecte, ceci est d'autant plus probable que les théogonistes de toutes les religions, les mystéréologues de tous les temples, les philosophes de l'ancienne académie se sont attachés à cette chaîne élémentaire de la vie sociale; mais si chacun a pris ce qui lui a convenu pour soutenir le

travail de son génie et de son intelligence, il faut avouer que la Maç.·. peut revendiquer son antique origine, prouver son droit d'aînesse et leur dire : c'est à moi que vous devez les lauriers qui vous couronnent.

Ainsi que les germes qui fécondent la terre portent avec eux tout ce qui est nécessaire à leur éternelle existence, de même la Maç.·. a paru parmi les hommes avec un germe éternel de perpétuité ; pour elle, rien ne change dans l'univers; la mort et la vie ne sont que le va et vient de destruction et de régénération que la nature s'est imposée pour paraître, aux yeux de son créateur, toujours jeune et belle comme elle fut au sortir de ses mains. En fondant son noyau social sur une vérité suprême qui est la source de toutes les autres, elle s'est rendue maître de ses destinées, et aucun pouvoir humain ne saurait l'atteindre.

Dieu, c'est son âme; la bienfaisance, son principe; la liberté, l'égalité, la fraternité, ses points de doctrine; l'amour et l'union, le travail et le progrès, la sève qui la nourrit.

Une pareille institution n'avait pas besoin de se créer un caractère originel ni de se chercher un point historique pour se faire un piédestal dans la postérité ; toutefois, il est dans l'ordre naturel que chaque chose ait son origine : à Dieu seul appartient de n'en pas avoir.

La théorie sociale de la Maç.·. ou sa doctrine philosophique se renferme, ainsi que vous le voyez, dans l'esprit de la morale universelle; la vérité éclaire ses œuvres, la raison les approuve, la justice les défend, et pourtant elle ne pourra jamais dominer ni les goûts, ni les mœurs, ni le caractère d'aucun siècle, ni d'aucune génération. L'égoïsme, la cupidité, qui tiennent à notre espèce comme les os à la chair, l'ambition qui les suit avec son escorte de mauvais génies, lui déclareront une guerre éternelle et chercheront à détruire, avec les armes des hypocrites et des tyrans, tout le bien qu'elle pourra faire au monde.

C'est pour combattre ce terrible fléau de l'humanité et dans un esprit de conservation qu'elle s'est entourée du voile d'une science occulte, dont les éléments sont puisés dans la nature des choses, et n'ont rien que la plus austère sagesse ne puisse approuver. Les temples n'ont été édifiés que pour donner un libre cours à ses enseignements et pour apprendre à ses adeptes que dans la famille est la force et l'union, que dans le calme de la solitude et dans le travail de la méditation le génie du bien digère son œuvre de perfectionnement et de progrès.

Les initiations lui donnent le droit de choisir dans le grand troupeau du genre humain tout ce qu'elle peut

trouver de robuste et de sain de corps et d'esprit, afin de n'avoir pour élus que des hommes de courage, de dévouement et d'intelligence.

Ses secrets, ses mystères, ses symboles, ses emblèmes, ses allégories, sont des figures qui rappellent à l'esprit les dogmes et les doctrines sur lesquelles elle a établi ses bases sociales, c'est la langue sacrée du génie divin qui dirige nos travaux. Et qui l'a créé, ce langage sacré? Est-ce nous, francs-maçons modernes, francs-maçons d'un jour? N'est-il pas sorti de l'étoile flamboyante de l'horizon maçonnique? Au temple de Jupiter-Ammon dans la Samothrace, à ceux de Palmyre et de Memphis dans l'Egypte, ne le parlait-on pas? Qui l'a rendu si commun, si nécessaire dans tous les temps, si ce n'est parce que le génie du mal, alors comme à présent, avait envahi la terre, que la lumière ne pouvait sortir du boisseau sans qu'elle ne fut perdue dans les ténèbres de l'ignorance, et que la vérité n'avait son étoile que dans le temple du G.·.-A.·. créateur de l'univers? Les signes, les attouchements, les mots de convention sont le caractère symbolique de la fraternité qui se communique et se fait connaître; ce sont les premiers chaînons d'une mutuelle alliance. En quelque lieu de la terre que le maçon porte ses pas, la vue d'un frère fait naître en lui l'allégresse et lui inspire les plus vives affections.

En rappelant, mes FF.·., la partie élémentaire de nos travaux symboliques, j'ai voulu vous faire remarquer que la Maç.·. n'est point sujette aux variations de température des sociétés profanes, que la pierre cubique sur laquelle elle est assise, quoique taillée depuis près de six mille ans, n'a aucun angle d'attaqué. Excepté peut-être quelques barbares civilisés entraînés par les vices les plus bas et les passions les plus grossières, qui oserait souffler le vent des tempêtes politiques ou religieuses sur cet édifice social? La voyez-vous cette fille de la création, ce premier flambeau de l'intelligence humaine sur la mer des orages où elle s'est placée? N'est-elle pas un modèle accompli d'immolation et de persévérance pour le bien? Dans les temples elle ne s'occupe que de bienfaisance et de fraternité, dans le monde profane elle est timide et réservée dans la crainte de nuire à l'ordre que les destins y ont établi. Ne se soumet-elle pas aux conditions les plus dures et parfois les plus déplorables? Pour quiconque connaît l'esprit tolérant de la Maç.·., surtout en ce qui concerne ses opinions religieuses, il ne doit pas paraître étonnant qu'elle ait passé la longue période du paganisme sans avoir été un instant inquiétée par aucun peuple ni aucun gouvernement.

Dans tous les pays du monde civilisé il existe deux

religions bien distinctes et complètement étrangères l'une à l'autre: celle de la multitude, qui réside dans la satisfaction des sens et dans le jeu de l'imagination, religion qui a un charme inexprimable pour quiconque a une foi assez robuste pour la prendre au sérieux ; et la religion des hommes éclairés, qui se renferme dans l'étude de l'homme et de son créateur et dans le pieux devoir qu'il a à remplir envers l'un et l'autre; religion pure et sublime que la conscience et la raison imposent, religion qui nourrit l'âme et l'élève de la terre au ciel par le culte de la vertu et la noblesse des sentiments.

Etrangers aux mouvements du monde profane et aux erreurs qui le dominaient, tolérants et pacifiques comme il faut l'être lorsqu'on veut que le libre arbitre soit pour tous un droit divin, les initiés ou les anciens maîtres du sanctuaire ne pouvaient porter aucun ombrage à ceux qui fabriquaient des religions et des gouvernements, ni à ceux qui exploitaient la crédulité des peuples : et on les laissait vivre dans une paisible indépendance.

Si maintenant nous voulons connaître la cause de la première persécution de nos maîtres, descendons rapidement les siècles pour nous mettre en face de la plus étonnante révolution qui se soit jamais opérée dans les idées morales et religieuses.

Les initiés qui sortaient du sanctuaire proclamaient dans le monde profane toutes les opinions philosophiques qu'ils pouvaient révéler sans nuire à l'ordre mystérieux et symbolique qui réglait les travaux du temple, de sorte qu'à l'apparition du fils de Marie sur la terre, il y avait peu de points de morale universelle qui ne fussent connus dans les académies ; mais l'exotérisme éclatant de la doctrine si pure et si sublime de ce divin génie, une conduite si riche en beaux exemples et si en harmonie avec les préceptes qu'il enseignait, lui firent une réputation immense, et à sa mort, une partie de sa nation le prit pour le Messie, et beaucoup de païens éclairés, pour un Dieu. Ces différentes opinions firent naître un conflit épouvantable parmi les intelligences, et, au commencement du IVe siècle, la confusion et le désordre furent si grands, que Constantin, craignant un bouleversement général dans son empire, se hâta d'assembler un concile à Nicée qui établit la doctrine et symbolisa le dogme ; alors, il fallut devenir trinitaire ou s'attendre à être persécuté, et les persécutions étaient peu de chose : on lapidait les uns, on crucifiait les autres, et on coupait la tête à ceux que l'on jugeait les moins coupables.

Des hommes qui voulaient une liberté de conscience absolue et qui faisaient de l'éclectisme philosophique

leur principale étude, ne pouvant se soumettre à une contrainte aussi tyrannique, s'enfuirent dans les forêts, et ce fut sur des montagnes inaccessibles et dans des cavernes profondes que, pendant plusieurs siècles, ils célébrèrent leurs saints mystères. Livrés aux charmes de la vie spirituelle et aux douces extases de la contemplation, ne voyant dans le vaste océan du monde que Dieu et l'homme, leurs hommages étaient pour l'un, et leurs travaux pour l'autre; leur indifférence pour ce que l'on appelle les gloires et les grandeurs de la terre, leur entier isolement du monde profane les faisait prendre pour des hommes d'une autre espèce.

Les trinitaires les appelaient enfants du démon, les païens les prenaient pour des bêtes fauves. Enfin, le G.·.-A.·. créateur de l'univers, irrité du mépris que l'on faisait de ses dignes enfants, fit sortir du fond de l'Asie une horde sauvage qui envahit l'Orient et qui n'épargna ni chrétien, ni païen; mais il conserva les unitaires, et non-seulement il les protégea de tout son pouvoir, il leur permit d'élever des colléges et de faire l'éducation des enfants des plus hautes familles du vaste empire de Mahomet.

Studieux et presque tous savants, ils connaissaient les mystères de tous les temples et les respectaient comme ayant une même et sainte origine. Le fils de Marie était

considéré parmi eux comme le mythe le plus extraordinaire de l'antiquité; aussi furent-ils les premiers à l'appeler Christos, ce qui, dans leur langue, signifie soleil.

Loin de tirer parti de leurs avantages et de se venger de leurs ennemis, les Coptes, les Ophites, les Gnostiques, les Esséniens, les Thérapeutes et toutes les sectes théophilanthropiques qui peuplaient l'Orient, se livrèrent avec plus d'ardeur aux études historiques de l'ancien univers; ni les doctrines philosophiques et religieuses de Zoroastre et de Confucius et théocratiques de Moïse, ni les travaux mystéréologiques et symbolistiques des temples de l'Egypte, ne leur furent inconnus.

Les catégories des unitaires se distinguaient entre elles par des usages et des coutumes différentes, mais qui ne formaient ni schisme ni hérésie; l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme et la fraternité sociale étaient la croyance commune. Ces catégories n'étaient autre chose que ce que nous appelons aujourd'hui les rites que les orients de différentes nations peuvent modifier; elles avaient chacune un genre d'initiation qui, quoique varié dans les détails, avait une parfaite analogie avec les principes généraux en ce qui concerne la doctrine scientifique et morale et l'admission aux mystères de l'institution; je veux dire qu'avant de laisser approcher de l'autel un aspirant pour le consacrer comme adepte ou

comme frère, il fallait qu'il donnât des preuves de son savoir, de son intelligence, de sa bonne conduite, et qu'il eût une pleine conviction sur les principes fondamentaux de la société dont il voulait faire partie.

Ces points d'histoire sont assez développés dans les travaux immenses des bernardins, des bénédictins et oratoriens, de tous ces infatigables commentateurs de la première école chrétienne, et des différentes sectes juives, et, si nous avons la clef symbolique de l'ordre Maç.·., la méthode si savante et si intéressante des initiations, l'esprit social qui présidait à de si graves et si saintes cérémonies, c'est à eux que nous les devons (1).

(1) On peut consulter avec fruit l'*Histoire des Gnostiques*, celle *d'Alexandrie* de Mater, et l'*Histoire de l'Église* de Potter.

DISCOURS

AUX

RESP.·. FF.·. PRÉSENTS A LA RÉCEPTION DE MAITRE

VÉN.·. FF.·.,

La naissance et la mort sont les deux colonnes symboliques qui renferment nos destinées terrestres, et la vie est l'atelier de préparation et de travail où le sage apprend à les accomplir avec force, courage et dignité.

Les hommes qui s'imaginent que l'existence ne nous a été donnée que pour satisfaire les appétits de nos sens et obéir à leurs goûts et à leurs caprices, manquent à Dieu et à l'humanité; ils se livrent à un instinct de bestialité qui arrête les efforts généreux de la nature intelligente et la prive de la force morale qui la distingue de tous les êtres animés.

Cette vérité, que ni riche ni pauvre n'ignorent et de

laquelle dépendent la prospérité et la gloire des nations, n'a aucun empire sur les esprits; chacun suit avec un aveugle entraînement les scènes émouvantes et passionnées du monde profane sans se soucier de la part qu'il aura à la fin de l'œuvre. Si notre civilisation n'est pas à la hauteur de nos lumières, si les vices et les passions croissent à proportion du progrès de nos sciences et de nos arts, si notre industrie ne sert qu'à nourrir l'avidité d'un insolent monopolisme, si, depuis cinquante ans, les crimes se multiplient au lieu de devenir plus rares, si enfin on en voit de nos jours qui font trembler la nature et frémir l'humanité, c'est à l'oubli de cette vérité que nous devons cette déplorable situation. Les peuples civilisés de l'ancien univers étaient moins policés et moins éclairés que nous; ils n'avaient pas un caractère aussi sympathique et aussi liant que le nôtre, mais il existait dans le foyer social une classe d'hommes supérieurs qui faisaient du parcours de la vie une œuvre de perfectionnement moral et qui, par gradation de vertus en vertus, cherchaient à atteindre le degré suprême où le sage ne trouve que Dieu au-dessus de lui.

Ces hommes, qui n'avaient d'autre passion que l'amour de l'humanité, qui faisaient de ce divin symbole de la vie le seul temple digne du G.·.-A.·. de l'U.·. et qui travaillaient les jours et les nuits à l'embellir par toutes les

vertus qui nous ont été données en partage, ces hommes qui, par l'empire de l'exemple, arrêtaient l'effroyable désordre qui régnait dans les croyances profanes, c'étaient nos maîtres, c'étaient les patriarches de la Maç.·. Parmi ces hommes de nature rare qui, par d'immenses travaux, agrandirent le cercle des connaissances humaines et qui, par de grandes vertus, arrivèrent au sommet de la perfection sociale, plusieurs eurent les honneurs de l'apothéose, et les peuples qui leur élevèrent des autels, leur donnèrent le nom générique de soleil, symbolisme trop simple pour avoir besoin d'interprétation; cependant, ils se distinguent entre eux par des qualités très-sensibles. Le soleil est un flambeau jeté dans l'espace par le créateur pour animer et éclairer le monde; il n'a ni intelligence, ni volonté, tandis que l'homme-Dieu, le soleil mystique, formé d'un peu de limon, est parvenu, par le pouvoir de son libre arbitre et la puissance de son génie, à répandre sur l'horizon de la vie une lumière qui grandit et se fortifie avec les siècles et qui fait naître sur les pas des mortels toutes les jouissances de la terre et toutes les faveurs du ciel.

Les mythes ou les soleils mystiques de qui les sanctuaires de l'antiquité adoptèrent les doctrines et les enseignements et en firent la base de leur théogonie et de leur culte, eurent le divin caractère de combattre le

génie du mal sous quelque forme qu'il se présentât ; ni les tempêtes, ni les orages de la vie matérielle, ni l'envie, qui attaque toutes les nobles vertus, ni la calomnie, cette vipère du monde profane, ni l'ambition, qui, comme une trombe de feu, voudrait incendier l'œuvre de la divine intelligence, ne peuvent ébranler leur courage.

Il est là, tranquille au milieu de ses travaux, traçant la voie de la perfectibilité humaine et ouvrant la source de son bonheur moral.

Voilà, mes FF.·., voilà le beau idéal du symbolisme du troisième grade, c'est là le sublime du travail du maître et ce qui lui donne dans la Maç.·. un caractère divin. Le style biblique est, comme, le style Maç.·., tout symbole ; son expression naturelle échappe à l'esprit du vulgaire, il n'y a que l'œil de l'intelligence qui voit et apprécie ces beautés. Je suis loin de croire que l'histoire de la construction du temple de Salomon n'offre pas quelques lacunes et qu'on n'y trouve pas des points sujets à contestation ; Philon et Josèphe, écrivains les plus rapprochés de cette merveille monumentale, n'en disent que peu de chose et n'ont rien appris que par tradition. La Bible seule nous donne des détails plus exacts et plus généraux. Il est évident que Hiram-Abi divisa les ouvriers de son immense atelier en catégories : apprentis, compagnons et maîtres ; cette classification

est si naturelle, qu'elle se présente dans les arts et métiers, dans les sciences et les travaux d'esprit qui ont un peu d'étendue. Je ne comprends pas que beaucoup de maçons éclairés puissent se plaindre de ne pas trouver un point de continuité entre les trois grades symboliques; lors même que le rituel ne le ferait pas connaître, il me semble que les voies initiatoires qui s'ouvrent au néophyte, depuis le premier jusqu'au troisième grade, ont leurs points distincts bien marqués, et il me paraît inutile d'expliquer les rapports qu'ils ont entre eux ; mais il est nécessaire de prouver l'analogie qui existait entre les ouvriers du temple de Salomon et les différentes catégories qui suivaient les études du sanctuaire. Les adeptes, les disciples et les néophytes n'étaient que les humbles serviteurs des initiés sans titre et sans rang, comme les ouvriers du temple l'étaient des maîtres qui les commandaient et qui avaient seuls une mission divine, un apostolat sacré; sortis des voies initiatoires, ils pouvaient, selon les enseignements qu'ils avaient reçus, traiter les plus hautes questions philosophiques et éclairer leurs contemporains sur tous les points de morale universelle. D'après cette courte explication on doit comprendre la différence qui existe entre les grades inférieurs et celui de Maître, et combien celui-ci exige de savoir et d'intelligence. Il me paraît donc très-im-

portant que, dans l'initiation de ce grade, on ne laisse rien ignorer, à celui qui le reçoit, de ce qui peut éclairer son esprit et perfectionner son cœur : c'est pourquoi il est nécessaire de terminer la consécration par une allocution qui retrace à son esprit tout le symbolisme qu'il renferme.

Ici la consécration se fait selon le rituel.

DISCOURS

APRÈS LA

CONSÉCRATION MAÇONNIQUE DU MAITRE

par le T.·.-Resp.·.

Mon F.·.,

Par le mirage du symbolisme, la Maç.·. vient de vous faire connaître dans son troisième grade la loi générale qui soumet la nature à une révolution éternelle et livrer à vos méditations les enseignements qui vous sont nécessaires pour accomplir la mission qu'on vous a confiée lorsque vous avez été reçu dans son temple; tout périt ici-bas, excepté ce soleil d'intelligence et d'amour dont l'Éternel a fait son sanctuaire et où il a placé tous les attributs de sa divinité, et ce flambeau de la vie humaine, qui survit à tout ce qui existe, immuable comme l'éternité, a pour ennemis toutes les

puissances de l'enfer et tous les mauvais génies de la terre. Ce sont eux qui cherchent à pervertir sa nature céleste, qui portent la confusion et le désordre dans ses voies intérieures afin qu'il ne puisse jamais mettre obstacle à leurs projets humanicides.

La Maç.·. ne s'est constituée que pour attaquer de front cette épouvantable alliance, et depuis près de six mille ans, ses temples sont les citadelles d'où partent les coups qui ébranlent leur pouvoir et affaiblissent leur puissance.

Si elle vous a reçu à son degré suprême, c'est qu'elle vous a cru digne de partager les travaux de la guerre sainte entreprise à la gloire du G.·.-A.·. de l'U.·. et au profit de l'humanité.

Toutefois avant de vous imposer la consécration de maître, elle a voulu, par un tableau animé, montrer à votre esprit tout ce que vous aurez à essuyer dans l'arène où vous êtes entré.

Mon F.·., l'enceinte dont votre application au travail et votre foi dans nos doctrines vous ont ouvert l'entrée, n'a pas le luxe oriental des palais des rois, c'est l'humble sanctuaire du secret et du mystère de la science suprême : c'est ici que la vérité se découvre de son voile symbolique, et se montre toute nue pour apprendre au compagnon devenu maître que, par la

sagesse et la vertu, on devient homme parfait et le digne serviteur des serviteurs du G.·.-A.·., créateur de l'U.·.; lorsque nous sommes dans ce lieu de méditation, le génie céleste que nous avons pris pour modèle tient symboliquement le maillet, préside à nos travaux et anime nos sentiments : il eut, comme les dieux de la terre, son hypostase divine et humaine.

Lorsqu'il était sur cette plage qui nous sépare de l'océan de l'éternité, il prit pour nom Hiram-Abi, et choisit, pour jouir de sa double nature et remplir dignement les vides de sa vie, le plus beau de tous les arts, celui que Dieu même avait pris pour manifester sa suprême intelligence. L'architecture, mon F.·., est la poésie de l'imagination, l'éclair de la pensée, une âme d'amour qui crée les sujets les plus nobles, les plus graves et les plus majestueux. Appelé par le plus grand roi de la terre pour élever un temple au père de la nature, notre maître n'a pas recours aux règles communes de la science pour créer la plus admirable merveille du monde ; son œil de feu où brille le génie de la divinité mesure l'espace, détermine le plan, fixe le terrain ; ouvriers et matériaux, tout prend un corps et une âme, et dans le plus petit coin de la terre habitée on dût entendre le *fiat lux* qui s'échappa de la bouche du Créateur lorsqu'il fit sortir la lumière du néant. On

devait croire que cet Homme-Dieu ne pouvait se faire ni avoir aucun ennemi ; que peuples, princes ou rois, chacun lui devait respect et hommage. Eh bien ! non mon F.·., du moment que notre maître eût conçu son immense dessin, le démon des enfers qui, depuis tant de siècles, a établi son trône sur la terre, appela à lui l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition : Enfants de mes œuvres, leur dit-il, vous qui avez détruit tant d'empires et perdu tant de nations, vous qui usez si bien du pouvoir que je vous donne, voyez-vous là-haut le superbe mortel qui ose élever à mon tyran un temple qui doit surpasser en beauté et en magnificence tous ceux que les crédules humains ont consacrés à ma puissance et à ma gloire ; allez porter le fiel de ma haine et l'esprit de ma vengeance à cette race servile et grossière de travailleurs ; vengez l'outrage fait à mon autorité suprême, et que mon ennemi apprenne que, s'il est le maître du ciel, je suis le souverain absolu de la terre. Empressés de se rendre aux ordres de leur maître, les trois monstres méditent un de ces projets sataniques qui échappent à tous les calculs de la prévoyance humaine ; ils se glissent dans les ateliers d'Hiram-Abi et vont porter dans le cœur des trois plus mauvais compagnons le véhicule empoisonné dont ils nourrissent le vice et les passions de la terre.

Le méchant est lâche et craintif; lors même qu'il est résolu, l'ombre de son crime l'épouvante; prêt à frapper, sa main tremble et son cœur ne bat plus. Les trois compagnons soumis à l'influence des esprits infernaux délibèrent, ils cherchent un moyen pour accomplir leur projet criminel : Il faut qu'il meure, dirent-ils, ou qu'il nous dise dans quelle pensée mystérieuse réside toute sa science et le mot sacré qui ouvre la marche et l'ordre des travaux; s'il refuse nous lui arracherons la vie. Notre maître ne pouvait échapper à cet affreux guet-apens; il se retirait tranquillement, lorsque, arrivé à la porte de l'orient, il se trouve en face de l'ouvrier dont l'esprit était gouverné par l'ignorance et qui l'apostrophe ainsi : je t'attendais sous ce portail plutôt élevé à ta gloire qu'à celle du grand Jéhova, tu m'apprendras le secret de cette science importante qui te donne une si haute renommée. Le maître repoussa avec dédain cette demande qui compromettait sa dignité, et lui répondit : tu sais bien qu'il m'est impossible de te dévoiler un secret qui est couvert du voile du mystère, et qu'aucune puissance humaine ne saurait arracher un mot de ma bouche qui pût compromettre le serment que j'ai fait prêter aux maîtres qui sont sous mes ordres. A cette réponse, qui montrait un caractère impassible, il fut frappé ; mais il échappa à la main de son meurtrier et

courut à une autre porte où il trouva l'hypocrisie sous les habits du second compagnon. Te voilà, dit le monstre, enfant de l'orgueil, ton pardon dépendra de la réponse que tu vas me faire. Même demande, même refus; un second coup plus fort que le premier lui fut donné, et bien qu'il fut couvert de sang et d'une faiblesse extrême, il put atteindre la troisième porte où se trouvait l'ambition qui ne fait ni pardon ni grâce à personne. Elle lu dit, avec ce ton de maître parlant à des esclaves: tu céderas à ma puissance, tu me communiqueras le mot sacré qui te rend si grand aux yeux des nations. Sur le refus du maître il lui donna un coup qui le laissa sans vie. Les trois meurtriers cachèrent sous un peu de terre non loin du temple, le corps de leur victime qui, peu de temps après, fut retrouvé par neuf maîtres envoyés à sa recherche. Les misérables dont l'ignorance, l'hypocrisie et l'ambition s'étaient emparés, croyaient que tout était fini pour notre maître; mais son âme, ce flambeau de la vie humaine, immuable, ainsi que je l'ai dit, comme l'éternité, n'avait pas été asservie à l'influence de la matière: ni les vices ni les passions qui nourrissent les appétits sauvages des sens, ni les erreurs ni les préjugés qui dominent la terre n'avaient flétri ses sublimes attributs, elle était sortie du tombeau brillante comme le soleil et dans toute sa beauté virginale.

Depuis son réveil elle habite ce temple où la Maç.·. vient accomplir son travail d'épreuves; c'est elle qui nous éclaire et qui nous conduit, qui enflamme nos cœurs du feu de la vertu et remplit notre esprit des lumières de la sagesse,

Ce catafalque que vous voyez devant vos yeux servit pour ensevelir le corps de notre maître ; bientôt la corruption s'en empara, la chair quitta les os et subit la loi de destruction que la nature a imposée à tous les êtres.

Pour vous expliquer d'une manière naturelle la grande figure symbolique que nous avons prise pour modèle, nous devons vous dire qu'Hiram-Abi est le génie du bien qui parut sur la terre sous une forme humaine et avec toutes les qualités de l'homme parfait : il avait le savoir, l'intelligence, la raison et la vertu; avec cet héritage divin, les démons qui tourmentent la terre ne pouvaient le surprendre ni le corrompre. Il avait créé le plus grand atelier qui fût connu dans le monde, où il avait rassemblé près de 400,000 ouvriers. Il avait choisi pour diriger les travaux de chaque catégorie de travailleurs les hommes de courage, de force et de dévouement à qui il donna le nom de maîtres, et leur avait donné le secret de la science divine. Qu'avait-il à faire sinon d'imiter Jupiter, de s'asseoir sur son trône et de contempler ses œuvres !

Développons le symbole mon F.·.. Les trois agents du mauvais génie se présentent devant Hiram-Abi pour lui demander où il a puisé sa merveilleuse science, le secret et les mystères qui l'ont rendu si grand aux yeux de l'univers; Hiram-Abi repousse avec indignation une pareille demande, d'abord parce que son génie providentiel ne doit être connu que des hommes d'élite qui, comme je viens de le dire, ont la force et le dévouement; ensuite parce qu'il voyait, sous les habits des trois mauvais compagnons, les ennemis de son œuvre: l'ignorance qui porte la confusion dans le domaine de la raison, et qui voit toujours dans l'ombre ce qu'il faut voir en plein soleil; l'hypocrisie qui, sous le masque d'une figure douce et séduisante, cache la perfidie et la mauvaise foi et se fait un jeu d'abuser de la crédulité et de la bonhommie de l'homme de bien ; l'ambition qui ne met aucune borne à ses désirs, qui ne sait qu'envahir et usurper, qui veut être maîtresse du ciel comme de la terre, qui détruit les trônes et les autels, les hommes et les choses, sans se soucier quelles seront les destinées du présent et celles de l'avenir. Les trois mauvais compagnons ne demandent la clef de la science à leur maître que dans l'odieuse pensée de la livrer aux trois monstres dont je viens de vous parler, pour en faire l'abus que les méchants en font afin de tromper les hommes et d'abâtardir

les nations, pour mettre la perfidie à la place de la bonne foi, et la superstition et le fanatisme à la place des vérités suprêmes qui établissent l'ordre moral dans le domaine des intelligences.

Vous voyez, mon F.·., que la science secrète et mystérieuse d'Hiram-Abi n'a rien d'idéal ni de chimérique, elle consiste à cacher les principes du bien et ses sources naturelles aux enfants du mauvais génie qui ne cherchent à les connaître et à les posséder que pour en faire un abus perfide, et à n'accorder la Vr.·. Lum.·. qu'aux hommes de conscience et de bonne volonté.

Depuis 4,000 ans que la science d'Hiram-Abi sert de règle à nos travaux, la Maç.·. n'a jamais manqué à son œuvre de perfectionnement moral. Cependant on l'accuse d'être sous un régime social qui n'est pas à la hauteur des lumières du siècle. Si elle tirait son principe de vie des sciences, des arts, des œuvres de l'esprit ou des productions du génie, on pourrait comprendre ce reproche; mais la Maç.·. ne travaille que pour éclairer la raison et fortifier l'intelligence des peuples, et tandis qu'elle fait des efforts inouïs qui font naître les sympathies et les enchaînements fraternels, quels progrès font faire les lumières du siècle au principe moral? quelle force ou quel pouvoir ont-elles pour détruire le mal qui, sous les formes les plus variées et les plus séduisantes, asservit

les générations et envahit notre humanité? L'ignorance, cette fille de l'orgueil, ne gouverne-t-elle pas les esprits vulgaires et même la plupart des hautes intelligences? Y en a-t-il parmi elles qui ne soient pas dominées par quelques erreurs ou par quelques préjugés? l'ambition ne détruit-elle pas toutes les existences? l'hypocrisie, sous sa peau de caméléon, ne sert-elle pas de nourrice à toutes les passions cupides et brutales? Que faudrait-il pour anéantir ces trois tyrans de l'humanité? Quand la Maç.·. n'a pu le faire, ne cherchons pas d'autres puissances, mais convenons qu'elle n'a jamais cessé de les combattre.

Lorsque vous venez accomplir l'œuvre de votre communion fraternelle, cette figure symbolique est devant vos yeux pour vous apprendre que la mort n'a rien de redoutable pour l'homme dont l'âme n'a point trempé dans les contagions du monde profane.

Mon F.·. vous êtes arrivé à la dernière période de la Maç.·. symbolique, à celle qui remplit toutes les conditions de la vie morale; restez fidèle aux principes qui vous ont été donnés dans nos temples, et quelle que soit la patrie qui vous a vu naître, le gouvernement sous lequel vous viviez, la religion que vous vouliez professer, vous aurez toujours et partout le caractère de l'honnête homme et du bon citoyen, et le G.·.-A.·. bénira vos œuvres.

DISCOURS

SUR

LES RÉCOMPENSES HONORIFIQUES

MESSIEURS,

L'usage d'accorder des récompenses honorifiques est né avec les premières sociétés humaines, et son caractère moral lui assure le respect et la vénération de celles qui prendront un rang dans l'avenir. Fondé sur un principe de justice et de conservation, n'ayant d'autre but que de mettre en regard des hommes ceux d'entre eux qui se sont distingués par leur zèle et leur dévouement pour leurs semblables, cet usage n'a ni pays natal ni cercle géographique propre, il a le monde entier à parcourir et toutes les nations pour le suivre,

restant immuable dans son principe, mais varié dans ses formes; chaque pays, chaque peuple, ont eu leur genre de récompenses honorifiques, leurs joyaux ou leurs insignes d'honneur; les Bramines donnaient à leurs adeptes la statuette de leurs dieux; les Zoroastrides l'image du soleil; les prêtres d'Isis et de Jupiter des amulettes emblématiques analogues à l'esprit de leur culte.

Lorsque le paganisme céda la place au dogme chrétien, les disciples des apôtres recevaient pour récompense la croix, symbole de la régénération humaine; vous savez que la croix chrétienne prit différentes formes suivant les ordres ou les corporations qui l'adoptèrent pour insigne : ainsi la croix des chevaliers de Saint-Jean ne fut pas celle des chevaliers du Temple, la croix des chevaliers Teutons différa de celle des chevaliers Roses-Croix; à la forme se joignit le mode des récompenses qui se régla sur le degré de mérite de celui qui en recevait l'hommage. L'usage d'accorder des récompenses honorifiques ne se renferma pas dans les ordres religieux et chevaleresques, les sociétés politiques et toutes les sociétés en général en suivirent l'esprit; les bergers comme les rois, les enfants comme les vieillards, eurent part à la munificence publique qui ne s'accorde jamais qu'au mérite et à la vertu.

Dans l'antiquité tous les insignes d'honneur eurent

pour but d'exciter l'émulation ou de glorifier le courage : la couronne de laurier, celle de lierre, décernées aux guerriers et aux rois, le casque des Grecs, l'anneau des Romains, ne furent, dans le principe, que des signes de récompenses qui, dans la suite, passèrent dans les mœurs et se constituèrent en coutumes nationales.

Messieurs, lorsque les hommes de tous les pays et de tous les temps ont adopté un usage qui, loin de se perdre ou de s'affaiblir dans le souvenir des générations, prend en vieillissant plus de force et plus d'autorité, il faut bien qu'il y ait dans sa nature une vertu efficiente, une puissance d'attraction qui captive les cœurs et entraîne les esprits; cette conséquence naît de ce principe de vérité : la voix du peuple est la voix de Dieu. Ne confondons pas, Messieurs : nous n'appelons pas voix du peuple celle de ce peuple aveugle et passionné que l'on manœuvre pour le révolutionner dans l'intérêt d'un parti provocateur ou de quelque ambition personnelle, ni celle de ce peuple bénévole qu'on séduit et qu'on amuse pour lui faire supporter le joug de la violence ou de l'oppression. Nous appelons la voix du peuple ce cri de la conscience publique qui entraîne toutes les consciences et les forcent toutes à dire oui pour ce qui est bien, et non pour ce qui est mal.

Oui, Messieurs, les récompenses honorifiques ont une

influence d'émulation et d'ambition qui le rend universellement utiles à l'humanité et à la société ; c'est pour cela qu'elles se sont sanctifiées dans les siècles et que les peuples de toutes les contrées du monde les ont consacrées dans leurs mœurs ; par elles la vertu a ses insignes d'honneur et son drapeau patriotique, par elles la dignité humaine remonte à son apogée de grandeur et reprend la sublime condition que la création lui a faite ; ce sont elles qui servent de ligne de démarcation entre les vices qui dégradent et les qualités qui honorent, entre ce qui est petit et ce qui est grand, entre le dévouement fraternel et la lâche indifférence de l'égoïsme.

Voici maintenant, pour ce qui concerne l'intérêt politique, je veux dire l'intérêt de la communauté dans les rapports d'union entre ceux qui la composent ; quel est le but de ces récompenses.

Une société, quelle que soit sa nature, a besoin pour se soutenir du zèle et du dévouement de ses membres. Sans une affection unanime, sans ce feu d'amour filial qui naît de la foi que l'on doit avoir pour son principe et pour ses doctrines, elle roule dans le néant ou plutôt elle a cessé d'exister. Pénétrés de cette vérité, les sages qui, les premiers, fondèrent les destinées sociales sur l'union et la solidarité, préféraient les ignorants dévoués

et de bonne foi aux indifférents savants ou philosophes, poètes ou orateurs: les premiers ont souvent le fanatisme de la vertu, et toujours le dévouement et le courage avec lesquels on fait les grandes choses; les seconds ont l'esprit et jamais le cœur, et sans le cœur, Messieurs, l'homme n'est rien, car c'est là que se trouve l'âme de l'humanité, c'est là que se forment les passions et les tempêtes de la vie sentimentale et les vertus héroïques qui font de notre espèce quelque chose de mieux que celles qui rampent autour de nous.

Malheureusement le zèle et le dévouement, compagnes ordinaires de la vertu, sont des qualités rares parmi les hommes, et soit qu'ils exigent de grands sacrifices ou imposent d'impérieux devoirs, soit que notre insouciance ou notre égoïsme nous les représentent comme un obstacle à notre indépendance ou à nos plaisirs, nous ne savons pas écouter leurs saintes inspirations; c'est pourquoi toutes les sociétés finissent par tomber entre les mains des indifférents et des égoïstes, race d'hommes qui ne vivent que pour eux et qui ne savent ni rien conserver ni rien édifier.

Mais l'esprit social, Messieurs, est éternel comme tout ce qui émane de Dieu. L'amour de la conservation est la loi suprême du monde, et des exceptions et des anomalies ne sauraient en détruire la

puissance; c'est cet esprit qui domine notre nature intelligente et qui nous ramène sans cesse à son principe conservateur; c'est lui qui inspira à toutes les nations l'idée des récompenses honorifiques pour sanctifier et glorifier la vertu courageuse et dévouée, et pour mettre devant les yeux de tous des exemples à suivre et des vertus à imiter.

Messieurs, votre sollicitude m'est connue pour l'intérêt moral des hommes, il y a longtemps que vous comprenez la société telle qu'elle doit être, et vos efforts pour la ramener à son état normal de prospérité et de grandeur, loin de se ralentir, augmentent chaque jour en force et en vigueur; aujourd'hui vous allez couronner votre fête solsticiale par un de ces actes qui manifestent la sagesse et la prévoyance de votre Resp.·. At.·.

En distribuant des récompenses hon.·. aux personnes qui vous en ont paru dignes par leur courage et leur dévouement, vous remplissez un mandat patriotique, vous accomplissez une œuvre de justice et de sentiments publics; et vous, FF.·. et sœurs, qui êtes honorés d'une si insigne faveur, soyez glorieux de la mériter, sachez la mettre au niveau de sa grandeur et de son importance morale par de nouveaux actes qui provoquent la considération et l'admiration de vos semblables.

Le signe dont on vous honore n'est pas de ceux qui

nous adviennent par la servilité ou par la courtisanerie; il n'est point acheté par des sacrifices de conscience et d'honneur, il ne servira pas au luxe et à l'orgeuil de vos devanciers, et on ne le verra point couvrir de son ombre protectrice leurs vices et leurs passions. Cette croix c'est le blason de votre vertu et de votre mérite; placée sur votre cœur, ce sera l'étoile polaire du voyageur dans les sentiers tortueux de la vie, l'éclat de sa lumière dirigera sa marche et règlera son mouvement moral; et lorsque Dieu vous appellera dans le sanctuaire de sa providence, soit que cet insigne aille dormir à côté de vous dans la demeure des morts, soit qu'il reste sous la garde de vos dieux domestiques, la reconnaissance publique saura en rappeler le souvenir à la postérité et vous conservera le titre glorieux d'amis et de bienfaiteurs des hommes.

ORAISON FUNÈBRE

FAITE SUR LA TOMBE D'UN F.·.

MM.·.

Lorsque le ciel enlève à la terre un de ces hommes de bien qui font du parcours de la vie un apostolat humanitaire, il prive la société d'un puissant appui et frappe cruellement au cœur ceux qui ont eu le bonheur de le connaître; sans doute la mort n'est rien, c'est une ombre qui passe devant la vie d'immortalité de l'homme juste, mais elle laisse de profondes blessures dans l'âme de ceux qui vivent en les arrachant à leurs tendres affections.

S'il était possible que quelqu'un d'entre nous pût douter que la Maç.·. n'est pas le lien de mutualité et de sympathie qui, par de rigoureux devoirs, nous attachent

à notre condition sociale, la vie du F.·. qu'un peu de terre vient de couvrir et dont la belle âme repose dans le sein de son Dieu, le ramènerait à la vérité.

Le T.·. C.·. et T.·. H.·. F.·. H. D*** n'était pas de ces hommes qui veulent tout savoir sans avoir jamais rien appris, et qui adoptent des théories et des systèmes pour le seul plaisir de se croire quelque chose dans l'ordre des intelligences.

D***, comme philosophe et Maçon, n'aimait pas les catégories sociales et les différences que la fortune établit parmi les hommes ; se plaçant au niveau de la raison et de la justice, il voulait que l'égalité morale, sans laquelle toute organisation sociale est impossible, fût la règle suprême des coutumes et des mœurs; pour lui tout homme, quelle que fut sa condition, n'était ni plus ni moins qu'un homme à qui il devait ce que son cœur et son esprit pouvaient lui fournir de zèle et de dévouement pour le conduire au bien.

Entré, voici plus d'un quart de siècle, dans la Resp.·. L.·. Saint-Pierre-des-Vrais-Amis, avec ce principe absolu, il en suivit rigoureusement les sages conséquences. Bon, officieux, affable envers tout le monde, jamais il n'affecta des prétentions ou des vanités personnelles; jamais il ne fit de l'opposition, si ce n'est pour soutenir la dignité de l'ordre ou les intérêts de son

At.·. ; il prenait la parole quand il s'agissait de défendre des droits usurpés ou des titres légitimes méconnus. Oh! alors, il était chaleureux et bouillant, même parfois satirique, et quel que fût le coupable, il ne ménageait ni les expressions ni les anathèmes.

Eh bien! ce Maçon si sérieux, si sévère dans le temple, était dans le monde profane doux, affable envers tout le monde; son esprit tolérant et pacifique, son attachement et ses précieux abandons pour ses amis étaient sans bornes, et nous devons convenir qu'il n'y a pas d'homme plus digne d'être aimé et regretté que lui : ce sont ces regrets que nous venons exprimer sur cette tombe, où il ne reste en face de nous que la mort ; la mort, ce terrible épouvantail du méchant et de l'avare, mais qui, pour l'homme juste, est la dernière consolation de la vie.

Henry, toi qui fus l'appui et la plus vive lumière de notre At.·., sois dans la demeure du juste comme tu fus sur la terre, le défenseur de la veuve et de l'orphelin; daigne employer ta divine indépendance à défendre nos saintes institutions contre les éternelles agressions du fanatisme et de l'hypocrisie, fais que l'édifice du temple symbolique ne croule pas sous les coups d'une sotte ambition ou d'une absurde vanité, qu'il reste quelque chose dans la postérité de l'ouvrage que la nature et la

raison ont élevé au sommet des siècles, et ceux qui nous suivront honoreront et béniront ta mémoire, et comme pour nous ton nom et tes œuvres ne périront jamais dans leurs cœurs.

Adieu F.·. D***, adieu, repose en paix dans le sein du Dieu où tes vertus t'ont placé.

SONGE FAIT EN 1848.

Seul, cette nuit, dans mon modeste asile
Je dormais d'un sommeil tranquille,
Lorsqu'un songe est venu surprendre mes esprits :
C'était un songe prophétique !
Maîtres et compagnons nous étions réunis
Sous une voûte symbolique,
Lorsqu'apparut le grand Napoléon.
Après nous avoir fait le signe de Maçon,
Il nous a dit : Enfants de la Lumière,
Le ciel à vos vœux a souri,
Un des miens est parti de la terre étrangère,
Son courage n'a point failli ;
Il vient, guidé par mon génie,
Pour suivre mes nobles travaux,
Et sauver la mère-patrie
Des intrigants, des fourbes et des sots.

Du joug d'un pouvoir tyrannique
Il brisera l'autorité,
Il sait que de la liberté
La France est la terre classique.
Vous le verrez dans sa bouillante ardeur
Défendre sa sainte querelle,
Et son bras ainsi que son cœur
A tout jamais seront pour elle.
A ce mot, le maître s'est tû,
Son aigle l'a porté sur ses brillantes ailes
Vers les demeures immortelles,
Et le grand homme est disparu.

Monsieur,

Louis-Napoléon Bonaparte vous remercie par mon organe des nobles sentiments que vous lui exprimez dans la pièce de vers que vous avez bien voulu composer pour lui ; il y a reconnu ce dévouement inaltérable d'un vieux brave de l'empire, plein de souvenirs de cette grande époque. Le neveu de l'Empereur consacrera tous ses efforts à répondre aux vœux de tous les citoyens qui, comme vous, prennent une part si active à sa candidature.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

MOCQUARD.

Paris, ce 17 novembre 1848.

LES DOYENS

Chant Maçonn.·.

Musique de M. COTTIN, professeur de musique.

I

Fille du ciel, mère chérie,
Des sages et des bons enfants,
Daigne, auguste Maçonnerie,
Animer mes faibles accents, (bis)
Sous les rayons de ta lumière
Je vais chanter tes vieux soutiens.

Salut du cœur, salut du verre, (bis).
A nos respectables doyens (bis).

II

Honneur, respect, sincère hommage,
Aux premiers parmi nos égaux,
Qui, par le souverain suffrage,
Ont su diriger nos travaux, (bis);
Sous leur puissance tutélaire
Nous avons chéri nos liens.

Salut, etc.

III

Vous qui, sous la voûte étoilée
Où vit un peuple intelligent,
Avez agrandi la vallée
Que couronne notre Orient (bis),
Répandez partout la lumière,
C'est la source de tous les biens.

Salut, etc.

IV

Ici sans canon ni mitraille,
Dans le champ de la vérité,
On vient recevoir la médaille
Des mains de la fraternité (bis).

C'est ainsi qu'on est sur la terre
Bons Maçons et vrais citoyens.

Salut, etc.

V

Du jour heureux qui vous rassemble
Gardez l'aimable souvenir,
Soyez unis, vivez ensemble,
Vous dominerez l'avenir (bis);
Tôt ou tard des destins prospères
Viendront couronner vos travaux.

On ne craint rien quand on est frères, (bis).
La vertu n'a point de rivaux. (bis).

(On trouve la musique chez l'Auteur).

HYMNE

pour la Fête du Solstice d'été.

I

Il va porter dans un autre hémisphère,
Avec ses feux, l'amour et le printemps,
Mais en quittant ses fidèles enfants
Il a pris soin de féconder la terre (bis).

II

Aux doux rayons de sa naissante flamme,
Nos champs fleuris mûrissent leur trésor,
On voit partout briller la pourpre et l'or,
Partout on sent le souffle de son âme (bis).

III

Par ses bienfaits la nature embellie
Offre à nos yeux les plus riches tableaux,
Le plus petit de tous les vermisseaux
Trouve sa place au banquet de la vie. (bis).

IV

Astre du monde, ô toi dont l'existence
Du Dieu des Dieux révèle les grandeurs,
Reçois ici l'hommage de nos cœurs
Et le tribut de leur reconnaissance (bis).

DE L'INFLUENCE

DE

LA FRANC-MAÇONNERIE

SUR

L'ESPRIT DES NATIONS

DE L'INFLUENCE

DE

LA FRANC-MAÇONNERIE

SUR

L'ESPRIT DES NATIONS

Je veux faire connaître l'heureuse influence que peut exercer, sur l'esprit des peuples, une institution fondée sur les principes de la loi naturelle. Ainsi, ce n'est point l'histoire des enfants de la lumière que je fais, c'est celle des effets que produisit cette lumière lorsqu'elle sortit du Temple pour dissiper les ténèbres de la barbarie.

Les ordres religieux et chevaleresques eurent presque tous une origine pure; ce fut l'amour de l'humanité

ou bien un instinct de vertu qui les fit naître; mais, soumis à la loi suprême de la destruction, ils perdirent, en suivant la marche fugitive du temps, leur simplicité primitive, et plus d'un trouva la mort dans la violation des lois qui lui donnèrent la vie.

De toutes les institutions qui sont nées avant le Christianisme, la Franc-Maç.·. est celle qui a le moins subi d'altération. Elle doit cet avantage à ses principes qui, simples et naturels, ne peuvent se prêter ni à un sens équivoque, ni à une application vicieuse; elle le doit surtout à ses vues humanitaires, qui l'obligent à se mettre à la tête des générations et à suivre le progrès de l'intelligence sociale.

Cependant des FF.·. éclairés, qui ont pour la Franc-Maç.·. une pieuse vénération, trouvent qu'elle a perdu beaucoup de ses éléments conservateurs : anciennement, disent-ils, il y avait plus d'accord dans les sociétés Maç.·.; leur centre d'activité était plus puissant, et leur administration intérieure plus homogène. Parmi ceux-ci, les uns se plaignent que la diversité et la multiplicité des rites détruisent l'unité, que les prétentions qui s'élèvent entre les uns et les autres engendrent les disputes et font naître des conflits scandaleux au sein de la grande famille; les autres voudraient des formes plus sévères, un examen plus

scrupuleux dans les initiations, un choix plus digne dans les néophytes et plus d'esprit Maç.·. dans les tenues. Ces accusations, que la loge de Douai semble avoir voulu justifier par le sujet qu'elle a mis au concours l'année dernière (1), ne me paraissent pas avoir un caractère de gravité dont on doive s'alarmer.

En faisant la part de l'ambition, qui porte certaines gens à étaler une science de création ou d'originalité, nous pouvons croire que la multiplicité et la diversité des rites sont le résultat de l'encadrement politique et conditionnel des états modernes. Au xv^e^ siècle on ne connaissait les nations que par leurs limites géographiques ou par le caractère propre de leur langage; ni loi fondamentale, ni principe administratif, ne fixaient leur existence : le despotisme démolissait ou brouillait tout, selon sa force ou son caprice. Alors la Franc-Maç.·., n'étant soumise à aucun devoir politique, se renfermait toute dans son action intérieure, et natu-

(1) Quels seraient les moyens à employer pour rendre à la Maç.·. son ancien éclat, sans toucher à ses dogmes primitifs, à ses formes actuelles ? quels seraient les moyens de la maintenir en tête du progrès social et humanitaire ? Tel est le sujet que la loge de Douai a proposé pour prix en 1842. Ce prix a été décerné au T.·. Ill.·. Vén.·. des Vrais-Amis-de-Gand, et il a traité cette question avec une rare sagacité.

rellement elle devait avoir une force dirigeante plus uniforme et plus énergique ; mais, lorsque les peuples se furent constitués, et que dans chacun des états il y eût un gouvernement de principe et de droit, elle dut s'incliner sous cette puissance nationale et conformer ses actes au mouvement qu'elle imprimait à la société : de là naquit la nécessité de modifier les formes générales et de varier les modes d'organisation de chaque Orient.

Il ne faut pas oublier que la Franc-Maç.·. est la science du progrès, qu'elle est soumise, si je puis ainsi dire, à un régime d'actualité et de convenances sociales qui l'oblige à rechercher, non pas seulement le bien, mais le mieux dans tout ordre de choses possible. En se plaçant, comme elle l'a toujours fait, à la tête de la civilisation, pour diriger et activer le mouvement propagateur des lumières, elle a dû harmoniser son action avec l'esprit du temps, respecter les mœurs politiques, les usages nationaux, enfin toutes les productions du talent et du génie qui avaient pris racine sur le sol natal.

Le Maçon n'est pas seulement l'homme de la patrie, il est aussi l'homme de la cité ; s'il doit à l'une son sang et sa vie, il doit à l'autre un dévouement filial, qui lui impose des soins assidus et une respectueuse déférence. A cette cause, qui tient au sentiment et au devoir, à

l'amour de l'ordre et de la paix, il faut attribuer les différentes manières de procéder que l'on observe dans les sociétés Maç.·. Le peu de sévérité que l'on met dans les réceptions, dans le choix des initiés, dans l'ordre du cérémonial, dans les règlements de la famille, sont moins des innovations que la nécessité de satisfaire aux mœurs locales et à ce que l'on peut appeler les habitudes de l'esprit de la cité.

Mais, si les Loges peuvent avoir une volonté indépendante en ce qui concerne le mode de leur administration intérieure, elles ne doivent jamais s'éloigner du dogme fondamental de l'institution; la foi dans ce dogme est l'âme de la société, c'est cette foi qui lui donne sa puissance d'action et sa force morale, c'est elle qui fait naître un accord de pensée et de sentiment parmi ses membres et qui les rend dévoués et fidèles; sans cette foi on ne peut faire que des hypocrites ou des indifférents, race d'hommes qui abusent de tout et qui ne font rien que pour eux-mêmes.

C'est aussi ce principe qui établit la religion du cœur et règle la moralité des vrais enfants de la lumière.

ORIGINE DE LA MAÇONNERIE

PREMIÈRE PÉRIODE

Il nous importe peu de savoir si l'homme est né libre ou esclave, s'il appartient à la nature ou si la nature lui appartient : ces questions, mille fois débattues par les philosophes, n'ont jamais amené que des controverses stériles. Ce qui est plus important pour nous, c'est de savoir ce que nous sommes dans la hiérarchie des êtres, et ce qu'il nous est permis de faire pour notre bonheur commun.

Nous n'avons pas à nous plaindre de la part que la création nous a faite; indépendamment du bénéfice

commun aux espèces animées, nous avons une intelligence plus élevée, plus expansive, susceptible de croître, de s'agrandir, et d'amasser par juxta-position la science nécessaire pour éclairer les voies de la vie; mais cette intelligence est ensevelie dans la matière, et si on ne la dépouille pas du limon qui la couvre, elle est comme l'arbuste qui croît sur un terrain aride, elle ne porte que des fruits amers. L'œuvre du perfectionnement consiste à lui rendre sa force d'activité, et à diriger son mouvement progressif dans l'intérêt général des hommes; perfectionner, c'est cumuler le vrai, le beau et l'utile, pour en faire la base des moralités et des coutumes sociales.

Les sages de l'antiquité, qui avaient une société à refaire et des sauvages à civiliser, conçurent ce grand œuvre sur l'ordre sublime établi dans l'univers. Transportons, se dirent-ils, les harmonies du ciel dans les voies de la terre; fondons l'ordre social sur le divin ensemble de l'ordre physique; il y a des rapports intimes dans la vie de la nature, et les êtres animés ont une tendance fraternelle et une unité d'action instinctive qui leur est propre : ce qui est pour tout une cause d'existence et de bonheur doit être aussi pour l'homme; il doit y avoir en lui un germe de perfection spécifique, car il ne peut point exister d'anomalie dans

l'œuvre de la création. Ainsi, arrivant par l'étude des lois générales à la condition spéciale et rationnelle de notre espèce, ils comprirent que, pour la faire arriver à toute la hauteur de sa destinée, il fallait stimuler les sympathies de l'humanité, raviver ses instincts d'intelligence et de génie, et faire, des devoirs qu'elle impose à chacun de tous, la puissance morale de la société.

Cette pensée, qui embrasse à elle seule le vaste système de l'éducation humaine, reçut, selon le temps et les lieux, différentes significations; mais au XVI^e^ siècle on l'appela, dans l'univers civilisé, la Franc-Maç.·. (1).

Pour ceux qui savent que les signes représentatifs de nos idées ont un cours de mode et suivent les variantes de l'esprit social, cette définition ne paraîtra point étrange; les langues vieillissent et disparaissent, les principes qui naissent de la nature des choses sont immuables, comme la vérité, qui est une et indivisible partout.

La Franc-Maç.·. a pour principe constituant la fraternité et pour but unique le développement de ce principe et son application à toutes les actions de la vie communicative; or, la fraternité est l'âme de la

(1) Ce mot a un sens allégorique et un sens propre que j'expliquerai plus tard.

société, c'est par elle qu'elle est née, c'est elle qui a formé la patrie, la nationalité, les mœurs, les coutumes et toutes les affinités de familles qui distinguent les peuples entre eux; c'est elle aussi qui les unit tous par l'ascendant suprême qu'elle exerce sur les cœurs.

Étudions le génie civilisateur et progressif des nations, rapprochons les époques et les faits qui s'y rapportent, et nous le verrons se développer sur cette loi que la nature a formulée pour la propagation et la conservation des êtres, s'appuyer sur la force d'attraction qui assimile et identifie les espèces, et enfin faire naître de l'union intime des hommes tous les germes de civilisation et de progrès.

Dès la naissance du monde, l'Europe, l'Asie et tous les pays dont les traditions historiques sont connues, nous présentent les premiers enfants de la terre forcés de se créer une existence collective et homogène, fonder leur contrat d'alliance sur l'unité fraternelle, faire de la défense, de la conservation et de l'état matériel et moral de la société la cause de tous; confondre leur force et leur intelligence, leurs vues et leurs sentiments pour se mettre à l'abri de la crainte et du besoin : ils sont pourtant grossiers et sauvages, ils errent dans les bois et dans les déserts; mais l'amour, cette loi suprême de la vie, les rapproche et

les unit ; ils vivent tous sous l'empire d'une égalité parfaite et d'une liberté sans contrainte ; le père ou le patriarche est investi d'un pouvoir absolu, mais tutélaire ; il domine seul, mais par ses conseils, par l'influence que sa grande expérience lui donne, et il n'exerce son autorité que pour maintenir l'ordre et l'union parmi les frères.

Ce mutualisme social que les anciens historiens ont décrit, que les plus grands poètes ont chanté sous le titre pompeux d'âge-d'or, indique les dispositions naturelles de l'homme vers un ordre de choses en rapport avec sa dignité et les hautes prérogatives attachées à sa nature ; et, lorsqu'on suit le progrès intellectuel des nations qui ont eu un caractère politique, on voit que ce sublime instinct ne leur a jamais manqué tant qu'elles ont eu des sages pour les conduire.

Sous l'empire du principe Maç.·. ou de la fraternité sociale, l'Egypte vécut heureuse et tranquille pendant une longue série de siècles, et avant et après Sésostris on ne sait pas le nombre de Pharaons qui se succédèrent les uns aux autres dans le patriarcat royal, que ce peuple primitif s'était imposé. Voltaire, ne s'attachant pas à la chronologie des temps héroïques, mais jugeant par supposition, pense que, depuis Cecrops jusqu'au dernier roi d'Athènes, il dut s'écouler un temps

immense, durant lequel les Grecs jouirent sans interruption du bonheur paisible et doux que procure un gouvernement de famille; enfin, les Romains vécurent cinq cents ans dans cette unité morale et politique que le lien fraternel fait naître, et c'est leur plus beau titre de gloire aux yeux de la postérité.

Nous n'avons jusqu'ici envisagé le principe Maç.·. que dans sa simplicité originelle, alors que son action instinctive créait la vie communicative et fondait les existences sociales. Maintenant nous allons le voir croître et s'agrandir, prendre avec le sentiment de sa puissance une position conforme à sa nature morale, s'emparer de toutes les créations du génie, de tous les travaux de l'esprit, en faire un code de science générale pour les peuples et les générations, établir sur le culte saint de l'humanité les doctrines philosophiques et religieuses, et faire de la fraternité universelle la théorie élémentaire de l'éducation du genre humain.

La Maç.·., naissant avec le monde, n'a point subi le torrent des vicissitudes que les nations et les empires ont eu à supporter; autour de son centre d'animation se sont toujours groupés des hommes d'élite qui, joignant la force au courage et la sagesse au savoir, ont su en tout temps la préserver de la contagion des erreurs de la terre, et lui conserver la pureté de son origne céleste.

Trop souvent poursuivie par la force brutale, par des populations ignorantes qui ne la comprenaient pas, ou par des tyrans qui voulaient abrutir les hommes pour être plus à même de les rendre esclaves, elle dut s'entourer d'une ombre mystérieuse, cacher les vérités naturelles qu'elle enseignait sous le voile de l'allégorie, symboliser l'éternel et immuable travail de la nature, emblématiser les causes et les effets de son active puissance, et enfin, conserver dans le sanctuaire le dogme de l'unité de Dieu dans sa pureté native : dogme sur lequel tant d'imposteurs officieux, se disant prophètes ou envoyés du ciel, ont bâti des romans si bizarres et si burlesques.

Toutefois, constante dans son œuvre de dévouement et d'amour, la Franc-Maç.·. n'a point reculé devant le fantôme des illusions de la terre ; jamais les superstitions et les préjugés n'ont eu d'empire sur elle, jamais l'attrait d'une brillante mais douteuse philosophie ne l'a fanatisée. Elle n'a vécu que par la raison et la vérité, et hors de ces deux puissances de la vie morale, elle n'a vu partout qu'orgueil et sottise, hypocrisie et ambition.

DE LA THÉOPHILOSOPHIE

Ce n'est pas assez que l'édifice social soit conçu sur les larges bases de l'architecture du monde, sur l'ordre et les sympathies qui enchaînent et unissent toute l'œuvre de la création ; ce n'est pas assez, dis-je, que l'instinct fraternel ait forcé la sagesse humaine à devenir l'émule de la sagesse divine : il faut commencer le grand travail de la régénération intellectuelle, prendre, comme ont le dit maçonniquement, la truelle et le marteau, l'équerre et le compas pour donner à la pierre brute une perfection géométrique (1) ; réédifier le

(1) La pierre brute c'est l'homme sauvage et grossier qu'il faut amener à la condition normale de son perfectionnement.

temple symbolique d'Hiram, relever la croix mystérieuse du fils de Marie, c'est vouloir retremper notre nature au feu du génie céleste, c'est lui donner la force et la vertu qui sont nécessaires à sa vie morale (1).

Pour arriver à cette fin, la Maç.·. ne commencera pas par faire parler l'austère raison, par soumettre notre faible intelligence aux épreuves d'une trop vive lumière, elle observera l'homme, et dans ses penchants souverains, dans le mouvement de ses impressions morales elle trouvera la force attractive qui l'attachera au bien. Dans ce grand œuvre de perfectionnement, ce sera l'esprit de Dieu qui lui servira de guide suprême, et sur cet océan de sagesse et d'amour elle posera les bases de l'alliance fraternelle du genre humain.

Dieu est un être essentiellement nécessaire à l'existence du monde, il est l'âme du mouvement, la cause première de l'harmonie universelle; c'est lui qui ouvre

(1) Je suis loin de nier l'existence du temple de Salomon; mais je crois que le Maçon qui ne voit dans ce chef-d'œuvre architectural que l'image symbolique de la pensée d'un sage qui s'occupe pendant sa vie à faire du cœur de l'homme le temple de toutes les vertus pour l'offrir au G.·.-A.·. de l'U.·., comme le seul hommage digne de lui, a saisi l'esprit religieux de la vraie Maç.·. Je ne doute pas non plus du sacrifice d'immolation du Christ; mais faire de cet acte de dévouement le symbole de l'amour d'un Dieu qui vient par la charité régénérer le monde, c'est entrer dans la vérité du culte Maç.·.

à l'humanité la source de toutes les perfections, et sa main puissante lui ferme les abîmes de la mort et du néant; la raison et l'intelligence, la sagesse et la vérité étant les attributs distinctifs de Dieu, il ne peut vouloir que le bien, le mal est l'abnégation de son œuvre éternelle; supposer qu'il puisse le faire, comme l'a pensé Descartes, c'est nier le caractère de sa divinité.

Si la nature de Dieu est incompréhensible, cela vient de ce que l'esprit humain ne peut pas renfermer la suprême grandeur de sa perfection dans une idée qui lui soit propre; mais cette nature a une puissance d'action immense et une vertu de création infinie, elle est le grand véhicule de la vie et de l'intelligence du monde, et comme elle agit sur toute chose, toute invisible qu'elle est, notre esprit ne saurait la nier (1).

La croyance en Dieu n'est point le rêve d'une heureuse philosophie, et, comme l'a dit un grand orateur romain (2), les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir, la politique et les lois n'y ont eu

(1) Cette idée a été un peu trop généralisée par Pythagore. Ce philosophe a dit que Dieu était un esprit répandu et agissant dans toute la nature, et que nos âmes étaient des parcelles de sa substance. Cette doctrine, développée par Virgile dans ses Géorgiques, et par Ovide dans ses Métamorphoses, a servi de thèse à Spinosa pour justifier son athéisme.

(2) Cicéron.

aucune part. La croyance en Dieu est le fruit d'une lumière intérieure, d'un instinct dominateur de la conscience; en vain on cherche à effacer de son âme l'idée d'un être suprême, elle se représente sans cesse, il y a toujours un je ne sais quoi qui nous entraîne vers elle, et qui nous dit tout bas : il y a un Dieu.

Prendre Dieu comme la cause première des origines morales qui fixent les destinées terrestres de l'homme, le croire le continuateur éternel de l'ordre et de l'harmonie du monde, le dispensateur suprême de la justice, la source de toute vérité, le foyer de la Vr.·. Lum.·., faire de cette science théologique la base de la science civile et politique, c'était entrer dans la pensée intime de l'humanité et nourrir ses instincts providentiels; c'était, dis-je, harmoniser le bonheur commun sur l'union mutuelle des hommes et faire du besoin d'aimer la loi suprême de la vie sociale.

Sans doute les premiers législateurs de la terre, patriarches ou rois (1), n'eurent pas besoin de la voix d'un prophète ni de celle d'un ange pour comprendre cette vérité et pour la mettre en pratique; mais, pour

(1) Les premiers d'entre les hommes qui donnèrent des lois à leurs semblables ne furent que des pères de famille ou les chefs de quelques tribus qui avaient une intelligence plus exercée et une expérience plus approfondie des choses.

en faire une loi universelle et lui donner une force salutaire, il fallait prévoir les abus énormes que nécessairement ferait naître la croyance en Dieu, mal comprise ou mal interprétée, la pensée innée dans l'homme d'un créateur suprême qui agit librement et souverainement sur la nature, et lui donne une vie de régénération éternelle, devait saisir d'une téméraire curiosité tout le genre humain, et il était à craindre que, voulant connaître la divinité et étudier son incompréhensible puissance, chacun se ferait un Dieu à sa manière, d'où naîtraient un polythéïsme sans portée morale et une idolâtrie stupide et dégradante.

Renfermer la croyance religieuse dans l'unité de Dieu, dans sa justice et dans son amour, c'était prendre les éléments de la science sociale à leur véritable source, et poser le droit naturel et les lois qui en dérivent sur des bases immuables (1). L'unité de Dieu

(1) Cicéron, qui s'était nourri de la lecture des philosophes de l'antiquité, et qui connaissait parfaitement leur doctrine, n'a pas craint de suivre leurs idées, surtout celle d'Aristote, en ce qui touche les attributs de la divinité : il enseigne qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est l'auteur de la droite raison, que la droite raison est une loi immuable éternelle et la base du droit naturel, que le droit naturel est le développement de ce que nous appelons la loi naturelle, qui a la vertu propre et interne de procurer l'avantage du genre humain ; il conclut que la morale étant la science qui doit apprendre

donne à la théologie un langage simple et intelligible, à la métaphysique dogmatique une portée sublime, aux mystères de la nature une sainte origine; elle préserve le monde de ce torrent d'erreurs dont l'ignorance et la cupidité l'ont inondé, et réduit au silence ce froid et sec positivisme qui veut contraindre la raison à ne décider que sur ce qui frappe les sens et nourrit la matière. D'ailleurs l'unité de Dieu fut la croyance universelle des premiers enfants de la terre, alors qu'il n'y avait ni poètes, ni théologiens qui se livraient au jeu des interprétations et des prophéties. Le Dieu d'Abraham était le seul Dieu de l'univers, et le culte qu'on lui rendait était simple et pur comme la pensée religieuse qui l'inspirait; quelques mottes de terre, dit porphyre, formaient l'autel, des brins d'herbes ou des fruits sauvages étaient l'holocauste que le père de famille, entouré de ses enfants, offrait au Dieu de la nature.

Sous la période patriarcale, alors que la loi de

aux hommes à se rendre heureux, l'objet de cette science doit être d'enseigner le moyen d'accomplir le droit naturel qui procure le bonheur. Or, dès que la morale a sa source dans le droit naturel et que Dieu est le souverain législateur du droit naturel, la morale doit avoir des règles sûres et inébranlables. (*Fragm. de Répub.*, liv. 3.)

famille régissait la société, la puissance paternelle ne relevait que de Dieu ; c'est aussi sur Dieu seul qu'elle réglait sa volonté souveraine. Tout se faisait dans le foyer domestique sous l'inspiration de Dieu, ou par son intervention ou par un effet de sa providence (1). Ainsi cette puissance, tout absolue qu'elle était, n'avait rien d'arbitraire, rien de tyrannique; les inspirations de la conscience, les sentiments naturels en réglaient le mouvement ; la hiérarchie qui existait entre les frères n'était aussi qu'une chaîne d'ordre et de convenance, que l'esprit protecteur et tutélaire de la communauté rendait nécessaire. L'aîné n'avait d'autre prérogative que celle d'être le premier des enfants d'une même race, et c'était un crime aux yeux de tous lorsqu'il manquait envers quelqu'un d'eux à la loi de nature ou aux droits qui en dérivent (2).

(1) Pour bien comprendre le sens biblique, et celui des livres sacrés des religions primitives, il faut savoir dépouiller l'esprit de la lettre et chercher dans l'expression figurée le sens propre de la pensée. C'est une absurdité que de croire que Dieu ordonne ou commande personnellement, ou par des agents immédiats. Sa voix c'est celle de l'univers ; ses ministres sont sa sagesse et sa providence qui se révèlent en toute chose.

(2) Si le droit d'aînesse eût été autre chose qu'une autorité de direction que l'âge et l'expérience donnaient, Esaü n'aurait pas vendu le sien à Jacob si légèrement et pour si peu.

Signaler les habitudes sociales de l'époque primitive, c'est prouver que la liberté et l'égalité, sans lesquelles toute société fraternelle est impossible, furent les deux principes de droit qui servirent de base au contrat d'union des anciens habitants de la terre; et il ne faut pas croire, ainsi que le pensent Voltaire et la plupart des encyclopédistes, qu'ils péchèrent contre la logique de la vérité, ceux qui fondèrent la politique sur les autels et qui donnèrent aux lois civiles une sanction religieuse. La liberté et l'égalité, qui tiennent en équilibre le monde, émanent de Dieu; pour les faire prospérer dans le gouvernement des hommes, il est nécessaire, non pas de les établir sur des opinions arbitraires, ni sur un calcul de jurisprudence que le souffle des révolutions emporte et détruit, mais de les faire descendre de leur origine naturelle : Cécrops et Cadmus ne furent point envoyés par les dieux de l'Égypte pour civiliser la Grèce; la déesse Égérie ne dicta pas les lois que Numa donna aux Romains, ni Minos ne mit point son code dans les mains de Licurgue; mais ces grands fondateurs des nations, en considérant la divinité comme la cause première de toutes les associations humaines, sanctifièrent le droit souverain des peuples, et ce fut sur ce droit que se formèrent la nationalité et la patrie, deux

puissances morales qui unissent les hommes par les liens d'une intime fraternité (1).

Le dogme de la fraternité universelle, sur lequel reposent la foi religieuse et la doctrine sociale de la Franc-Maç.·. (2), se serait propagé parmi les nations et perpétué dans l'enceinte des siècles, si l'égoïsme, monstre né d'une nature corrompue et d'une raison pervertie, ne fut venu établir le tien et le mien, et créer avec l'inégalité des conditions les catégories sociales. Du moment que les forts et les habiles se crurent quelque chose de plus que les faibles et les ignorants, et que, pleins de cette funeste vanité, ils se permirent d'usurper ce qui était la propriété de tous, l'unité morale qui régnait dans les races patriarcales cessa d'exister; en sortant du rayon de la famille les hommes se créèrent des droits et des pouvoirs excep-

(1) L'Ecclésiaste veut que Dieu ait laissé aux hommes le soin de se gouverner eux-mêmes; cela ne dit pas que le pouvoir des rois descende du ciel, mais bien que la souveraineté nationale est seule de droit divin; j'entends dire qu'elle a seule une origine naturelle et légitime.

(2) En Franc-Maç.·. il ne faut jamais séparer la fraternité de la charité, ce sont deux sœurs qui ont Dieu pour père et la nature pour mère, et qui travaillent sans cesse et en commun pour le bonheur de l'humanité; c'est à l'une et à l'autre que nous consacrons le culte de notre foi et de notre dévouement.

tionnels qui n'eurent point de limites. Bientôt l'intérêt les divisa, l'ambition les arma les uns contre les autres, et la force et la ruse, toujours audacieuses et téméraires, se firent un jeu de leurs passions et de leurs faiblesses. Ainsi commença l'esclavage moral et politique dans lequel les fourbes et les imposteurs placèrent le genre humain.

Les dons de la nature ne se perdent jamais, la tyrannie ou la superstition peuvent les abâtardir, mais non pas les détruire; la liberté et l'égalité, qui avaient formé le lien social, vivaient dans tous les cœurs, mais il n'y avait plus d'amour fraternel, plus d'union intime parmi les hommes, et, par conséquent, plus de cette force morale qui fait triompher la vertu. Entraînées par le torrent, les générations vivaient dans le sang et dans la boue où un égoïsme humanicide les avait plongées. C'est de cet état déplorable que quelques sages voulurent relever l'humanité en retrempant son être moral au feu sacré qui avait animé l'intelligence des races primitives.

Sous le titre vénéré de serviteur du G.·.-A.·. de l'Un.·., ils bâtirent des temples à sa gloire, ils se livrèrent à l'étude de ses perfections infinies et à la contemplation de ses merveilles. Devenus, par les révélations de la nature, possesseurs de la science de la vie,

ils se dirent : jetterons-nous dans le foyer des peuples la vérité que nous avons trouvée dans le sein de Dieu? la dépouillerons-nous de son enveloppe mystérieuse qui la cache aux yeux des mortels? Voilà une question que trop souvent un stupide orgueil philosophique a voulu résoudre en faveur d'une fausse philanthropie; et les sages qui avaient résolu de régénérer les voies de l'intelligence sociale, s'arrêtèrent devant les conséquences funestes qu'entraînerait l'émission spontanée de la Vr.·. Lum.·. dans le monde. Voués au culte de l'humanité, ils ne voulaient pas voir de nouveau se corrompre dans sa source les éléments de sa puissance et de sa gloire; ils savaient que les chimères et les illusions l'entraînent, que ses capricieux égarements lui font perdre tous les avantages de son avenir. C'est pourquoi ils conçurent le projet de la retirer de son suaire avec tout le ménagement que commande la fragilité de sa nature : la vérité qui fait sa force et son appui, la vérité, sans laquelle elle ne peut que se consumer dans ses propres faiblesses, avait déjà souffert sous leurs yeux les transfigurations les plus monstrueuses. A peine s'était-elle montrée aux mortels que les fourbes et les imposteurs avaient emprunté ses formes virginales pour en parer les fantômes de leur aveugle ambition. Afin de lui épargner de si funestes épreuves, ils la cou-

vrirent d'un voile mystérieux (1) et la cachèrent dans le sanctuaire, mais non pas, comme on a osé le dire, pour la rendre inaccessible aux yeux des mortels. Bientôt on entendit une voix puissante s'écrier d'un bout du monde à l'autre : Venez, hommes forts et courageux qui avez la conscience pure et l'intelligence élevée ; venez, vous tous qui avez un cœur porté à la bienfaisance et qui vous croyez les enfants d'un même père : les portes du temple vous seront ouvertes, les trésors de la Vr.·. Lum.·. vous seront prodigués ; mais que les profanes, à l'esprit borné, à la conscience étroite, se retirent du temple les oreilles bouchées; nous transmettons des mystères divins à ceux qui ont reçu l'initiation sacrée, à ceux qui pratiquent une véritable piété et qui ne sont pas enchaînés par les frivoles illusions de la terre (2).

Mais dans quelle contrée ces heureux prédestinés plantèrent-ils leur drapeau ? où commencèrent-ils leur saint apostolat? Quand l'histoire des sciences et des arts ne saurait pas nous en instruire; quand les tradi-

(1) Les doctrines théogoniques et théosophiques de l'ancienne Egypte forment, avec leurs symboles, une science immense, et offrent ceci de remarquable, que le symbolisme est dans la science sacrée le spiritualisme en figures.

(2) Formule, à quelque chose près, qui se pratiquait dans les grands mystères.

tions architecturales et la langue sacrée des hiéroglyphes et des symboles ne parleraient pas à nos yeux, il est un fait que tout l'univers proclame et qui atteste l'origine en Egypte d'une caste de sages, grands par leurs lumières et par leurs vertus, qui devinrent les maîtres en philosophie, en politique et en religion de tous les génies dont l'antiquité s'honore.

Possesseurs des vérités traditionnelles qui servirent de règles à la première société humaine, les anciens sages de l'Égypte avaient consacré un culte de reconnaissance et de respect au G.·.-A.·. de l'Un.·. (1). Ils l'adoraient dans les œuvres de la création, dans l'animation de la nature, dans le soleil qui est sa plus vivante image. A leurs yeux l'Être suprême était un dieu occulte, une profonde obscurité au-dessus de toute intelligence; un être invariable au milieu de tout ce qui est phénoménal dans l'univers. L'unité de Dieu était pour eux la cause première de l'harmonie universelle; elle résumait le grand mystère des facultés morales de

(1) Les Egyptiens adoraient leur Dieu suprême sous les noms de Thooth, de Pthas, de Cneph, de Mondès, d'Amon, Ré, d'Osiris, de Séraphis, de San ou Cham et d'Horus, etc., etc. Il ne faut voir dans ces différentes dénominations que les attributs d'une seule et même divinité, attributs qui avaient chacun leurs symboles et leur origine naturelle.

l'homme et de l'intelligence des êtres; et c'est sur ce dogme qu'ils fondaient le principe gouvernemental, politique et religieux des nations. Sous l'autorité paternelle de l'un d'entre eux, appelé Hyérophante, ils cultivèrent cette science sacrée et résolurent de ne la communiquer qu'à ceux qui seraient en état de la comprendre et de la faire prospérer parmi les hommes. Ce fut dans cette pensée de prévoyance que commença la chaîne d'enseignement théophilanthropique qui, depuis Zoroastre jusqu'au Christ, ne subit point d'interruption.

Sans doute, avant le fondateur du culte persan, d'autres sages avaient parcouru l'Égypte et s'étaient fait initier aux mystères de ses temples, mais Zoroastre doit être considéré comme le premier parmi les génies supérieurs de l'Asie qui sut profiter des doctrines morales et philosophiques que les savants de Thèbes, de Memphis et de Saïs professaient (1). Ce moraliste croyait

(1) Plusieurs savants doutent si Zoroastre se fit initier aux Mystères Egyptiens. Cependant l'analogie de son système religieux avec celui des Hyérophantes est trop frappante pour ne pas laisser croire qu'il a puisé à la même source que Moïse, Aristobule, Philon, Pythagore, Platon et d'autres doctrinaires théosophes, révélationistes ou mystériosophistes : le zoroastrisme a ses mystères, ses institutions, ses révélations; il symbolise les attributs de l'Etre suprême, et en fait l'objet d'un culte particulier, etc., etc.

à un Dieu suprême, immuable, éternel, essentiellement nécessaire à l'existence du monde. Il l'appelait Temps sans borne, et disait que sa nature était si parfaite, qu'il ne fallait pas chercher à la comprendre, et que l'intelligence humaine devait se borner, envers elle, à une silencieuse vénération. Zoroastre fonda sa doctrine théosophique et religieuse sur l'action des deux causes qui agissent simultanément et souverainement sur la nature; il donna à ces deux causes une personnification métaphysique : il appela l'une Ormuzd ou bon génie, principe ou source de tout ce qui est bonté, pureté et lumière; et l'autre Ahrimane ou mauvais génie, source ou principe de tout ce qui est mal, vice ou ténèbres (1).

Après Zoroastre, le personnage le plus important de l'Orient, c'est Moïse. Sauvé des eaux par la fille d'un Pharaon, il fut élevé par les prêtres de l'Égypte et il resta assez de temps parmi eux pour apprendre tout le secret de leur science sacrée; doué d'un esprit profond et d'un génie fertile en ressources, ce législateur com-

(1) **En dépouillant cette doctrine du voile allégorique qui la couvre, on ne voit que le mouvement universel de la nature, la destruction et la régénération des êtres par l'absence ou la présence du soleil; on voit la vie et la mort, le commencement et la fin de toutes choses; enfin, on voit une vérité qui a servi de base à toutes les théogonies et à toutes les cosmogonies du monde ancien et moderne.**

prit que, pour élever à la dignité humaine une nation abrutie, ignorante et grossière, comme était alors celle des Juifs (1), il fallait attacher les esprits par un art enchanteur, et les asservir au joug d'un pouvoir suprême. Moïse se dit l'envoyé de Dieu, et il employa tout ce que les doctrines mystéréologiques et théosophiques ont de merveilleux pour faire croire à cette divine mission, ce qui fait dire à Schillers que, du temps de Moïse, les prêtres de l'Égypte étaient dégénérés, et que leurs rites religieux avaient déjà perdu de leur sublime simplicité (2).

(1) Au temps des premiers Pharaons, les descendants de Jacob vivaient parmi les Egyptiens comme des parias. Ils étaient superstitieux, enclins à l'idolâtrie, et livrés aux vices ignobles que l'ignorance et la misère engendrent. Moïse les tira de cet état d'esclavage et d'abrutissement. Il leur donna une religion simple, fondée sur les principes de la loi naturelle, et de laquelle il fit dériver les lois civiles et de police qui constituèrent son gouvernement politique. Les grands hommes qui succédèrent à Moïse modifièrent cette religion, ou plutôt ils lui firent perdre son antique simplicité, en l'embellissant par des ornements étrangers. Aristobule et Philon ingérèrent dans sa partie dogmatique les idées de Platon et de Pythagore; les Esséniens et les Thérapeutes augmentèrent sa doctrine et ses rites sacrés de tout ce que le syncrétisme oriental pouvait leur fournir de merveilleux; de sorte qu'à la venue du Christ le judaïsme était tout autre que celui que Moïse et Aaron avaient fondé.

(2) Voyez le Moïse de Schillers, petite brochure précieuse pour les francs-maçons qui veulent se faire une juste idée des initiations des anciens Egyptiens.

Quoi qu'il en soit, l'esprit sublime avec lequel Moïse a écrit la Genèse, les Tables de la loi; la sagesse avec laquelle il conduisit pendant quarante ans les Hébreux; les habitudes et les mœurs de famille qu'il leur fit contracter et qui ont donné à ce peuple un caractère original et une nationalité impérissable, en feront toujours le génie le plus extraordinaire de l'ancien univers.

Enfin voilà deux grandes figures de maîtres qui apparaissent dans le lointain des âges avec toute la force de la raison et toute la puissance du génie. Élevés dans les sanctuaires d'Hermès et d'Osiris, ils y ont puisé la science théosophique et philosophique sur laquelle leurs systèmes religieux sont établis, systèmes qui plus tard servirent de base à tous les rites Maç.·. inventés depuis le Christianisme; en vain on chercherait à nier l'affinité de leurs doctrines et la direction analogue de leurs travaux; quoiqu'éloignés de plusieurs siècles l'un de l'autre, on voit qu'ils ont été élevés à la même école et formés sur les mêmes principes.

Avec des caractères différents, ils ont le même centre d'activité, et la même pensée providentielle les anime. Moïse est sévère et rigide, il a l'humeur inflexible, l'esprit positif, la parole solennelle et prophétique: Zoroastre est plus doux, plus tolérant, il comprend mieux les besoins de notre humanité et se laisse plus conduire par les mouvements de son cœur; mais l'un et

l'autre s'accordent sur les points fondamentaux du dogme moral et religieux : l'un dit dans le Zend-Avesta ce que l'autre apprend dans les Tables de la loi; tous les deux règlent les devoirs civils sur la loi naturelle dont Dieu est le principe et la fin; tous les deux veulent que les hommes vivent en frères (1), sous le régime d'égalité

(1) Zoroastre.

Soyons doux, soyons bons, soyons charitables, aimons nos semblables. Consolons les affligés, pardonnons à ceux qui nous offensent. Conservons-nous purs d'âme et de corps; ne soyons ni ambitieux ni vains; instruisons les ignorants, reprenons les méchants. Disons toujours la vérité aux souverains. Quelque favorisés que nous soyons par les honneurs et par les richesses, ne nous considérons jamais comme sortis du cercle d'égalité naturelle établi par le Créateur.

Moïse. — *Ecoute Israël.*

1. Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré de l'Egypte, de la maison de servitude : Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'idole ni d'image taillée ni aucune figure pour les adorer.

2. Tu ne prendras point le nom du Seigneur ton Dieu en vain, car le Seigneur ton Dieu ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris le nom du Seigneur son Dieu en vain.

3. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat.

4. Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre.

5. Tu ne tueras point.

6. Tu ne commettras point fornication.

7. Tu ne déroberas point.

8. Tu ne diras point de faux témoignage contre ton prochain.

9. Tu ne désireras point la femme de ton prochain.

10. Tu ne désireras point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui lui appartienne.

et de convenance que prescrit la raison ; ils ont trouvé, l'un et l'autre dans le temple de G.·.-A.·. de l'Un.·., la parole perdue, cette émanation du logos éternel, cette source de lumière et de vérité qui vivifie l'intelligence humaine, et en fait un attribut de la Divinité, et ils la répandent parmi leurs nations qu'ils rendent plus sages et plus heureuses. Pendant que ces génies bienfaisants sèment le germe civilisateur dans le désert de la vie sauvage, la Grèce et Rome n'existent pas encore, et les populations de l'Occident sont livrées à une stupide ignorance.

Cependant l'Asie apporte sa croyance et ses mœurs dans les belles contrées de la Grèce ; un théosophisme fondé sur de brillantes fictions et sur l'allégorie du merveilleux travail de la nature, ouvre un vaste champ au génie d'un peuple spirituel et sensible. Cette religion, toute d'images spiritualisées, toute de personnifications divines, offre à deux grands poètes un sujet sublime de composition. Homère chante la puissance des dieux et leur influence providentielle sur la destinée des mortels ; Hésiode fait l'histoire de leur origine (1) ; mais trop versés dans le principe des choses pour ne pas connaître le fond de la théologie païenne, ils proclament le

(1) Homère, *Odyssée, Iliade ;* Hésiode, *Théogonie.*

grand Jupiter comme ayant seul une puissance indépendante, absolue et souveraine ; Homère l'appelle le dieu suprême, le dieu des dieux ; Hésiode dit qu'il est le père de la nature et la source de toute justice. Ainsi, à travers le jeu d'une imagination ardente qui crée et multiplie les tableaux fabuleux et pittoresques, on voit surgir le dogme de l'unité de Dieu ; on le voit naître de l'instinct puissant de la raison et former la base morale du travail du génie. Les éléments se déchaînent et jettent la nature dans un épouvantable désordre : Dieu parle et les éléments se taisent, et le mutuel enchaînement de l'ordre se rétablit ; les peuples se font des guerres criminelles ; Dieu souffle sa colère sur les contrées où règne une passion homicide, et il ne reste plus que les ruines de l'orgueil et de la folie des hommes ; il ne reste plus que l'esprit de sa justice pour servir à éclairer de nouvelles générations.

Mais les peuples qui ont été élevés sous l'empire des passions matérielles aiment mieux ce qui flatte les sens que ce qui ennoblit l'âme ; pour les soumettre aux lois d'une morale pure et d'une croyance de principe, il ne suffit pas de fonder leur éducation sur l'amour de la vertu et de la vérité, il faut aussi que des règlements sévères, analogues à cet enseignement paternel, servent d'appui à la politique et à la religion, afin que ceux qui

enseignent ou qui gouvernent ne puissent jamais faire de leur science ou de leur pouvoir un abus perfide.

La nation la plus spirituelle du monde, celle qui devait servir de modèle à toutes les nations de l'Europe, aurait été aussi la plus religieuse et la plus sage, si les bases sociales établies par Solon eussent été respectées par ceux qui devaient la conduire. Les Grecs, libres avant d'être éclairés, se livrèrent à leur penchant pour le merveilleux; ils s'attachèrent à la lettre plutôt qu'à l'esprit de leur poésie religieuse; ils prirent les fictions et les allégories, sous lesquelles la vérité était cachée, comme des points de foi, ils en firent l'objet de leur culte et de leurs adorations; alors le plus petit bourg eut son dieu, son temple, ses prêtres et ses oracles; la politique inventa pour gouverner une théologie analogue à la croyance populaire (1). Ce fut ainsi que, malgré l'esprit et le génie, ce peuple se trouva asservi à une théocratie absurde qui lui ferma les voies de l'avenir.

(1) Dans un fragment de Varron, conservé par saint Augustin, dans la cité de Dieu, il est dit que les païens avaient trois théologies : la fabuleuse, la physique et la politique. Cette dernière consistait dans ce que les habitants des villes et les sacrificateurs devaient savoir et mettre en pratique. On trouve dans cette théologie les dieux que l'Etat adore, et quels sacrifices il faut que chacun leur fasse.

Lorsque la religion descend des régions saintes où la conscience et la vertu l'ont placée, pour ne s'occuper que des intérêts terrestres, elle cesse d'être un appui pour les lois et pour les mœurs; et loin de servir de sauve-garde à la société, elle aide aux fripons et aux hypocrites à nourrir les illusions et les chimères des âmes crédules et timorées. Le principe religieux corrompu, la fraternité sociale, qui tient à ce principe comme l'âme tient au corps, se perdit dans la Grèce; les rapports et les alliances entre les hommes ne se formèrent que sous l'empire des intérêts privés ou par un besoin que la crainte ou l'espérance faisait naître: alors chacun se fit un univers de sa propre existence, et ne vit rien autour de soi que l'ombre de lui-même. Les hommes supérieurs qui avaient quelque noble ambition à cultiver ou quelque gloire d'avenir à attendre, voyant que l'éducation publique manquait à son but naturel, qu'elle ne tendait qu'à ingérer dans l'esprit du peuple un matérialisme sans sève et sans vigueur, et qu'à rendre ses mœurs plus dissolues et ses croyances plus frivoles, allaient dans une autre contrée apprendre ce qu'il était défendu d'enseigner dans leur patrie. Depuis Thalès jusqu'à Platon, et depuis ce dernier jusqu'aux premiers siècles du Christianisme, toutes les capacités scientifiques et littéraires de la Grèce et de l'Italie

allèrent en Égypte se faire ouvrir les temples où la sagesse des dieux s'était renfermée; là ils retrempaient leur nature d'homme au feu d'une science plus élevée et plus en harmonie avec les nobles instincts de leur raison; et tel était l'effet merveilleux de cette éducation instantanée, de ce cours de morale de quelques jours, que ceux qui sortaient des voies initiatoires se livraient incontinent à des études sérieuses, à un examen plus approfondi des causes et des effets de la nature, à un travail plus consciencieux sur ce qui a rapport à l'intérêt général des hommes et aux besoins de la société. La théophilanthropie était pour eux une science de prédilection ; ils aimaient à la cultiver parce que ses principes étaient grands et sublimes, que l'amour de Dieu et des hommes en était le but unique et solennel. Sans doute les philosophes et les sages n'avaient point une unité de pensée et de sentiment sur le critérium ou l'essence des choses, sur la divinité, sur l'état normal de l'humanité et de la société, et différents systèmes de métaphysique et de politique générales divisaient les savants : mais c'était entre eux une guerre d'opinion ; tout se passait en plaidoyers scientifiques, et la fraternité n'y perdait rien ; il n'y avait point d'auto-da-fé, point de martyrs, point de sang répandu pour telle doctrine ou telle croyance ; ces disputes, faites sans

haine, sans esprit de parti, n'arrêtaient point le progrès intellectuel. Mais la morale naturelle, mère de la fraternité humaine, voyait son influence s'affaiblir et se perdre par le contact d'une religion toute faite pour aviver les appétits des sens et mettre en jeu les passions; le paganisme avait une constitution religieuse trop appropriée aux faiblesses de notre nature pour ne pas avoir sur elle un pouvoir dominateur. Ses rites licencieux, ses croyances puériles, ce merveilleux poétique répandu sur les usages les plus frivoles devaient nécessairement éloigner les hommes de l'unité sociale, et affaiblir de plus en plus le lien fraternel. Tel était l'état de la société lorsque le Fils de Marie apparut sur la terre.

La nature de mon sujet ne m'oblige pas à parler sur la mission céleste du Christ, à rechercher si ce fut dans les temples de l'Égypte ou dans le ciel qu'il se tint caché pendant les quinze années qu'il resta inaperçu sur la terre; mais je puis dire que cet incompréhensible génie, en détruisant le paganisme pour mettre à sa place la religion de la charité, fit l'œuvre d'un dieu; il établit comme loi générale de la société religieuse et politique, comme mobile souverain de la destinée terrestre de l'homme, la fraternité universelle qui est le vœu de la nature et la pensée suprême du G.·.-A. de l'Un.·..

DES INITIATIONS

Si j'avais à faire l'histoire des initiations anciennes, je suivrais la généalogie des savants qui ont traité des usages et des rites religieux, depuis Hérodote et Diodore de Sicile jusqu'à Montfaucon et don Calmet, et je parviendrais facilement à faire un gros volume qui servirait à ceux qui aiment à faire des livres avec des livres, mais qui serait fort inutile à la grande famille des initiés. La manière dont j'envisage mon sujet me dispense de moissonner pour les autres dans les champs de l'antiquité; je dois faire connaître le but moral des initiations et les effets bienfaisants qu'elles produisaient

sur l'esprit du peuple. Ce travail est moins important, mais il est plus consciencieux et plus nécessaire.

Tant que la science des sages qui dirigeaient les races primitives se borna aux simples éléments d'un ordre social, que l'instinct seul de la raison indiquait, les exceptions et les préférences furent inutiles dans le domaine des connaissances humaines; et les faibles, comme les forts, purent, sans danger pour la société, s'approcher du foyer de lumière que la nature encore sauvage avait su se former; mais lorsque à force d'étude et de travail quelques hommes privilégiés du ciel furent parvenus à découvrir les mystérieuses profondeurs où le G.·.-A.·. de l'Un.·. cache sa volonté éternelle, lorsqu'ils eurent reconnu que la vie du monde était l'œuvre de son amour, et la vérité l'enfant de sa pensée intime, ils durent faire de cette science la religion de l'intelligence et du génie, et lui vouer un culte de respect et d'admiration.

Ce ne fut point, comme l'ont avancé certains détracteurs des usages religieux de l'antiquité, pour asservir notre faible humanité au joug d'une longue et funeste ignorance, ni pour priver la société des moyens sur lesquels elle pouvait asseoir son indépendance morale et la force de son principe organisateur, que les fondateurs des nations firent du sanctuaire des dieux le

centre de la Vr.·. Lum.·. et soumirent à de mystérieuses épreuves ceux qui voulurent la connaître, mais pour sanctifier son origine et lui donner un caractère sacré : jamais, que je sache, les voies initiatoires ne furent fermées à l'homme sage et consciencieux qui joignait à des mœurs pures l'amour de la science et le désir de la répandre parmi ses semblables ; jamais on ne vit s'établir des exceptions ou des catégories, si ce n'est celle des incapacités morales : ni le rang, ni les dignités n'obtenaient des préférences, le mérite personnel seul était considéré ; une belle âme, de généreuses dispositions, un noble dévouement pour l'humanité, telles furent les qualités que l'on exigeait de ceux qui voulaient participer aux bienfaits de l'initiation. Les prêtres de Jupiter Ammon furent sourds à la voix d'Alexandre, ceux de Cérès Éleusine à celle de Néron, et le sanctuaire de leurs temples fut ouvert à Orphée, à Linus, à Minos et aux philosophes de toutes les opinions et de toutes les croyances.

Cependant, me dira-t-on, pourquoi cet appareil inquisitorial à la porte du temple ? ces expériences faites sur le corps et sur l'âme des néophytes ? cette enquête de leur vie, cette étude minutieuse de leur caractère et de leurs mœurs, avant le baptême de la consécration fraternelle ? En jetant un œil scrutateur

sur la société telle qu'elle était alors et telle qu'elle est encore, il est facile de comprendre et de justifier de pareils actes de prudence.

La partie intérieure des temples réservée au sacerdoce était l'asile de la science : c'était là que la raison, soutenue par le travail et l'expérience, mûrissait l'élément civilisateur et préparait les premières couches de la vie intellectuelle. Les prêtres, alors dégagés de toute passion terrestre, ne demandaient pas mieux que de trouver des ouvriers disposés à coopérer à l'édification du temple symbolique, c'est-à-dire à l'œuvre de la perfectibilité de l'esprit humain; mais ils voulaient des hommes pour former l'homme, ils voulaient de ces natures puissamment constituées qui recherchent les obstacles pour les vaincre et qui ne sont jamais mieux qu'au milieu des difficultés que présentent les créations du génie. Le monde profane renferme tant de perversités cachées, tant de criminelles ambitions et un si grand nombre d'esprits légers et frivoles, que pour n'avoir dans la communion des philanthropes ni renégats, ni hypocrites, il était essentiellement nécessaire de connaître la force morale et le courage des néophytes, d'étudier leurs inclinations, de savoir s'ils pouvaient se dépouiller des faiblesses de leur humanité et renoncer au tissu d'erreurs et de préjugés qui forme les habitudes

mondaines. Les initiations avaient aussi pour but d'unir les enfants de la Vr.·. Lum.·. par une pensée sociale, d'établir entre eux un lien de fraternité fondé sur une même foi, une même loi; sur une homogénéité parfaite de sentiments et de langage, afin que d'un bout du monde à l'autre ils pussent se parler, s'entendre, s'obliger et vivre dans une tranquille et douce cordialité.

Repousser l'usage religieux des initiations comme contraire à la raison, le mettre au rang de ces roueries éblouissantes dont le charlatanisme sacerdotal se sert pour entretenir la crédulité du peuple, c'est pécher par ignorance ou manquer de bonne foi. L'initiation est une éducation mystérieuse; elle a pour but d'éprouver les forces morales de l'homme, de le rendre plus courageux et plus dévoué, et de l'attacher par le serment et le secret à un principe fixe et immuable. Dans les sciences positives, dans celles dont le progrès dépend du calcul ou de la méditation, les épreuves préparatoires sont inutiles, parce que leurs études n'exigent aucun sacrifice de soi-même. Mais il n'en est point ainsi pour une doctrine fondée sur l'unité morale et d'où découlent tous les principes de moralité nécessaires à l'union fraternelle des hommes : lorsque cette doctrine sert de base au contrat d'alliance d'une

société religieuse et philosophique, si on veut la professer sous le patronage de la communauté, on doit, préalablement, éprouver sa force et le courage de son âme, car une fois sorti du temple où l'on a consacré son serment et stigmatisé sa volonté, on ne s'appartient plus, on appartient au principe auquel on a immolé sa liberté, et alors il faut donner sa conduite et ses mœurs pour preuve de son zèle et de sa fidélité, ou passer pour avoir renié l'œuvre de sa conscience. Ce n'est pas une tâche facile à remplir que celle de vivre vertueux au milieu des vices et des passions de la terre; la volonté souvent ne suffit pas, il n'y a que le courage de la foi qui puisse nous conserver purs et dévoués.

On a beaucoup écrit sur les initiations du paganisme, et de toutes les choses qui se sont dites peu méritent d'être crues. Ces actes religieux, les plus graves et les plus importants de tous, se faisaient dans la partie la plus cachée du temple, non loin du sanctuaire, et quelquefois dans des souterrains, comme dans l'antre de Trophonius. Les précautions les plus minutieuses étaient prises pour n'être ni vu ni entendu, et pour rendre impossible toute investigation profane. D'un autre côté, l'éducation religieuse du néophyte était faite, ses convictions déjà formées, lorsqu'on le couronnait de myrthe et qu'on le lavait dans l'eau lustrale, et son

œuvre initiatoire ne pouvait être que l'impression de sa foi. Les initiés se faisaient de leur initiation un point d'alliance intime, et du secret une loi de religion ; ils se regardaient au milieu de leur patrie comme un peuple séparé par les convenances du culte. La violation du secret était à leurs yeux une espèce de déicide, un crime que ni peine ni tourment ne pouvaient racheter. Ils avaient fait partager ce sentiment à tous les peuples soumis à l'influence du sanctuaire ; les Grecs avaient une si grande vénération pour les initiations aux mystères, qu'il suffisait d'en parler avec indifférence, ou de manifester une croyance contraire à cet usage religieux, pour exciter l'animadversion publique. Diagoras osa déclamer contre les mystères et il fut maudit de toute la Grèce ; le poète Eschyle faillit être victime de la fureur du peuple pour avoir touché légèrement, dans une de ses pièces, aux mystères de Cérès, et Alcibiade fut condamné à mort par contumace pour s'être permis une représentation simulée des honneurs que l'on rendait à cette déesse. Si à tout ceci on joint la rigueur des lois contre les sacriléges, le caractère sacré imprimé par l'opinion générale aux initiations, et l'inviolabilité du serment gardé par les initiés de tous les pays, on se convaincra, avec la plupart des auteurs qui ont écrit sur cette matière, que le type sacré,

l'essence réelle des mystères, est encore à connaître du monde profane.

De tous les sanctuaires où la consécration initiatoire était donnée, les plus anciens sont ceux de la Thrace et de la Samothrace (1), et ceux de l'Égypte, dont les siéges étaient à Memphis, à Thèbes et à Saïs. Dans les uns comme dans les autres on avait le soin de n'admettre que des néophytes originaires; de choisir ceux qui s'étaient déjà fait remarquer par leur intelligence et par leur vertu : et ce n'était qu'après un noviciat de cinq ans et des épreuves aussi longues que cruelles que l'on complétait leur éducation sacrée par la connaissance des mystères. Dans la suite, les Égyptiens initièrent à leurs mystères des néophytes étrangers; Orphée, Linus, Homère, Hésiode, Moïse, Pythagore, Platon furent de ceux à qui les Hyérophantes accordèrent cette faveur.

Sans doute tous les anciens peuples, les Perses, les Assyriens, les Indous eurent leur sanctuaire; mais le plus célèbre dans l'antiquité fut celui de Cérès, à

(1) Strabon dit qu'ils étaient très anciens, et qu'ils furent apportés à Troie par Dardanus. Les Vestales, dit Denis d'Halicarnasse, étaient chargées de garder les mystères dont elles seules et le grand prêtre avaient connaissance.

Éléusis, petite ville maritime peu éloignée d'Athènes. On ne s'accorde pas sur le nom du fondateur de cet établissement religieux; les uns veulent que ce soit Orphée, les autres, Erectée; enfin il y en a qui en font un tribut de reconnaissance des Athéniens envers Cérès, parce que cette déesse les avait secourus dans un temps de famine. Quoi qu'il en soit, c'est pendant les éleusinies ou fêtes de Cérès que l'on accordait les initiations. Ces fêtes se divisaient en grandes et petites; les grandes se célébraient dans le mois bœdromion (août), et les petites, fondées en faveur d'Hercule, dans le mois d'anthistérion (janvier) (1). Murtius a écrit sur les fêtes

(1) D'après Murtius, les fêtes de l'initiation duraient neuf jours; les principaux ministres qui officiaient étaient le hyérophante ou le mystologue, le second le porte-flambeau, le troisième le héros sacré, le quatrième le ministre des autels; la faveur d'être admis aux grands mystères ne s'obtenait qu'après cinq ans de noviciat dans ce que l'on appelait les petits mystères. On recevait de nuit le récipiendaire, après lui avoir fait laver les mains à l'entrée du temple et l'avoir couronné de myrthe, on ouvrait une cassette où étaient les lois de Cérès et les cérémonies des mystères; on les lisait au récipiendaire; pour lui en donner connaissance et on les lui faisait transcrire. Un léger repas succédait à cette cérémonie; ensuite l'initié passait dans le sanctuaire où régnait une grande obscurité, un moment après une grande lumière lui faisait paraître devant les yeux la statue de Cérès, et tandis qu'il était occupé à la considérer, la lumière disparaissait encore et tout était couvert d'épaisses ténèbres. Les éclats de tonnerre qui se faisaient entendre, des éclairs

d'Éleusinia un ouvrage plein d'intérêt et bon à consulter pour ceux qui veulent s'instruire sur cette matière; pour moi qui ne m'attache qu'à l'effet moral des initiations, je crois devoir me borner à l'effet merveilleux que produisait cet acte religieux sur ceux qui avaient la faveur de l'accomplir. On eût dit que le temps d'épreuve avait été pour eux une époque de mue pendant laquelle s'était opérée dans l'être moral une entière métamorphose. Sortis du temple, les initiés se rappelaient à peine ce qu'ils avaient été dans le monde profane : l'esprit, le cœur, les inclinations, les sentiments, toutes les facultés intelligentes de l'homme étaient changées et suivaient une direction conforme aux vœux de la nature et à l'instinct de la raison.

On ne voyait parmi les initiés ni égoïstes, ni avares, ni de ces ambitieux cupides qui monopolisent la fortune et centralisent autour d'eux les avantages sociaux : c'étaient des amis de la grande famille humaine qui se livraient à des travaux utiles, à des études sérieuses, à tout ce qui peut agrandir la science sociale et lui donner une vie de force et d'avenir.

qui brillaient de toutes parts, la foudre qui tombait au milieu du sanctuaire, et cent figures monstrueuses qui paraissaient de tous côtés le remplissaient de crainte et de frayeur; mais un moment après le calme succédait, et l'on apercevait dans un grand jour une prairie où l'on allait danser et se réjouir.

Je ne parlerai point de cette foule de grands citoyens qui firent la gloire de leur siècle et l'honneur de leur patrie, puisque l'histoire a conservé leurs noms et leurs œuvres : mais je dois dire que presque tous les initiés des premières époques furent des hommes éclairés, sages et consciencieux, pour qui le bien public était le bien suprême et la considération de leurs concitoyens la plus douce récompense de leur zèle. Devant de pareils modèles le peuple s'inclinait et devenait imitateur ; leurs mœurs austères, leur noble et généreuse activité dans l'œuvre de perfectionnement lui servaient d'exemples ; il s'habituait à aimer la vertu lorsqu'il la voyait chérir par des hommes si éminents, à n'être ni cruel ni sauvage en les entendant parler de l'humanité avec une sainte ferveur. Ainsi se formaient des mœurs sociales qui avaient pour mobiles l'amour du bien public et le goût des belles choses. Jamais peuples ne sentirent mieux le besoin de vivre en communauté d'intérêt et de sentiment que ceux qui durent leur éducation aux sages qui avaient formé la leur dans le sanctuaire des dieux ; les Égyptiens, les Juifs, les Perses, les Grecs subirent la dévastation et la conquête sans voir se rompre la chaîne mutuelle qui les avait unis en corps de nations.

Cependant l'usage des initiations devait éprouver le sort des choses humaines, s'affaiblir, se corrompre et

subir l'influence funeste d'un égoïsme brutal et sauvage. Le prêtre, qui dans l'origine était un sage simple et modeste, l'interprète des lois de la nature et le consécrateur du culte que l'on rend à son Auteur, se passionna pour les biens de la terre; il se livra à la convoitise, il écouta la chair plutôt que l'esprit, et pour nourrir sa cupidité il devint fourbe, hypocrite et menteur; il jeta la perturbation dans les idées religieuses qui entretiennent les hommes dans des sentiments d'estime et d'amour les uns pour les autres; il dénatura cette croyance universelle qui donne un Dieu à la nature et un père à l'humanité. Cette grossière ambition fit perdre aux initiations leur majestueuse et sublime autorité morale; elles ne furent plus la voie intermédiaire par où l'homme de génie allait dans le sanctuaire épurer son cœur et sa science, et où le sage puisait toute sa sagesse; on en fit une de ces cérémonies banales qui alimentent la crédulité du peuple et son goût pour le merveilleux sans le rendre ni plus religieux ni plus sage (1).

Mais lorsque la voix puissante du Christ fit tomber les autels du paganisme, les hommes de la renaissance

(1) Je veux parler des dernières époques du paganisme et lorsque l'initiation aux mystères s'accordait à tout individu qui désirait la recevoir.

sociale fraternelle conservèrent dans leurs rites religieux tout ce que les initiations avaient de moral et de philosophique; les disciples des apôtres et leurs successeurs s'en servirent pour éloigner de leur culte les faibles et les timides; les sectes chrétiennes que les trinitaires persécutaient en firent une condition essentielle de l'admission à leur communauté.

Enfin l'usage des initiations passa de l'Orient à l'Occident avec le Christianisme; les ordres monastiques, philantropiques et chevaleresques eurent leur noviciat, leurs épreuves, leurs secrets et leurs mystères; les corporations du moyen âge se créèrent chacune un mode d'initiation; enfin la société de Jean, dite des Frères-Maçons, ayant, dès son origine, adopté les formes initiatoires des trois grades symboliques que Zoroastre fonda pour la réception des mages, consacra dans ses établissements ce mode de réception comme le plus digne de tous et le plus en harmonie avec l'esprit de son institution.

Les initiations Maçon.·. opérèrent en Europe le même bien qu'en Asie; elles formèrent des hommes de principe, forts en courage et en dévouement, qui travaillèrent sans relâche à retirer l'humanité de ses langes et à la replacer dans la sphère de son activité naturelle. Depuis le sage Manès jusqu'à Bacon, et depuis ce pro-

fond écrivain jusqu'à d'Alembert, neuf siècles de combats livrés au fanatisme et à la superstition, les tyrannies féodales et sacerdotales broyées sous le marteau de la raison, les libertés de l'homme reconnues comme principes de droit politique, enfin cette source de gloire et de prospérité ouverte à toutes les intelligences par ceux qui apprirent dans le temple à aimer la vérité et à cultiver la vertu, font assez connaître le but moral et philosophique des initiations et la nécessité de conserver religieusement leurs saintes pratiques.

Cependant,— je ne sais si c'est par aveuglement et par ignorance, ou parce que les choses les plus utiles ont leur temps de vieillesse et de caducité,— on n'a plus pour les initiations ce respect et cette vénération qui inspirait une si sainte confiance aux néophytes; leur importance morale est méconnue, la sévérité de leurs pratiques négligée, on semble ne les considérer que comme un de ces préambules qui ne disent rien et servent seulement de commencement à quelque chose; on oublie qu'elles ont été et qu'elles sont toujours la clef de voûte du temple, le pieux fondement sur lequel est appuyé l'avenir de la Franc-Maç.·. Le baptême de l'initiation se donne aujourd'hui comme autrefois lorsque les prêtres de Cérès en faisaient métier et marchandise : les néophytes arrivent par troupe et en procession dans le

temple sans aucune idée du sacrifice qu'ils vont faire, ni des obligations sérieuses qu'ils vont contracter; quelques simulacres d'épreuves, une leçon de catéchisme suffisent pour les initier aux mystères du grand œuvre. Et l'on s'étonne de ce que l'on a tant d'ouvriers inhabiles, tant de compagnons ignorants et un si grand nombre de maîtres qui laissent l'équerre et le compas pour retourner à leurs habitudes profanes! L'homme qui fait abnégation de lui-même pour travailler au bonheur de ses semblables est d'une espèce rare; il faut le chercher longtemps dans la foule où il reste presque toujours inaperçu et ignoré. Il n'y a que l'initiation qui puisse le faire reconnaître, il n'y a qu'elle qui puisse attester son zèle et sa bonne foi. Si les hypocrites et les fourbes se sont glissés dans le temple, si l'on voit tant de renégats violer un serment sacré et abandonner une cause sainte, on doit ces déplorables exemples au peu de soin que l'on met à l'étude des hommes et à l'oubli des sages moyens qui servent à les faire connaître.

Pour faire prendre à la Franc-Maç.·. la haute considération que son principe social lui a mérité, il est temps d'apprendre aux néophytes que la fraternité n'est pas la simple expression de quelques sentiments humanitaires, la formule de quelques actes de sympathie et de mutualité réciproques, mais la bienfaisance posée en principe comme science universelle de la société humaine.

DU SYMBOLISME

Les symboles et les emblèmes furent la langue primitive des peuples de l'Orient, et tout nous porte à croire que ce fut aussi celle de toutes les nations du monde (1). Les idées naquirent avant les mots, et la syntaxe des idées avant celle des phrases et des pério-

(1) Symbole, emblème, allégorie, hiéroglyphes, mots dont la signification est à peu près analogue; dans le sens le plus étendu, ils sont l'expression des idées par le moyen des images; mais le symbole représente une chose plus en grand que l'emblème qui n'a qu'une expression simple et déterminée. L'allégorie est l'exposé d'un sujet par des figures; elle est la langue universelle de l'artiste. Les hiéroglyphes sont des caractères symboliques; les Egyptiens s'en servaient pour exprimer les mystères de leur religion, et le secret de leur science et de leur politique.

des ; pour se communiquer et se comprendre, il fallut se créer une intelligence de tact et de discernement, une science de convention. On dut juger des choses par appréciation, par l'impression qu'elles faisaient sur nos sens et sur notre esprit ; et enfin les désigner par leurs qualités spéciales ou par l'analogie qu'elles avaient entre elles. Ainsi prit naissance la langue symbolique, la plus poétique et la plus énergique de toutes les langues.

Les symboles et les emblèmes ne furent dans l'origine que l'image simple et naturelle de la qualité des choses : le cheval représenta le courage, le bœuf la force, le serpent la prudence. La théologie païenne se servit des symboles pour peindre la vertu distinctive de chaque divinité, et les sciences et les arts n'eurent pas d'autre langage.

Les symboles exprimèrent aussi une grande pensée de création, un dogme, une doctrine, une croyance; le grand hiéroglyphe de la nature rappelle à l'esprit l'animation éternelle du monde planétaire ; la destruction et la génération des êtres dont le soleil est la cause première. Le Christianisme et le Judaïsme eurent, dès leur naissance, leurs symboles ; le Boudhisme eut les siens ; enfin la langue symbolique et emblématique fut la langue des prêtres, des savants et des poètes,

non parce qu'elle est cachée et plus mystérieuse, mais parce qu'elle personnifie et caractérise mieux la vérité des choses.

Quand les symboles et les emblèmes ne serviraient à la Franc-Maçonnerie que pour lui conserver, parmi les siècles, le caractère de son antiquité et montrer sa véritable origine, ils devraient être un objet de vénération aux yeux des frères; mais ils ont une application sacramentelle qui sanctifie leur sage coutume. Sous leur enveloppe métaphysique se trouve le critérium du dogme religieux et philosophique de l'institution ; chaque figure symbolique ou emblématique est l'image d'une vérité naturelle qui sert de flambeau au Maçon pour éclairer sa raison et lui frayer une voie droite dans le passage de la vie.

Dans la classification moderne de la Franc-Maç.·. Ecossaise, chaque degré a ses symboles et ses emblèmes, qui sont autant de lignes lumineuses tracées à l'intelligence de l'initié pour arriver à découvrir l'essence du vrai, du bon et du juste de chaque chose: ainsi le rose-croix, le dix-huitième du rite, a pour insignes une rose unie à une croix ; la rose symbole du secret, la croix symbole de l'immortalité; or, voilà la clef du degré maçonnique; mais le sens moral et philosophique que renferme ces deux symboles, c'est le secret

de la science, que l'on ne parvient à découvrir que par une étude particulière. Le secret, comme vertu du sage, prête à d'heureuses leçons de prudence, de modération, de confiance intime. En dirigeant ses études selon l'esprit fraternel et humanitaire de la Franc-Maç.·., le Maçon rose-croix se fait nécessairement une idée juste de la vertu du secret et de la vérité de sa qualité morale. Il en est de même du symbole de la croix : En considérant l'immortalité de l'âme comme un prix glorieux réservé au sage qui consacre sa vie au bonheur de ses semblables, des sentiments généreux, de nobles inspirations naissent dans son cœur. L'immortalité n'est pas pour lui le stimulant de l'égoïsme, ni l'illusion d'un orgueilleux préjugé : c'est la récompense que le G.·.-A.·. de l'U.·. réserve à la vertu.

Les symboles et les emblèmes d'un rite renfermant chacun dans leur expression métaphysique un rayon de la vraie lumière, l'explication ou le développement scientifique de ces figures amène à la connaissance certaine des principes moraux de la Maç.·. Les anciens initiés se reconnaissaient entre eux, non pas seulement par les signes et les attouchements, mais par les règles de conduite que ces principes leur imposaient ; alors la fraternité ne se formulait pas en paroles ni en démonstrations, elle était toute en action. C'était le cœur qui fai-

sait l'œuvre; et comme la nature en réglait le mouvemente, il n'y avait point d'ambiguité de langage ni de pensée : Dieu, patrie, amour, dévouement, liberté, égalité et tant d'autres mots qui disent de si grandes choses et que l'on emploie depuis si longtemps pour en accomplir de si mauvaises, avaient un sens précis et absolu. Il n'y a pas de meilleure logique que celle du cœur, quand l'amour de Dieu et des hommes le domine.

Quelques Maçons éclairés, mais séduits par le faux éclat de la science profane, s'imaginent que les symboles et les emblèmes n'ont ni portée sociale, ni caractère solennel, et ils voudraient ne plus les voir figurer comme langue sacrée du code maçonnique ; suivant eux, pour mettre la Franc-Maç.·. à la hauteur du siècle, il faut nationaliser son langage et faire marcher son esprit dans la ligne ascendante que les sciences et les arts ont tracée aux intelligences contemporaines. Ce sont là des erreurs qu'il faut combattre parce qu'elles sont dangereuses. Une institution, fondée sur les principes éternels de la loi naturelle, ne peut ni changer, ni varier sa doctrine ; car la vérité, qui vient du sein de Dieu, n'a qu'une manière de s'exprimer et qu'un seul mode d'enseignement. Or, pour faire que cette doctrine ne soit point sujette à de fausses interprétations ou à des excen-

tricités hérétiques, elle a besoin d'une langue universelle, immuable dans le fond et dans la forme, dans les figures comme dans les expressions. Le sens caché et problématiqne des mots a jeté en tous temps la confusion et le désordre dans le monde et fait perdre au genre humain la voie de la raison et de la vérité. Les chrétiens de l'Orient et de l'Occident se disputèrent et se battirent pendant quatre siècles pour cinq ou six mots, que ni les uns ni les autres ne comprenaient, et ensuite pendant quatre siècles les plus forts égorgèrent les plus faibles, sans autre raison que cet absurde mensonge : Dieu le veut ainsi. C'est avec cinq ou six mots que les révolutions anglaise et française se sont faites, que les autels et les trônes ont été renversés, que le pouvoir et la fortune ont changé de main ; et, chose inouïe, c'est encore avec les mêmes mots que l'on cherche à jouer la même comédie en France et en Angleterre, sans pour cela que ceux qui veulent en être les acteurs aient la moindre intention de rien changer aux choses qui sont vieilles et mauvaises, ni aux hommes qui sont hypocrites et méchants.

La langue symboliqne est une et indivisible ; elle tient à la nature des choses, à leurs propriétés intérieures et extérieures, et par conséquent elle ne peut changer la signification de ses figures et de ses expressions

sans détruire sa propriété distinctive. Les langues nationales sont loin d'offrir les mêmes avantages; elles changent et varient sans cesse, et l'abus que certains écrivains en font dégénère en une corruption telle, qu'elle laisse à peine au talent et au génie la faculté de se faire comprendre. Du reste est-ce qu'une langue belle et riche, comme la langue française, n'est pas tout figure? Peut-on dans une période de vingt mots en trouver cinq qui ne portent pas un sens figuré? Les métaphores, les hyperboles, les métonymies dont nos romanciers font un si fréquent et si singulier usage, ne sont-elles pas en petit ce que les symboles sont en grand? toute la différence ne consiste-t-elle pas uniquement en ce que les tropes n'expriment qu'une idée et que les symboles font tableau et représentent toutes les idées d'un sujet?

La langue symbolique et emblématique n'a rien perdu de ses avantages naturels; elle est toujours la langue des hautes conceptions de l'intelligence. L'art, dit Simonide, est une pensée muette et il ne se reproduit jamais mieux que par des images; mais les pensées métaphysiques sur lesquelles reposent les dogmes religieux et politiques, celles que le génie prête à la belle poésie ne sont aussi que de silencieuses vérités : elles ont besoin d'être matérialisées ou, pour me servir de l'expression de Brébeuf, de prendre un corps et des cou-

leurs. Sans doute les mots leur donnent une valeur réelle ; mais il n'y a que les symboles qui, en les faisant parler aux yeux, rappellent à l'esprit tous les attributs de leur nature.

Une langue universelle qui, loin de se corrompre, se perfectionne et s'enrichit en vieillissant, est d'un précieux secours pour un ordre répandu par toute la terre et divisé en petits corps indépendants les uns des autres. Elle conserve l'unité de sa foi, la pureté de sa doctrine, l'orthodoxie de ses lois, l'homogénéité de ses enseignements ; enfin c'est le fluide électrique de la science sociale qui se communique partout avec la même force et les mêmes effets.

Priver la Franc-Maç.·. de sa langue sacrée, c'est la dépouiller de sa force de direction, du soufle de son animation universelle ; c'est lui enlever tout le charme qui s'attache à sa croyance religieuse, et les douces espérances que lui inspirent ses philanthropiques efforts. Il y a dans cette institution des mystères que l'esprit doit savoir comprendre sans chercher à les définir. Ce qui est essence et lumière peut se représenter par le symbole, mais non s'expliquer par la logique des mots. En ceci, c'est la foi qui voit et la conscience qui décide. La symbolique de l'Oviathan des Ophites, ou celles des Séphiroth, des kabalistes hébreux, renfermant dans un simple

tableau les attributs de Dieu et leurs propriétés spirituelles, sont des images grandes et sublimes qui nous inspirent l'admiration et le respect, mais qui nous imposent l'humilité et le silence.

Voulez-vous éviter le sot examen des indifférents et des impies, ne pas donner à une orgueilleuse philosophie le moyen de subtiliser sur vos doctrines, et de matérialiser votre foi ? Respectez le voile sous lequel la nature cache ses mystères ; contentez-vous du langage muet qu'elle parle à votre raison ; elle est elle-même un grand symbole, une image parfaite d'une suprême Providence. Restez donc fidèles à la langue qu'elle vous a donnée pour vous initier à l'œuvre éternelle de bienfaisance et d'amour du G.·.-A.·. de l'U.·.

De la religion des Egyptiens et de celle des Mages la langue symbolique passa dans le Christianisme. Lorsque, au IIIe et au IVe siècle, les chrétiens se divisèrent sur les points fondamentaux de leur croyance, elle fut d'un grand secours pour ceux que le parti dominateur persécutait. Les différentes sectes que le conflit épouvantable des opinions dogmatiques avait fait naître s'en servirent pour formuler l'enseignement de leur doctrine religieuse : parmi elles se trouvait celle qui avait uni les rites anciens à la divine morale du Christ. Elle seule poursuivait le grand œuvre du perfectionnement intel-

lectuel de l'espèce humaine : elle voulait la faire arriver par la fraternité au parfait bonheur ; c'étaient les premiers Francs-Maçons chrétiens. Ils étaient peu nombreux, mais ils avaient tous un grand savoir et une conduite de sage ; leur probité et leurs vastes connaissances les faisaient aimer du petit nombre d'hommes qui voulaient voir les peuples arriver par les lumières et les vertus à une heureuse indépendance. Cependant la considération qu'ils s'étaient acquise, loin de leur faire une position plus douce et plus tranquille, les exposa à la haine de leurs ennemis, qui alors étaient les plus forts, et par conséquent les plus intolérants. Pour échapper à cette tyrannie incessante, et d'autant plus odieuse qu'elle était le fait d'une noire hypocrisie, ils enveloppèrent leur doctrine des ombres du mystère, et, à l'exemple des sages de l'Egypte, ils symbolisèrent les vérités de la nature et les vertus morales, pour en faire l'objet de leur culte et la base unique de leur enseignement.

La Maçonnerie symbolique ainsi instituée resta pure de tout alliage profane. Elle ne garda des sciences occultes qui avaient envahi l'Orient que ce qu'il en fallait pour couvrir sa théologie et se mettre à l'abri d'une barbare inquisition.

Lorsque, poussés par un excès de zèle, d'autres di-

sent par l'esprit d'une sage politique, les populations ignorantes et superstitieuses de l'Europe allèrent en Asie chercher querelle aux disciples de Mahomet, ceux d'entre les Croisés qui avaient l'amour des sciences, et qui voulaient profiter des avantages de la conquête pour s'éclairer, furent obligés d'apprendre la langue symbolique, qui était, si je puis ainsi dire, la clef du trésor scientifique d'Orient. D'un autre côté, les ordres religieux chevaleresques, mécontents du joug que le despotisme ombrageux et jaloux de la cour de Rome leur faisait subir, ne trouvèrent pas mieux à faire pour échapper à son œil investigateur que de se rendre cette langue familière et d'en couvrir la pensée politique de leurs statuts secrets (1). De sorte que, lorsque les

(1) De tous les ordres chevaleresques, ceux qui se sont le plus servi des symboles et des emblèmes qui ont rapport à la Franc-Maçonnerie, ce sont les Templiers. Pendant le séjour qu'ils ont fait en Bohême depuis 1232 jusqu'à 1312, époque de la suppression de leur ordre, ils ont laissé une foule d'intéressants souvenirs, que M. Petzel a fait connaître à la Société Royale de Bohême (Prague, 1798). Les savants de l'Allemagne ont vu avec un vif intérêt la publication de Maximilien Killauer, relative aux cinq croisées garnies de vitraux peints, existant encore dans l'église du couvent de sainte Anne, dans la vieille ville de Prague. Dans chaque croisée se trouvent deux croix de Templiers, et dans l'ensemble des vitraux peints plus de trente signes symboliques ou emblématiques appartenant tous, sauf un, à la Franc-Maçonnerie. Killauer a fait lithographier tous ces signes. (*Note du F.·. Vervier de Gand.*)

Croisés revinrent en Europe, la langue symbolique se répandit dans tous les pays et devint la langue des savants et des sages.

Adoptée par les frères de la Société de Jean (Francs-Maçons) comme étant la langue naturelle, que leurs frères, les chrétiens d'Orient, s'étaient choisie pour peindre à l'esprit le génie suprême qui préside à notre sainte institution, elle est passée jusqu'à nous avec tout l'éclat et toute la fraîcheur de la jeunesse, et il faut espérer qu'elle conservera cette beauté virginale tant que la Franc-Maç.·. existera sur la terre.

DE LA FRANC-MAÇONNERIE

ET DE

LA CAUSE QUI LA FIT NAITRE

PREMIÈRE ÉPOQUE.

L'origine des grandes institutions est comme celle des grands peuples, couverte de nuages, et entourée de merveilleux. Soit pour satisfaire à leur imagination, soit par une vanité naturelle, les hommes se sont plu en tout temps à donner à leurs créations politiques et religieuses des titres de noblesse. D'après l'histoire, l'empire des Grecs fut fondé par les enfants de Jupiter, celui des Indiens par ceux du soleil; les lois de Moïse, de Lycurgue et de Numa furent élaborées dans le sanctuaire de la divinité, et il n'a pas existé une religion sur

la terre à laquelle on n'ait donné Dieu pour parrain et le ciel pour domaine.

Ce que je rappelle ici s'applique naturellement à la Franc-Maç.·. Les historiens qui ont écrit sur cette institution théophilanthropique, ne pouvant établir l'antiquité de son existence, lui ont donné pour fondateurs des hommes qui se sont distingués par leur sagesse autant que par leur génie ; les uns la font descendre de de Tubalcain, l'inventeur des arts, les autres de Salomon, l'un des sages qui sut le mieux apprécier et honorer le G.·.-A.·. du monde ; il en est qui assurent que Dieu posa lui-même les bases de l'Art royal, et que sa première créature fut maçonne d'esprit et de cœur. Loin de combattre ces diverses opinions, je trouve qu'elles sont appuyées sur un fait social qui domine aussi bien les siècles fabuleux que les siècles historiques.

Les hommes qui ne jugent des choses que par leur surface s'imaginent que la nature opère par des modes cachés et impénétrables ; que son mouvement varié et mystérieux n'a pas une cause prédominante ; ils lui supposent une volonté capricieuse, une marche incertaine et désordonnée ; mais le sage qui l'étudie et l'observe dans ses œuvres, reconnaît que toute son action repose sur deux grands principes, la vie et la

mort, la destruction et la résurrection des êtres (1). Arrivé à ce degré de science philosophique, le rideau est tiré pour lui ; il peut parcourir des yeux, de l'esprit, le panorama de l'univers ; voir, non pas à travers les ombres des initiations et des mystères ; non pas à la faveur des signes symboliques et hiéroglyphiques, mais au plein éclat de l'étoile de lumière, la cause des créations infinies qui étonnent tant de mortels. Dans cet océan de merveilles qui naissent, meurent et se renouvellent sans cesse, l'ordre, l'harmonie, cette chaîne universelle de rapport et d'affection que l'esprit du Maître des maîtres retrempe et unit de son feu régénérateur, lui font reconnaître que l'amour est l'âme de la nature et le principe de conservation et de bonheur de l'espèce humaine.

Le sage ainsi éclairé, ainsi illuminé de la vérité éternelle, brise le lien qui l'attache à la vie des sens ; il ne tient à la terre que par la pensée du bien ; son esprit

(1) Ce fut cette importante vérité qui fit la base de toutes les cosmogonies symboliques, lesquelles ne sont elles-mêmes autre chose qu'une peinture allégorique de la génération universelle et perpétuelle des êtres. Dupuis a prouvé que la légende principale de toutes les religions roule sur la mort d'un personnage important ; laquelle mort donne naissance au Créateur ou au Réparateur du genre humain.

a la dignité, la force et l'indépendance de la divinité ; son cœur, animé d'une flamme céleste, ne respire que l'amour moral. Il se voue au bonheur de ses semblables non parce que la raison et la justice lui en font un devoir, mais par ce sentiment de mutualité qui le rend l'enfant de la nature, le frère et l'ami de tous les hommes, et le fidèle observateur de la loi de sympathie que Dieu a établie dans l'univers. Son œuvre à lui n'a rien de l'ambition et des passions qui tourmentent les hommes, c'est celle de l'ange de lumière qui combat l'ange des ténèbres ; il attaque avec un noble courage et une sainte résolution les vices qui dégradent l'homme et la société ; il protége de tous ses efforts les pensées généreuses et philosophiques qui élargissent le cercle des intelligences ; il veut tout ce qui est progrès et développement, tout ce qui donne plus de force à la raison du peuple et plus d'aplomb à son jugement : ainsi tous les instants de sa vie sont consacrés à reculer les bornes des facultés morales et à infuser dans les mœurs et les habitudes des nations les principes de la philosophie humanitaire.

Chaque siècle a vu naître de ces généreux mortels ; mais, simples et modestes dans leurs mœurs, ne se faisant connaître dans le monde que par leur dévouement pour l'humanité, la plupart d'entre eux sont restés inaperçus, et peu ont trouvé une page de reconnaissance

dans les annales des nations. Cependant l'histoire de leur vie est riche en sublimes exemples et chacun peut y trouver de précieux enseignements : ce sont eux qui ont fait repousser vers l'enfer, d'où elles étaient sorties, l'ignorance et la superstition; qui ont frappé au cœur la tyrannie sacerdotale, et tracé d'une main ferme, au milieu de la rage fanatique du moyen âge, la voie du perfectionnement social.

Que ces sages, que l'on a appelés théophilanthropes ou amis de Dieu et des hommes, aient pris à une époque plus avancée, le nom de Francs-Maçons; que ces mots : réparateurs du temple de la nature, architectes du monde moral (1), soient applicables aux sages modernes et aux anciens sages, comme étant une seule et même famille, voilà ce dont on ne peut douter.

L'expérience des siècles; cette suite de rapports et de sympathie qui existe dans les idées de ceux qui comprirent la nature et qui se laissèrent conduire par ses généreux instincts, m'ont convaincu que la Franc-

(1) Le grand hiéroglyphe de la nature qui représente un triangle équilatéral a servi de base à tous les mystères, à toutes les initiations et se retrouve aussi dans toutes les théogonies. C'est sur cet hiéroglyphe que s'appuie le grade de M°... le plus important de tous et le seul par lequel l'art royal se rattache à la doctrine des anciens.

Maç.·. est le point de continuité de la fraternité sociale des premières tribus de la terre; et en faisant connaître les éléments moraux qui servirent de base à son institution, j'ai voulu justifier l'opinion que je me suis faite du caractère originel de son antiquité.

Ainsi que je l'ai dit, le mal avait déjà envahi la terre lorsque quelques hommes d'élite conçurent le projet de relever l'humanité de l'état d'asservissement où la perturbation des idées morales l'avait jetée. Pour donner à cette œuvre sainte une existence de durée et de prospérité, il leur fallait des successeurs forts d'esprit et de cœur, héritiers de leur zèle et de leur dévouement, et soumis par la loi du serment à une règle invariable de conduite : et les initiations leur en donnèrent. La foule d'élus qui sortirent du sanctuaire depuis Zoroastre jusqu'à Manès montrèrent autant d'ardeur à s'éclairer qu'à éclairer les autres; et les progrès qu'ils firent faire à l'esprit humain furent tels, que sous l'empire de leurs enseignements, l'Orient et l'Occident virent se former dans leur sein de grandes nations qui jouirent d'une longue et heureuse célébrité. Les initiés aux mystères, savants ou philosophes, ne s'accordaient pas entre eux sur les moyens d'arriver à la vérité et de comprendre la nature des choses : mais la fraternité ou l'union maçonnique ne perdait rien à cette divergence

d'opinion, car chacun portait au foyer social la somme de vérités qu'il avait acquise par ses travaux et ses expériences. Alors il n'y avait pas d'égoïsme religieux et politique, et un personnalisme inhumain et barbare ne dominait pas les intelligences. Platon croyait trouver le parfait bonheur dans une république modèle; Pythagore, dans une extrême tempérance; Socrate voulait gouverner les hommes de telle manière, Zénon entendait les gouverner de telle autre; mais leurs travaux n'étaient pas commandés par l'avarice et la cupidité; les uns et les autres poliçaient également la pierre brute et broyaient le ciment mystérieux, et en cela ils étaient conséquents avec les principes de la haute philosophie qui dirigea la Maçonnerie symbolique. Car la mission du maître qui va à la recherche de la parole perdue se renferme dans la parole sacramentelle que le patriarche des élus adresse à ceux qui sortent du sanctuaire. En leur donnant le baiser de paix, il leur dit : nous vous enjoignons, au nom du G.·.-A.·. de l'Un.·., de servir l'humanité par tous les moyens qui sont en votre puissance, et vous lui serez attachés comme l'enfant l'est à sa mère. Ainsi cette liberté dans le mode du travail et dans les idées de forme ne pouvait nuire à l'édifice humanitaire, lorsque les bases reposaient sur une loi immuable.

Il ne faut pas oublier que si, hors du temple, les initiés philosophes usaient en pleine liberté du droit de faire parler leur imagination, s'ils la laissaient s'égarer dans le vaste champ des probabilités métaphysiques, ils se soumettaient religieusement à la règle du secret et du silence en ce qui concerne les mystères, et suivaient avec une généreuse ardeur le régime de fraternité que leur titre de maîtres élus leur imposait. Pour eux le point d'union, le foyer où les esprits forts concentraient leur puissance d'action, c'était la morale. Considérée comme base de l'édifice social, elle était à leurs yeux la poussière fécondante de la vie politique, le principe fertilisant du bonheur public; c'est par elle qu'ils cherchaient à faire fraterniser les hommes et à faire de l'action soutenue du bien le fluide électrique de la sympathie universelle; quelque attachés qu'ils fussent à leurs opinions philosophiques et à la marche de leurs progrès, ils subordonnaient leurs théories et leurs systèmes à une idée mère de philanthropie, à celle de créer des moralités en harmonie avec nos instincts naturels, afin de fonder un état permanent de bien-être général. Le zèle et le désintéressement qu'ils mirent dans leurs travaux, ce dévouement, cet abandon de soi-même qui marqua leur glorieuse existence, tourna, si je puis ainsi m'exprimer, le mouvement civilisateur vers un

centre de dignité et de grandeur dans lequel les hommes purent se mouvoir sans craindre de s'abâtardir ou de se corrompre. Alors que la patrie, mère nourrice des peuples, concentra dans son sein les affections et l'ambition de ses enfants, la société ne fut point obligée, comme elle l'est aujourd'hui, de s'appuyer pour vivre sur un égoïsme stupide et brutal, et on ne vit point les chefs des nations, pour soutenir quelques privilégiés de la fortune ou du hasard, faire prévaloir des théories et des systèmes qui choquent la raison et compromettent l'avenir des générations, aussi bien qu'ils violent les droits sacrés de l'humanité. Si, dans la suite, les affaires humaines prirent une funeste direction, si la vie matérielle devint la seule pour laquelle on échaffauda des lois, des règlements et des coutumes, ce ne fut point la divergence des opinions philosophiques ou religieuses, ni la division qui existait entre les chefs des différentes écoles qui en furent la cause, mais bien d'abord l'esprit de conquête qui fit naître chez les vainqueurs les inégalités sociales et les priviléges politiques, et ensuite le luxe et les richesses qui, à leur tour, portèrent le désordre, pour ne pas dire la corruption, dans les usages et dans les mœurs.

Lorsque le Christ parut sur la terre, l'ancien monde avait fait son temps. Mais dans les ruines de son passé

se trouvaient les éléments de force et de puissance d'un riche et brillant avenir. La monade créatrice, le principe fermentatif et vivifiant qui produit et renouvelle toute chose, surnageait sur le fluide des intelligences, et les matériaux du temple n'étaient que séparés et sans forme : il s'agissait donc de les travailler et de les unir, et l'ouvrier et le maître n'attendaient pour se mettre à l'œuvre que le mot de ralliement, cette parole perdue que le plus sage des rois avait, dit-on, assignée à ceux qui bâtirent le temple du Seigneur. Tout-à-coup une voix se fait entendre dans le désert : c'est celle d'un élu d'Élohim et d'Adonaï. Peuples, s'écrie-t-elle, l'ange de la parole arrive : la Vr.·. Lum.·. va de nouveau paraître dans le monde. Je ne suis point cette lumière, mais je viens pour lui rendre témoignage. C'est moi qui suis son précurseur, qui nettoie la voie par où elle va passer. Tournez vos yeux vers la cime du Thabor, voyez cette figure céleste qui illumine les contours de la montagne sainte, c'est l'oint du Seigneur. Il vient vous arracher à la servitude de la matière, vous apprendre comment il faut aimer pour arriver à la perfection des esprits célestes. Et Jean parlait encore, lorsque celui dont il annonçait la venue était en face de l'univers. Il portait à sa main le signe de l'immortalité (1), et sur ce

(1) La croix était chez les Egyptiens le symbole de l'immortalité.

signe était écrit en lettres de feu *charité*, mot divin qui réveille toute la nature, qui résout le grand problème de la vie universelle ; mot sacré, compris dans la symbolique du sacrifice d'immolation d'un Dieu qui s'est fait homme pour marquer du sceau de sa divinité toutes les phases de la vie humaine. Maîtres, ne cherchez plus autour des tombeaux d'Osiris et d'Hiram, le crime est expié, la parole perdue est retrouvée, le génie des ténèbres qui la tenait cachée dans l'antre de la mort l'a restituée à la terre. Courage et persévérance, et l'avenir est à nous.

Oui, le Verbe régénérateur, le Logos de Dieu, était sorti de la bouche du Christ. Gage de rédemption du vieil homme, qui s'éteignait dans les vices de l'ignorance et de l'orgueil, l'étoile flamboyante de la charité venait tracer aux générations la voie de la vie spirituelle ; les milles sectes qui peuplaient les trois parties du monde en convenaient, elles avouaient que la charité était la parole de sympathie et d'amour qui allait unir et animer l'univers civilisé. Mais lorsqu'elles accouraient sous le drapeau du fils de Marie, et que, dans leur saint enthousiasme, elles s'écriaient : Hosanna ! Gloire à celui qui vient au nom du Seigneur! l'une d'entre elles fut assez téméraire pour dire aux autres : Dieu nous a octroyé son pouvoir ; nous possédons la vérité, l'infailli-

bilité et la puissance, qui sont les attributs de sa nature; nous sommes la lumière des lumières, la loi et les prophètes; soyez résignés et soumis, ou nous vous poursuivrons comme le milan poursuit la colombe, et vous serez les parias de la nouvelle Jérusalem.

Ce langage peu évangélique parut d'autant plus extraordinaire aux doctes des premiers siècles, que dans toutes les écoles de philosophie le libre arbitre était reconnu comme une propriété spécifique de l'homme, essentiellement nécessaire au développement et à l'expansibilité de sa nature morale. Plusieurs mille siècles s'étaient passés à la recherche de la vérité; chaque philosophe avait porté dans ce travail d'expérience et de méditation ses prétentions et ses vanités, et personne ne s'était avisé d'imposer despotiquement aux hommes le fruit de ses spéculations scientifiques, comme point de foi immuable et irréfutable. Enter sur l'Évangile, qui est le code de la liberté et de l'égalité, une doctrine qui soumettait l'action des intelligences à une inquisition tyrannique, c'était allier le mauvais génie avec le bon, confondre les ténèbres avec la lumière.

Les prétentions inouies de la secte qui s'appelait Orthodoxe firent naître mille protestations énergiques, la Chrétienté se divisa en deux camps ennemis, et

bientôt commença un combat qui n'aurait été que pittoresque et réjouissant si les plus forts n'eussent fini par faire aux plus faibles une guerre de Cannibales. Certainement, le Christ et le Christianisme n'étaient pour rien dans cette affaire de parti, si ce n'est que l'on se servait de l'un et de l'autre pour tolérer une cupide ambition; cependant la vérité évangélique, outragée et méconnue, avait inspiré une sainte fureur à quelques philosophes de bonne foi; de ce nombre étaient les Gnostiques. Athlètes courageux, ils entrèrent dans l'arène avec le sentiment de leur force et de leur droit, persuadés que si la victoire ne se rangeait pas sous leur drapeau, l'humanité leur tiendrait compte de leur dévouement.

S'il ne s'agissait ici que d'une guerre entre des ambitieux, telle que celle que la France supporte depuis cinquante ans, nous n'en dirions rien : à quoi sert de parler d'une plaie que l'on ne peut guérir qu'avec du sang humain, et qui se rouvre du moment qu'elle n'est point imbibée de ce sang; mais une opinion d'une haute philosophie, et qui touche de près aux destinées sociales, avait soulevé les Gnostiques contre les Orthodoxes. Les Gnostiques avaient adopté le Christianisme comme le complément de la gnose, mais ils ne voulaient pas l'isoler des doctrines anciennes, parce qu'ils le

croyaient insuffisant pour conduire les hommes au parfait bonheur. Enfants du sanctuaire, nourris de cette lumière pure émanée de Dieu et transmise par tradition à la haute classe des initiés, ils avaient la conviction que la morale évangélique pouvait parfaitement s'accorder avec les doctrines théosophiques et philosophiques du temple, et c'est cette opinion qu'ils prétendaient professer publiquement. On conçoit que, placé à ce point de vue, le gnosticisme est une pensée de renaissance, la chaîne scientifique qui lie l'ancien monde des élus avec le nouveau; et nous devons considérer son mouvement philosophique et religieux comme la phase historique la plus importante de la Maç.·. symbolique.

Je ne prétends pas entrer dans le fond des doctrines, analyser les divisions et subdivisions de la théologie gnostique; je veux passer légèrement sur toutes ces choses, pour montrer la parfaite analogie qui existe entre la croyance, les rites, les usages du gnosticisme et ceux de la Franc-Maç.·.

Les Gnostiques croyaient à un Dieu suprême, grand architecte du monde, pur esprit séparé de la matière; comme les Égyptiens, les Indiens et les Perses, ils l'appelaient un Dieu caché, inconnu, un Être au-dessus de toute intelligence, se reproduisant par émanations (1),

(1) Les émanations de Dieu n'étaient autre chose que les attributs

se manifestant par sa providence, et remplissant le monde de sa gloire et de sa grandeur. Ainsi, ce pur Esprit, cette Essence infinie, n'est pas autre chose que le Dieu des Juifs et des Chrétiens, le Dieu que tout l'univers adore. La doctrine de Dieu, ou la science qui apprend à le connaître, était pour eux la Gnose ou science divine (1). Ce mot, généralisé par eux, signifie aussi la sophia, le logos, ou la Parole de Dieu. De cette science dérivait la morale religieuse et sociale. Les Gnostiques croyaient à un principe général d'amour, à une vie divine répandue sur toute la création : ils disaient qu'il fallait embrasser cette vie avec ardeur pour s'identifier avec Dieu et afin de suivre le mouvement de sa providence. Ainsi l'amour pur, cette extase ineffable de l'âme qui ramène l'humanité au point le plus élevé du bonheur moral, devenait la source de tous les sentiments et de toute l'activité de l'homme. Ce principe fondamental de la morale du gnosticisme, le Christ l'a exprimé par le mot *charité*; ce mot renfer-

d'une nature divine, parfaite et infinie. Les Juifs, les Kabalistes, les Gnostiques en distinguaient dix, qu'ils exprimaient par une figure symbolique composée de dix sphères émanées les unes des autres.

(1) Leurs idées théologiques s'accordaient avec celles de Pythagore et de Platon, et ne différaient pas de celles des Orthodoxes.

mant, ainsi que je l'ai déjà dit, toute la pensée évangélique, il en résulte que les Gnostiques n'eurent pas d'autre morale que celle que la nature a gravée dans notre conscience, et qui, née avec le monde, ne peut périr qu'avec lui.

Fidèles à la loi du sanctuaire, les Gnostiques avaient symbolisé toutes leurs idées morales et religieuses. Spiritualistes s'il en fut jamais, toute pensée pour eux, toute action puissante avait son caractère divin, son individualité métaphysique; mais ils n'adoptaient rien légèrement : ils avaient étudié le génie mystérieux des anciennes religions, les rites philosophiques et la théosophie de tous les temples, et avec une délicatesse de goût, que facilitait un immense savoir, ils avaient formé une symbolique aussi belle que sublime, aussi riche de pensée que d'expression. Cette science profonde, acquise par des études assidues et un travail laborieux, les rendit célèbres; on courait de toutes les contrées de l'Asie à leurs écoles et on s'estimait heureux lorsqu'on pouvait être mis au rang de leurs disciples; mais la chose n'était pas facile : quoiqu'ils admissent tout le monde à l'initiation, ils n'accordaient des grades qu'à un petit nombre de néophytes choisis, du caractère et des dispositions desquels ils s'étaient assurés (1),

(1) Ainsi faisaient Zoroastre et Confucius; ce dernier, sur trois

Les épreuves du gnosticisme avaient lieu par un noviciat de cinq ans, pendant lequel l'ésotérisme le plus rigoureux était exercé; on imposait au néophyte un mutisme absolu (1), on le contraignait aux privations les plus dures, à celles qui sont les plus sensibles à la nature; enfin ce n'est qu'après avoir éprouvé son courage et sa persévérance qu'on le faisait passer par les épreuves des grades dont le plus élevé était celui de l'élu. Alors il possédait la science et il pouvait l'enseigner; c'était un homme libre d'esprit et de cœur, sa pensée et ses sentiments lui appartenaient, il pouvait les manifester et les produire en toute liberté. Les élus parfaits, ou les initiés à la science supérieure, se reconnaissaient par des signes particuliers ou par un ornement symbolique qu'ils portaient au doigt (2); lorsqu'ils se rencontraient ou qu'ils se trouvaient réunis,

mille disciples, ne comptait, dit-on, que soixante et douze initiés.

(1) C'était le même noviciat imposé par Pythagore à ses adeptes, dont la première condition était un silence absolu de cinq ans.

(2) Cette bague, appelée par les Gnostiques abraxas, renfermait dans sa technologie symbolique les différentes émanations de l'Etre suprême. Plusieurs écrivains ont donné une explication de l'abraxas. La plus singulière est celle de Wandalin; il prétend que les quatre premières lettres signifient le Père, le Fils et le St-Esprit, et les trois dernières salut par le bois de la croix.

ils se parlaient avec effusion de cœur et se livraient aux épanchements de la plus tendre amitié. Les temples des Gnostiques étaient ornés de symboles, d'hiéroglyphes et d'emblèmes représentant les attributs du G ·.-A.·. de l'Un.·., et la série des vertus morales et sublimes que l'homme doit pratiquer pendant sa vie. Il reste encore en Syrie et en Égypte des vestiges de ces temples qui portent sur la pierre usée par le temps des caractères particuliers du symbolisme gnostique; et presque toutes les anciennes cathédrales de l'Europe révèlent sur leurs façades quelques signes de la science du gnosticisme.

La discipline sévère à laquelle on soumettait les Gnostiques pendant leur noviciat, en faisait des hommes actifs et courageux, disposés à tous les sacrifices. Appliqués exclusivement au perfectionnement moral des hommes, ils ne s'occupaient pas des gouvernements ni de leur marche politique, mais ils faisaient des vœux pour que des hommes justes et désintéressés fussent à la tête des nations; ils toléraient toutes les croyances, mais ils défendaient la leur avec toute la puissance de leurs convictions; ils ne faisaient pas comme certains Maçons de nos jours qui mettent de côté la règle et le compas pour ne pas déplaire au pouvoir qui gouverne. J'ai ma croyance, disait un Gnostique, et il n'appartient

ni à César, ni à ses ministres de la contraindre ou de la commander.

Les Gnostiques avaient des écoles publiques et des temples ; dans les unes on enseignait les sciences profanes, dans les autres on s'occupait des doctrines théosophiques et du dogme religieux. Les écoles étaient des académies où les connaissances humaines étaient discutées et approfondies en toute liberté ; dans les temples tout était sacré et en réserve ; là, il fallait suivre aveuglément la ligne traditionnelle, et ne dire dans le discours que ce qui pouvait perfectionner la doctrine ou fortifier l'action morale du principe fondamental. C'était dans les temples que se méditait le plan architectural du monde moral ; là les travailleurs de Babel se parlaient par le signe et par l'attouchement, et dans le silence du mystère ils polissaient la pierre brute et préparaient les matériaux sacrés. Les mœurs graves et sévères du sanctuaire n'empêchaient pas les Gnostiques d'être liants et communicatifs ; ils fréquentaient le grand monde dont ils étaient recherchés et chéris, ils aimaient la joie et le plaisir, et dans leurs repas de corps ou agapes ils se livraient à une douce volupté qui ne dégénérait jamais en licence ainsi que l'ont avancé quelques-uns de leurs ennemis.

Par ce simple exposé, il est facile de voir que le

gnosticisme fut un nouveau déploiement de cette pensée divine qui avait réuni dans le sanctuaire les premiers sages du monde. Reconnaître le G.·.-A.·. de l'Un.·. comme la source du pur amour qui anime et unit toute la nature, faire de la connaissance de ses émanations et de ses attributs la science sublime de la gnose, créer un centre de travail mutuel pour assurer l'avenir de l'humanité et chercher à la ramener par l'émission des lumières naturelles à l'apogée de sa félicité morale, tel fut l'esprit qui présida à la fondation de cette fameuse société qui précéda le Christianisme, mais qui ne se rendit célèbre que lorsqu'elle eut uni le principe chrétien aux doctrines anciennes du sanctuaire.

Sans doute la théosophie fut pour les Gnostiques la science sacrée, le point important de leur dogme religieux; mais le théosophisme n'est pas, comme on pourrait le croire, une aberration de l'esprit : il est le côté extrême des intelligences supérieures, et c'est pourquoi il s'ingère dans toutes les philosophies, dans les méditations les plus élevées des sciences spéculatives. Du reste, il a son caractère de probabilité comme tout ce qui est du domaine de l'entendement humain. Si l'esprit de Dieu est répandu dans toute la nature, s'il se manifeste plus vivement à nos âmes qu'à toute autre intelligence, il est naturel de croire que nous puissions

arriver à un degré de perfection qui nous permette de communiquer avec lui ou d'être dominé ou gouverné par son influence. Le théosophisme est le spiritualisme chrétien dans toute sa sublimité; c'est lui qui a fait les hommes les plus purs et les plus dévoués des premiers siècles de l'église : les visions de saint Jean et de saint Paul, l'Esprit saint qui descend en langue de feu sur les apôtres, c'est de la théosophie toute pure; c'est la figure symbolique d'une émanation divine sur des mortels privilégiés.

D'après les théosophes, l'amour étant l'émanation la plus pure et la plus puissante de Dieu, la fraternité humaine qui a pour principe l'amour est l'état le plus parfait de la société. Les Gnostiques disaient que, pour faire comprendre cette vérité aux hommes, il fallait les éclairer, que c'était à travers le prisme des lumières naturelles que l'on pouvait apercevoir le point de contact qui existe entre la créature et le Créateur. C'est pourquoi la théosophie, loin de ralentir leur ardeur pour la propagation des lumières, ne fit que la redoubler. Travailleurs infatigables, ils n'établirent aucune théorie universitaire, mais ils s'emparèrent de tous les systèmes de philosophie et de tout ce que l'Inde, la Chine, la Perse, l'Égypte et la Grèce avaient acquis de science, et ils en firent la thèse d'un enseignement général qui,

en variant le savoir, facilita le travail du génie et permit aux esprits d'élargir leur centre d'activité. Enfin, les efforts inouïs qu'ils firent pendant plusieurs siècles pour dissiper les ténèbres de la barbarie furent payés par un juste tribut de la reconnaissance publique : le mot Gnostique passa en proverbe parmi les peuples de l'Asie pour désigner un homme supérieur en science; les orthodoxes mêmes ne craignirent pas de donner ce nom à ceux des leurs qui se firent remarquer par leur savoir : Clément d'Alexandrie appelait un chrétien éclairé un Gnostique; Eusèbe se servait de la même expression pour désigner les savants de son temps.

Il y a dans l'homme de conviction quelque chose d'invincible : c'est la conscience; lorsque la force brutale vient opposer son action tyrannique au culte de sa foi, l'homme cède, mais la conscience reste inébranlable, et c'est elle qui, dans son for intérieur, formule les devoirs de sa religion. Persécutés par de puissants ennemis, les Gnostiques furent obligés de cesser l'enseignement public; les écoles qu'ils avaient ouvertes en Syrie, en Italie et en Grèce, furent fermées; mais ils professèrent en secret et sous le voile de leurs symboles leurs doctrines philosophiques et religieuses. Quoique soumis à un pouvoir inquisitorial au v^e^ siècle, les Gnostiques n'avaient point perdu leur réputation ni

leur influence; la haute société les accueillait avec plaisir; les grandes familles leur confiaient l'éducation de leurs enfants, la jeunesse allait prendre conseil de leur sagesse, et les peuples de l'Orient voyaient toujours en eux les hommes les plus éclairés et les plus capables de les instruire. Mais la jalousie et la haine les poursuivaient à outrance; et peut-être auraient-ils fini par succomber, si un de ces philosophes réformateurs qui apparaissent de temps à autre sur la terre pour tourner la voie des intelligences, ne fût venu soutenir leur courage et ranimer leur espérance.

DEUXIÈME ÉPOQUE

Ce philosophe s'appelait Manès; le père de Manès était de race sacerdotale et mage de première classe. Surpris par une maladie qui devait le conduire au tombeau, il recommanda son fils encore enfant à ses collègues qui promirent d'avoir soin de lui. Fidèles à leurs promesses, les prêtres de Mithra confièrent l'enfant à leur mère, mais ils pourvurent à son existence et lui donnèrent une brillante et solide éducation. Ce fut pour le distinguer des autres néophytes qu'ils élevaient dans leur temple, qu'il fut appelé l'Enfant de la Veuve.

Manès avait une imagination ardente et un caractère que rien ne pouvait vaincre; mais il était sincère

dans sa croyance et il faisait tout avec conscience et bonne foi. Livré de bonne heure à la méditation et à l'étude, il avait vu avec indignation que l'on ne se servait des lumières de l'esprit humain que pour l'aveugler lui-même, que les vrais principes étaient méconnus, que la perturbation qui existait dans les idées et dans le langage était plutôt le fait de la rouerie que de l'ignorance, et il disait que, pour faire rentrer la société dans son état normal, il fallait moins chercher à corriger les choses que les hommes. Ses savantes spéculations, ses laborieuses veilles tendirent toutes à ce but. Entré de bonne heure dans la société des savants et des philosophes, il y fut reçu avec toute la distinction qui était due à son mérite : il eut parmi les célébrités de son temps de nombreux amis, au nombre desquels fut saint Augustin. Mais dès que l'on connut sa façon de penser et la résolution qu'il avait prise de faire la guerre à tous les ambitieux qui se faisaient un jeu de tromper les hommes, chacun lui tourna le dos et il ne lui resta pour se défendre contre d'impitoyables ennemis que les prestiges de son talent, les ressources de son génie, et son courage, qui ne se laissa jamais abattre.

Dominé par la pensée qu'un code de morale est plus utile aux hommes qu'un code de lois, l'Evangile fut son livre classique, son livre de prédilection ; c'est pour lui

seul qu'il se fit chrétien ; il en choisit les plus beaux préceptes qu'il réunit à ceux de Zend-Avesta, du Véidam, de l'Ecclésiaste et du livre de Job, et cette compilation sublime fut destinée à l'enseignement de ses adeptes.

La doctrine théophilosophique de Manès fut celle des Hiérophantes de l'Egypte et de la Grèce ; celle de Confucius, de Socrate, du Christ, de tous les sages qui ont voulu mettre de la raison et de la vérité dans leur foi religieuse. Il enseignait un seul Dieu, source d'amour, principe universel de sympathie. Comme Zoroastre, il faisait émaner de la Pensée Divine les deux puissances de vie et de mort qui agissent souverainement sur la nature pour rendre son action égale et éternelle. Quoique je sois l'homme aux idées positives, je crois qu'il y a des créations poétiques qui ont un caractère religieux, que l'on peut, sans blesser la raison, consacrer dans le culte des hommes, surtout celles qui rappellent sans cesse à nos yeux l'origine et la destinée des choses. C'est une heureuse fiction que celle des deux génies : celui qui crée et celui qui détruit ; cette composition et recomposition des êtres, qui s'opère par la lumière et les ténèbres, est vraiment un tableau sublime, une réalité adorable ; je la considère comme la cause première du mouvement que Dieu

imprime à l'univers, et je ne suis point étonné qu'elle ait fait la base du culte de tous les sages de la terre. Les disciples de Manès, animés de l'esprit philanthropique de leur maître, répandirent sa doctrine dans tout l'Orient. Des Gnostiques, les Coptes et d'autres sectes chrétiennes de l'Egypte et de l'Assyrie s'unirent à eux et ne formèrent qu'une seule société religieuse. Persécutés, comme on peut le penser, par les consubstantionalistes trinitaires, les disciples de Manès durent se cacher et tenir leurs assemblées secrètes. C'est à ce temps que l'on doit placer la seconde époque historique de la confraternité maçonnique. Les Manichéens et les Gnostiques, unis par une même croyance, n'eurent qu'à s'occuper des formes de leurs rites et des moyens de les rendre plus cachés et plus mystérieux, afin de donner moins de prise à la haine de leurs ennemis. Au dogme de l'unité de Dieu et aux principes de la morale naturelle, ils adaptèrent le mode d'initiation des Mages, qui était à peu près semblable à celui des prêtres de l'Egypte; trois grades sacerdotaux symboliques composèrent le rite manichéen. Ces grades ou ordres n'étaient que des échelons scientifiques à l'aide desquels on s'élevait insensiblement à l'art sublime et à la connaissance du G.·.-A de l'U.·. et de ses œuvres. Chaque catégorie d'initiés avait un signe, une parole, un attouchement

qui leur étaient particuliers. Nul ne pouvait entrer dans la confrérie ou recevoir l'ordination avant qu'un maître parfait se fût assuré de sa moralité. La langue allégorique des Kabalistes, des Gnostiques, des Ophites, fut confondue avec celle des Mages, et forma un ensemble parfait d'expressions figurées qui toutes avaient un sens moral et philosophique. Ce fut avec ces sages précautions, ces formes mystérieuses, ces coutumes secrètes, que pendant plusieurs siècles les chrétiens d'Orient purent, sans être inquiétés par leurs adversaires, poursuivre le travail de la régénération et conserver la règle et le compas avec lesquels le fils de Marie avait établi les dimensions de l'édifice social.

Quoique la seconde phase de la science initiatoire arrivée sous Manès ne soit pas l'effet d'une grande révolution de doctrines, elle a un caractère spécial qui mérite d'être étudié. Sous ce sage réformateur, le culte chrétien prit une forme rationnelle, et l'esprit du rite triompha dans l'Orient des obstacles que la mauvaise foi lui avait suscités. Il est donc nécessaire, pour l'histoire de la Maç.·., de jeter un coup d'œil sur cette époque.

Les frères Maçons ont la juste prétention de suivre de point en point le Christianisme primitif que les chrétiens d'Orient leur ont transmis ; ce Christianisme

est à peu près le même, quant au fond, que celui des chrétiens catholiques de nos jours. Toute la différence se trouve dans la manière de considérer la figure symbolique sous laquelle les uns et les autres offrent leurs hommages au G.·.-A.·. de l'Un.·. Jésus est venu pour accomplir l'œuvre de la régénération humaine. Sa morale est l'instruction accomplie de ce que l'homme doit faire pour être lui-même, je veux dire l'image vivante de Dieu.

Au temps de Jésus, la voie des traditions n'était plus suivie ; l'idolâtrie, devenue la maladie incurable des peuples et des gouvernements, était le principe de vie de la société ; et il ne fallait rien moins qu'une force surnaturelle pour la détruire. Cependant l'idée d'un Être suprême dominait l'océan d'erreurs qui couvrait le monde; alors que le Christ prêchait son évangile, le culte du vrai Dieu était pratiqué sous une forme unique et symbolique par les sages de l'antiquité, par les mystériosophes, et les auteurs de toutes les théogonies. Les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Gaulois, les Hébreux même, adoraient la Divinité suprême dans le cours des astres. Le mouvement de cet assemblage de créations sublimes décèle la force, la puissance, la grandeur, enfin, les attributs les plus parfaits de Dieu ; et la sagesse humaine

ne pouvait mieux faire que de se prosterner devant ce souffle de la vie universelle (1). A la mort de Jésus, l'évangile avait fait un progrès admirable sur les esprits; sa lumière si rapide, si spontanée, avait semé partout des vérités de principe, et l'idolâtrie devait se replier vers sa source impure, ou plutôt s'effacer devant le génie qui dans tous les temps avait compris la divinité dans sa seule et éternelle nature. Les chrétiens primitifs auxquels Jésus n'avait point formulé de culte s'en créèrent un analogue aux croyances théophilosophiques du temps et à la raison évangélique qui avait détruit la grande folie des nations ; et pour glorifier celui qui leur avait fait connaître la Vr.·. Lum.·., ils le divinisèrent et l'appelèrent Christ : ce mot fut le signe figuratif et emblématique de leur système théogonique. Ainsi , le Christ sauveur, ou le Christ soleil, n'est autre chose que le soleil Osiris, le soleil Hiram , le soleil Adonaï, et d'autres soleils mystiques qui ne furent jamais aux yeux des sages et des prêtres éclairés que de vrais symboles de la divinité ou des émanations de sa suprême essence. Ce pur et simple christianisme professé par les Mani-

(1) Le grand Newton, après avoir étudié et découvert le système de l'univers, étant arrivé aux lois du mouvement, s'arrêta et s'inclina pour adorer l'incompréhensible puissance qui donne la vie à la nature.

chéens était combattu par les Trinitaires, et ils le traitaient d'idolâtrie: cependant, lorsqu'ils furent à leur tour obligés de se créer un culte, ils se plièrent à la force des choses, ils établirent leur légende religieuse sur les grandes révolutions de la nature, sur le principe dogmatique de la génération, de la destruction et de la régénération des êtres dont le Christ naissant, le Christ mourant, le Christ ressuscitant est la parfaite image (1).

(1) Un frère kadoch, dans un discours, en présence des chevaliers de son ordre, s'exprime ainsi : (Voy. *l'Orateur maçonnique*.)

Les chrétiens ont consacré au jeûne et à la prière le temps qui précède immédiatement la renaissance du soleil sauveur sous le nom d'Avent. Dans les offices de cette époque, voici ce que je trouve :

1. Faites paraître, Seigneur, votre puissance et venez à nous. — 1. Excita quœsumus, Domine, potentiam tuam et veni. — (*I^er^ dimanche de l'Avent, Collecte*.)

2. Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et la mer fera un bruit effroyable par l'agitation de ses flots. Alors on verra paraître le fils de l'homme avec une grande puissance et une grande majesté. — Erunt signa in sole et lunâ, etc. — (*Idem, Evangile*.)

3. Réjouissez-vous sans cesse, car le Seigneur est proche. — 3. Gaudete in Domine semper. — *III^e^ dimanche de l'Avent, Introït*.)

4. Venez nous visiter, Seigneur, et éclairer nos ténèbres par votre lumière. — 4. Mentis nostræ tenebras. — (*Idem, C*

5. Voici notre Dieu qui va venir et nous sauvera. — 5. Esse

Je pourrais soutenir cette vérité par mille exemples, mais je laisse au rituel romain à la justifier ; je me con-

deus noster veniet, etc. — (*III^e^ dimanche de l'Avent, Communion.*)

6. Portes éternelles, ouvrez-vous et le Roi de gloire entrera. — 6. Elevamini portæ eternalis, etc. — (*Mercredi des Quatre-Temps, Graduel.*

7. Le Seigneur va venir, il paraîtra une grande lumière ce jour-là. — 7. Essset Dominum veniet, etc. — (*Vendredi des Quatre-Temps, Communion.*)

8. Notre Seigneur descendra du plus haut des cieux et il y retournera. — 8. A summo cœlo egressio ejus, etc. — (*Samedi des Quatre-Temps, Graduel.*

9. La terre qui était déserte se réjouira, elle abondera en fleurs et en fruits et elle sera dans une effusion de joie et de louanges. — 9. Lœtabitur deserta et florebit, etc. — (*Prophétie d'Isaïe.*)

10. Le Seigneur a placé sa demeure dans le soleil, qui sort comme un époux de sa chambre nuptiale, il parcourt l'espace des cieux d'une extrémité à l'autre. — 10. In sole posuit tabernaculum, etc. — (*Idem, Graduel.*)

11. Vous apprendrez aujourd'hui que le Seigneur viendra, et qu'il vous sauvera demain matin. — 11. Hodie scietis quia veniet, etc. — (*Veille de Noel, Introït.*)

12. Une nouvelle lumière nous éclairera aujourd'hui, parce que le Seigneur nous est né ; il sera appelé admirable, Dieu, prince de la paix, père du règne futur, et son règne n'aura point de fin. — 12. Lux fulgebit hodie super nos, etc. — (*Messe de l'aurore, introït.*)

13. Le Seigneur est le vrai Dieu, et il nous a envoyé la vraie lumière et nos yeux la voient avec admiration. — 13. Deus dominus, et illuxit nobis, etc. — (*Idem, Graduel.*)

tente d'en citer un pour montrer l'analogie des rites. Jean, trompette du ciel (1), héraut du Sauveur, précurseur de Jésus, dressant et nettoyant le chemin du Seigneur et rendant témoignage à son éclatante lumière, n'est lui-même, et dans le rituel romain et dans le rituel maçonnique, qu'un simple symbole : c'est la porte d'entrée du ciel de notre hémisphère; l'étoile de mages d'Orient, l'aurore aux brillantes couleurs qui ouvre la marche triomphale du soleil, lorsqu'il monte sur notre horizon aux deux époques solsticiales de l'année. Ceci ne dit pas que Jean l'évangéliste et Jean-Baptiste soient deux personnages fabuleux, mais que les liturgistes romains, pour concilier leurs rites avec la croyance des premiers chrétiens, prirent le mot Jean, Janua, Johan, Johannès, qui, dans les langues orientales et dans celles des Latins et des Grecs veut dire porte, pour désigner les deux points horizontaux

14. Le soleil est né de l'étoile. — 14. Sol de stella. — (*Messe de Noël, Prose.*)

15. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean, il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui ; il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. — 15. Fuit homo, missus a Deo, etc. — (*Jour de Noel, Evangile.*)

(1) Vie de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'évangéliste, par Ribadéneira.

par où le soleil entre et sort. L'un fut appelé porte du ciel, l'autre porte de l'enfer (1).

Les chrétiens primitifs, initiés aux mystères de la renaissance symbolique, se soutinrent en Orient bien longtemps après les conquêtes de Mahomet. Sous les farouches successeurs de cet habile et rusé sectateur ils ne perdirent ni le goût de l'étude ni le désir de propager les lumières. Ne pouvant enseigner la morale évangélique ni exercer leur culte qu'en secret, ils professèrent les hautes sciences; les mathématiques, la physique, l'astronomie leur étaient familières; ils s'en firent un moyen d'existence, et ils furent assez heureux pour pouvoir encore se livrer à des actes de charité, et se faire une douce occupation de prêter aide et secours aux frères voyageurs que la piété conduisait sur les terres d'Asie.

Cependant, tandis que les chrétiens d'Orient, affranchis du joug de la hiérarchie sacerdotale, suivaient le culte des traditions; tandis que dans leurs conciliabules ils cherchaient à maintenir l'unité dans les principes et dans la croyance, que faisaient les chrétiens d'Occident aux IX^e^ et X^e^ siècles? Le Christianisme humanitaire, celui de la Vr.·. Lum.·., avait-il fait quelques progrès sur

(1) Portæ Orientis, januæ cœli, portæ inferi.

les esprits? L'égalité et la liberté que l'Évangile proclame s'étaient-elles ingérées dans les mœurs sociales et politiques? Avaient-elles formé des hommes et des citoyens? Hélas non; le Christianisme n'y avait servi que de manteau pour couvrir une effroyable perfidie. Le sacerdoce et la féodalité s'étaient partagé le terrain et les hommes, il n'y avait plus de cité, plus de patrie. Les belles contrées de l'Europe étaient devenues la terre des pirates et l'enfer de l'humanité; l'ignorance superstitieuse et grossière y était plus capricieuse et plus insolente, le fanatisme plus barbare, la tyrannie plus avide de sang, et les générations sans âme et sans appui se laissaient abattre et décimer par une poignée de tyrans privilégiés qui faisaient de l'obéissance passive la loi suprême de leur gouvernement. Le ciel voulut pourtant qu'un ébranlement général, causé par les cris d'un ermite voyageur, fit sortir les peuples de l'Europe de cette déplorable position.

Sur la fin du XI^e^ siècle, les fureurs du fanatisme armèrent l'Europe contre l'Asie; moines et prêtres, princes et rois se prirent d'un beau délire religieux, et voulurent aller venger les outrages que les Musulmans faisaient éprouver aux pèlerins qui allaient visiter la ville sainte. Des hommes éclairés et pieux suivirent ce torrent envahisseur, bien moins pour faire des conquêtes que

pour recueillir la science des anciens sages; ils mirent dans ces riantes contrées leur temps et leur intelligence à profit, et ils retournèrent dans leur patrie, riches de leurs études et de leurs travaux.

Quand les croisades n'auraient fait d'autre bien à l'Europe que celui de lui avoir ouvert les trésors scientifiques de l'Orient, on devrait excuser le bizarre prétexte qui les provoqua. Mais elles eurent d'autres avantages: elles inspirèrent aux nations liguées l'amour de l'indépendance, et firent naître parmi elles cet esprit d'insurrection morale que les peuples asservis et qui brisent leurs chaînes appellent le plus saint des devoirs; de retour de leurs expéditions lointaines, les croisés, plus éclairés et plus libres, initiés à la doctrine libérale du Christ et aux secrets de la science des anciens sages, ne furent plus disposés à se mettre sous le joug de fer qui avait si froidement et si lâchement usé l'existence de tant de générations. Mais il y avait toujours de la sauvagerie dans les mœurs, et une lèpre de superstitions dans l'esprit du peuple, ce qui donnait au pouvoir dictatorial du sacerdoce et de la race féodale une force matérielle immense, et par conséquent le facile moyen de persécuter ceux qui ne voulaient pas se plier à leurs caprices. Pour ne pas être soumis à un régime inquisitorial, les plus instruits d'entre eux se con-

stituèrent en société secrète, et à l'ombre des mystères, ils suivirent le rite des chrétiens primitifs qui renfermait la morale évangélique et la croyance théophilosophique des anciens sages. Ici se place naturellement la troisième phase de la Maçonnerie symbolique.

TROISIÈME ÉPOQUE.

MAÇONNERIE EUROPÉENNE

Je dois être bref et rapide dans ma narration. Ce n'est point de l'histoire que je fais, ce sont des aperçus historiques que je mets en avant pour servir d'appui à mon sujet.

Les écrivains du dernier siècle qui ont traité de l'art royal, les Anglais surtout, ont eu le tort grave de ne considérer la Franc-Maçonnerie que comme une société privée qui n'avait d'autre but que de perfectionner l'art de bâtir, et de conserver dans le rayon de la confraternité maçonne les secrets de la science architecturale.

S'ils ont fait remonter cette institution à la fin du troisième siècle et daté la première charte maçonnique

du règne de leur roi Athlestan (1), ils l'ont fait pour lui donner une origine nationale. Ce point de vanité peut se pardonner ; mais la plupart se sont bornés à retracer l'histoire des maçons et des architectes, à faire connaître les différentes chartes qui leur ont été octroyées, à décrire les formules de leurs réceptions, qui étaient, à quelque chose près, pareilles à celles de tous les corps de métiers du moyen âge ; tout cela n'est pas la Franc-Maçonnerie : on doit comprendre qu'il ne s'agissait que des intérêts privés d'une société particulière et de la direction des affaires artistiques, les rois et les empereurs, les archevêques et les cardinaux, et tous les esprits supérieurs dont les siècles s'honorent, ne se seraient pas fait une gloire de participer aux mystères de l'initiation.

La Franc-Maçonnerie a son principe et son origine dans un sentiment naturel. Poussés par une vérité qui se représente dans la vie de tous les êtres, quelques hommes commencèrent et quelques hommes continuent ce que tous les hommes sentent qu'ils devraient faire. Vivons en frères, se dirent-ils, car la fraternité c'est la

(1) Un comte de St-Alban, d'après l'Annuaire maçonnique anglais, créa une Loge en 287 ; et Athlestan, l'un de leurs rois, donna une constitution aux Maçons en 926.

perfection sociale, et la perfection c'est le honheur suprême : la fraternité ou l'amour, voilà la science du Franc-Maçon.

L'équerre et le compas, la règle et le triangle, sont des mesures géométriques à l'aide desquelles on détermine les formes naturelles et vraies des choses. Ils servent à donner aux productions du génie la solidité et la perfection. C'est pourquoi le frère maçon les prend pour emblèmes de ses travaux ; car, en cherchant à former l'homme moral, à lui donner les proportions sublimes de sa nature, il bâtit le seul temple qui soit agréable au grand Architecte de l'univers. Ainsi le comprirent les sages qui se réunirent en corps sacerdotal et sous le patronage du ciel pour conserver la vraie lumière, je veux dire la loi naturelle, cette force de sympathie qui fait vivre tous les êtres et donne à chaque espèce l'instinct de l'union et de la conservation. Quelque simple que soit cette loi, lorsqu'il fallut faire vivre son esprit dans le cœur des hommes et l'appliquer au mouvement de la vie civile, on dut l'entourer d'une mystérieuse révélation, l'appuyer d'une doctrine religieuse, et faire ressortir de son principe un système universel de morale qui tendît au bien-être général. Sur cette loi dogmatique se fondèrent les rites religieux et philosophiques, ou la manière d'enseigner, de dévelop-

per et de représenter la science du bonheur social.

Je ne rechercherai point les noms de ceux qui transplantèrent la Maçonnerie symbolique en Europe ; le chevalier de Ramsay en fait l'honneur à Godefroy de Bouillon, d'autres écrivains soutiennent que ce furent les premiers grands maîtres des Chevaliers du Temple qui nous la firent connaître ; je crois que l'opinion des uns et des autres est fondée sur des probabilités, mais non sur des témoignages authentiques.

Lors de la première expédition contre les Turcs, les Croisés trouvèrent en Orient une quantité de sociétés chrétiennes qui se recrutaient par voie d'initiation, et qui toutes avaient un air de famille et des caractères génériques qui indiquaient une origine commune ; mais cette analogie dans les formes extérieures n'existait pas pour les théories et les doctrines philosophiques et religieuses qui en faisaient la base, et il fallait, pour apprécier et bien connaître chacune d'elles, une étude longue et approfondie, à laquelle les premiers Croisés ne purent point se livrer. De là vint que dans l'origine les sociétés secrètes de l'Europe ne furent en partie établies que sur les formes extérieures de celles de l'Orient. Or, distinguer dans la nuit des temps celui qui fut assez heureux pour nous faire connaître l'ordre maçonnique, avec ses rites, ses dogmes et ses doctrines,

c'est une chose impossible. Il en est de même pour l'origine que l'on veut donner à la Franc-Maçonnerie en se fondant sur les affinités qui existent entre elle et certains ordres chevaleresques.

L'ordre de St-Jean de Jérusalem ou des Chevaliers de Malte, que l'on ne doit pas confondre avec celui des Templiers, est la société qui a le plus de rapport avec celle des Francs-Maçons; cependant rien n'indique que celle-là soit la mère de celle-ci. Les Chevaliers de St-Jean, appelés Hospitaliers, furent institués lors de la première conquête des Croisés en Palestine, pour aider, soulager, et enfin porter les secours de la charité aux pèlerins qui allaient visiter le tombeau de Jésus-Christ. L'action sociale, comme on le voit, repose sur le même principe que celui de l'ordre maçonnique, à la différence que la bienfaisance des Chevaliers hospitaliers se bornait à de simples secours envers quelques individus isolés, soumis à la même foi, au lieu que celle des frères maçons s'applique plutôt à l'âme qu'au corps, et s'exerce aussi bien sur les disciples de Moïse que sur ceux de Mahomet. Mais les Chevaliers de St-Jean, devenus riches et opulents, s'éloignent des statuts de leur ordre; ils se créent une existence militaire indépendante, et, à l'exemple des Templiers, font une guerre éternelle aux Musulmans. Ici se rompt la chaîne de l'unité et

de la conformité des coutumes morales ou sociales.

Certainement les Templiers sont ceux qui ont le plus courageusement coopéré à la régénération sociale des habitants de l'Europe ; il n'y a pas une contrée, pas une province, soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en France, qui ne rappelle quelques souvenirs de cet ordre illustre, sacrifié à une brutale passion. L'histoire numismatique et héraldique de l'ancienne Europe prouve qu'ils furent des premiers à relever le plan du nouveau temple élevé à la gloire du grand Architecte de l'univers. Mais il ne faut pas croire qu'ils furent les seuls à travailler à cette œuvre sainte. Dans ce temps de dévouement et de zèle, l'humanité ne manquait pas de vrais défenseurs. Tous ceux qui avaient l'esprit droit et le cœur généreux étaient jaloux de tailler la pierre brute; chacun voulait se glorifier d'avoir posé un jalon à l'édifice. Ce n'est donc pas dans l'idée générale qui les fit naître, mais dans l'esprit qui les a régies que l'on doit étudier les premières sociétés de l'Europe à mode d'initiation; alors seulement on s'aperçoit que malgré l'analogie des symboles et des emblèmes, malgré la conformité des doctrines philosophiques et l'identité des théories initiatoires, chacune d'elles a un caractère qui lui est propre. Pour nous convaincre de cette vérité, nous n'avons qu'à établir un point de comparaison entre

la physiologie des Templiers dont on veut nous faire descendre et celle des Francs-Maçons.

Les Templiers sont des hommes d'armes, aux allures martiales, que le son de la trompette ou le bruit du canon animent et réjouissent; la guerre est leur élément; les attaques et les combats sont leurs travaux; l'extermination des Infidèles leur but. Les frères maçons, au contraire, semblent formés pour le calme de la solitude et les tranquilles douceurs de la paix; ils trouvent leurs joies et leurs plaisirs dans les tendres épreuves du sentiment et les douces impressions de l'amour moral. Leur alliance est faite sous la foi du serment et au nom de l'honneur, pour sauver l'humanité des outrages de l'ignorance et de la superstition; ils l'aiment, ils la chérissent; ils ont juré de défendre ses droits et de se vouer à son culte. Dans leurs temples, ils la vénèrent sous la figure d'Hiram, d'Adonaï, du Christ, symboles d'immolation et d'holocauste. Ils entourent son tombeau de myrthe et d'accacia, emblèmes de tristesse et de deuil. L'humanité doit son esclavage à l'absence de la Vr.·. Lum.·. Ils allégorisent dans la vie de ces trois malheureux princes, la marche annuelle du soleil Hiram, Adonaï, le Christ immolés, voilà le roi de la nature vaincu et enchaîné par le prince des ténèbres; voilà l'hiver et sa stérilité, l'ignorance et son néant;

l'humanité, en un mot, livrée à toutes les adversités de la vie matérielle. Mais le jour de la délivrance arrive : Jean, précurseur de la Vr.·. Lum.·., pousse la porte de l'Orient austral (1), et annonce le Christ soleil sortant du tombeau; alors la nature s'anime, *tous les germes régénérateurs prennent force et mouvement, et la terre est dans une grande joie;* et le pieux maçon, joignant sa voix à celle de l'univers, s'écrie : Bonne nouvelle, bonne nouvelle (1), le G.·.-Ar.·. de l'Un.·. nous envoie le Sauveur, demain nous le verrons dans sa gloire; demain sa lumière se répandra sur nous, comme la rosée sur l'herbe des champs. Tel est en raccourci le rite symbolique et la loi doctrinale qui règlent les coutumes et les usages religieux du temple, tout pour l'humanité, tout pour le triomphe de sa cause et l'édification de son empire. On conçoit qu'une pareille institution n'a rien de commun avec le métier des armes. Ce que nous pouvons dire, les Francs-Maç.·. et les Templiers sont partis également d'un point du triangle; mais les Templiers ont voulu défendre par les armes la foi chrétienne, et les Maçons ont pris pour guide suprême la charité afin de faire triompher cette foi.

(1) *Ecce sto ad astium et pulso.* Apocalypse.

(1) Noël, Noël, bonne nouvelle; *lux oritur,* la lumière renaît.

Ainsi, dans le doute, et pour ne pas fonder notre travail sur une hypothèse, il faut s'attacher au seul document historique qui nous reste, je veux parler de la charte de Cologne de 1535. Cette charte dit que la société de Jean, dite des Francs-Maç.·., est une et s'appartient à elle-même; que son origine remonte à la plus haute antiquité, que ses dogmes et ses doctrines, puisés à une source pure, ont été conservés dans les temples maçonniques dans leur sainte intégrité. Cette croyance se lie naturellement aux faits historiques de la propagation de la Franc-Maç.·. dans les différentes contrées de l'Europe.

Les doctrines théophilosophiques des anciens sages, la légende du soleil Christ, dont le type est Jésus, fils de Marie, tout ce qui constitue le rite religieux et le culte symbolique des premiers chrétiens initiés, fut recueilli, ainsi que nous l'avons dit, par quelques Croisés que l'amour de la science et de l'instruction avait conduits sur les terres d'Asie; et la chaîne des initiations anciennes fut renouée en Europe par ces philanthropes courageux. Unissons-nous, se dirent-ils, à l'ombre du mystère; renfermons dans le culte du symbole notre croyance et notre foi, mais manifestons nos projets de bienfaisance; proclamons nos principes à la face du monde; nous sommes unis pour détruire le

règne des superstitions et relever notre patrie de l'état d'abrutissement où le despotisme féodal l'a plongée; nous ne sommes que quelques-uns, mais l'union fait la force, et presque toujours elle est une garantie du succès (1); vivons en frères sous la bannière de la charité; apprenons aux hommes, par nos actions et par nos mœurs, que la paix et la concorde sont les éléments du bonheur social; qu'il n'y a rien de plus doux et de plus heureux que la vie fraternelle. Liés par un serment solennel, ils se répandent comme les apôtres du Christ par toute la terre, pour travailler à la régénération humaine. Longtemps méconnus, souvent tyrannisés, ils traversent les siècles de barbarie; ils passent à travers les glaives homicides des Attila, des Mahomet, des

(1) L'histoire de Rosen Crux, fondateur du rite maçonnique des Rose-Croix, prouve quelle influence la Franc-Maçonnerie exerçait sur les esprits supérieurs du moyen âge. Dès que l'ordre des Rose-Croix parut en Allemagne, Rome s'en alarma, et elle employa toute sa puissance pour en arrêter le progrès. Cela n'empêcha pas les hommes éclairés de s'attacher à cet ordre. Descartes fit le voyage d'Allemagne pour communiquer avec les Rose-Croix. L'histoire dit qu'il n'en trouva point; mais, soupçonné d'être Franc-Maçon, il fut obligé, en 1622, de se justifier à Rennes. Alors la Franc-Maçonnerie était persécutée par tous les despotes qui gouvernaient l'Europe : le pape avait donné ses ordres. (*Voyez* Bayle.)

Gengiskan, et les foudres du despotisme romain, marchant toujours d'un pas ferme sur le terrain de la vérité, se signalant par leur dévouement pour leurs semblables et leur amour pour le G.·.-A.·. de l'Un.·. Cette société, dite des Frères-Jean, qui pendant bien des siècles ne se fit connaître que par ses bonnes œuvres, s'appela au xv^e^ siècle la Franc-Maç.·.

La société de Jean, à son apparition dans les contrées d'Europe, eut son temps d'enfance et ses jours de misère et de deuil. Avant le xv^e^ siècle elle n'avait que des conciliabules. Quoique vivant dans un parfait accord, les loges étant éloignées les unes des autres, leur correspondance, leurs rapports d'intimité étaient loin d'avoir le développement qu'ils eurent dans la suite : ce ne fut qu'un siècle plus tard, que l'espèce d'incognito dans lequel vivaient les Francs-Maç.·. cessa. Alors les tracasseries que la cour de Rome faisait éprouver à ceux qui se livraient à la philosophie expérimentale et à l'étude des lois de la nature les rendit plus attachés à leurs œuvres de lumière. Les plus éclairés d'entre eux conçurent le projet de former une société européenne scientifique, et d'écrire de manière à être compris du public. A la tête de cette société, dont le centre était en Hollande, se trouvaient Bacon, Ashmole, Rosen Crux, Valentin Endrea et beaucoup d'autres savants d'Angle-

terre, d'Allemagne et de France. Ce projet eut un résultat immense pour le progrès social. Bientôt l'instinct maçonnique s'alliant au principe religieux s'empara de tous les esprits; les artistes, les écrivains, ceux qui cultivaient les arts ou qui exerçaient des professions utiles s'unirent par des liens fraternels, et l'on vit se former de toutes parts des corporations et des sociétés particulières qui avaient leur mode d'initiation, leur mot sacré, leurs attouchements, leurs insignes, leurs fêtes et leurs tenues, enfin tout ce qui constitue le cérémonial du rite maçonnique. Le but de cette alliance était d'acquérir plus de force sociale, de s'aider mutuellement, de conserver et de propager les découvertes utiles, d'asseoir les connaissances acquises sur des principes certains, et de multiplier par tous les moyens possibles les voies du perfectionnement.

L'esprit humain marche rapidemant lorsqu'on lui donne un essor naturel et facile. Les corporations du moyen âge ayant acquis par le mode d'affiliation maçonnique plus de force sociale, et par conséquent une plus grande somme de liberté individuelle, se trouvèrent, par un mouvement spontané, en dehors de la ligne de servitude que le despotisme sacerdotal avait tracée aux intelligences. Les infatigables travailleurs de cette époque n'étaient pas comme nos prétendues illustrations con-

temporaines; l'avenir n'était pas pour eux la chimère du présent, ils comptaient pour quelque chose la reconnaissance de la postérité et la gloire qui accompagne une consciencieuse et laborieuse vie. Excités par une louable ambition, ils rivalisaient de zèle pour acquérir une juste célébrité, ou laisser après eux d'honorables souvenirs. Tel passait trente ans de sa vie pour doter son pays d'un chef-d'œuvre artistique; tel autre s'enfermait pour toujours dans ses ateliers pour laisser à sa mort quelque création originale. Sous le feu de cette sublime ambition, les sciences prenaient du développement et de la force; la chimie, la physique, les arts métallurgiques, l'architecture, la sculpture agrandissaient leur domaine, partout le génie répandait son principe fertilisant. Ainsi le travail et l'intelligenee des corporations maçonniques préparaient un état plus élevé et plus noble aux générations futures.

Cependant des hommes tels que Bacon, Bayle, Leibnitz commençaient à faire usage des lumières naturelles et à en appliquer les principes aux devoirs de la vie commune. Ils raisonnaient sur la condition sociale de l'homme, sur ses droits positifs, sur sa position normale dans l'ordre civil et politique. Le peuple applaudissait à de pareilles leçons, l'esprit national se formait, et l'opinion publique devenait une puissance.

Depuis longtemps l'affranchissement des communes avait fait naître la cité avec ses habitudes libérales et son indépendance administrative. Sous l'égide de cette souveraineté de principe la liberté fermentait dans les villes ; chacun voulait être maître de sa position individuelle, avoir une volonté à l'abri des superstitions et des préjugés qui alors avaient force de loi. Si, à tant de causes qui poussaient les esprits vers une glorieuse émancipation, on joint la généreuse protection que les deux plus puissants souverains de l'Europe (1) accordaient aux sciences et aux beaux arts, on ne doit point s'étonner du revirement général qui s'opéra alors dans la politique et dans la religion.

En remontant les siècles du moyen âge jusqu'à la première croisade (2), on peut se rendre raison de la cause qui provoqua la fusion des Maçons de pratique dans la société des frères Jean. Bien avant que les travailleurs de l'Europe se fussent classés en catégories sociales, les Maçons de pratique s'étaient unis en corps d'état et vivaient sous un régime fraternel. Cette alliance avait pour but de se mieux entendre sur les travaux immenses que la chrétienté faisait exécuter (3) ; des

(1) Charles-Quint et François Ier.

(2) Le commencement du XIe siècle.

(3) Ces Maçons allaient par troupe parcourir les contrées les

architectes habiles, versés dans la science des anciens, s'étant mis à la tête de cette société, en établirent les constitutions et lui donnèrent une noble et mystérieuse origine. Les habitudes et les mœurs fraternelles des maîtres qui construisirent le temple de Salomon, et la fin dramatique du prince malheureux qui en dirigea les travaux, leur servirent à former la chaîne sociale; ils la soumirent à des formes de réceptions initiatoires, à un mode particulier de vie, et la dotèrent d'une symbolique analogue à l'art de bâtir (1).

La corporation des Maçons de pratique se rendit célèbre par des créations originales et par le type particulier de son architecture. Un peu avant le règne Louis IX elle abandonna le plein cintre de l'école byzantine pour le genre ogival; ce genre devait naturellement faire époque : il est riche et varié dans ses formes; le style de ses modelures, léger et gracieux, se fait remarquer

plus civilisées de l'Europe, telles que l'Angleterre, la France, l'Italie, et prenaient à l'entreprise les églises, les châteaux royaux et tous les édifices religieux.

(1) Les signes symboliques des Maçons de pratique, tels que l'équerre, le compas, la règle et le triangle, étaient consacrés dans les sanctuaires de la Samothrace, de l'Egypte, de la Grèce, et dans les temples de l'Inde et de la Chine; et on les donnait comme déterminant la mesure exacte de tout ce qui est fini et parfait dans ses formes.

par le vague de l'expression et les ondulations inégales des tableaux. Le genre gothique est le pindarisme architectural, c'est le beau désordre de l'art monumental que le génie capricieux et frivole pouvait seul se permettre. Les Maçons de pratique s'étaient acquis le monopole des édifices religieux de l'Europe ; c'est à eux que l'on doit les églises de Saint-Paul de Londres, de Westminster, de Strasbourg, de Chartres, de Paris et de toutes les cathédrales des XIIIe XIVe et XVe siècles (1). De si riches et si sublimes ouvrages leur avaient fait une réputation immense, et ils s'en étaient rendus dignes par leurs vertus et leurs talents. La société de Jean, qui au XVIe siècle comptait parmi ses membres tout ce que l'Angleterre, l'Allemagne et la France avaient d'illustres dans les sciences et dans les arts, avait des relations intimes avec les architectes et les maîtres qui dirigeaient les travaux des corporations maçonnes; ces relations tenaient moins à ce que naturellement les sciences et les arts se prêtent un généreux secours, qu'à la pensée philanthropique qui dominait l'une et l'autre de ces sociétés. Chacune d'elles était animée du louable désir

(1) La plupart de ces monuments furent commencés sur les plans de l'école Bizantine; mais ce fut le gothique qui les acheva et les perfectionna.

d'acquérir des lumières pour en faire l'usage d'une sainte charité; chacune cherchait à détruire le *statu quo* servile et dégradant que le despotisme féodal avait imposé aux nations ignorantes et crédules de l'Europe.

Mais alors l'égoïsme barbare des gouvernants était appuyé sur les plus infâmes calculs. L'état d'immobilité, dans lequel ils faisaient vivre les générations, puisait sa force dans les lois, dans les mœurs, dans les éléments de l'éducation première, et surtout dans ce réseau de superstitions religieuses dont on entourait l'enfance; il fallait une réunion d'hommes d'élite dont les talents et les lumières pussent réagir contre ce système monstrueux afin d'en détruire les effets corrupteurs. Ce furent ces puissantes raisons qui déterminèrent les plus capables de l'une et de l'autre société à s'unir; de cette alliance naquit une société nouvelle dont les bases furent établies sur les rites, la symbolique et le mode d'initiation de la renaissance fraternelle ou du Christianisme primitif. Cette société fut appelée, sur la fin du xv^e^ siècle, la Franc-Maç.·. Je n'attache aucune importance à découvrir l'origine de ce mot; cependant tout nous porte à croire qu'il fut donné à l'union combinée des savants de la société de Jean et des Maçons de pratique, pour la désigner comme une union de choix, et faite dans l'intention franche et loyale de préserver la Vr.·. Lum.·.

de tout alliage profane. Bonneville, Torri, Regelliny observent qu'au xvi[e] siècle on commença à admettre, dans la société des Francs-Maç.·., les hommes de toutes les professions qui se distinguaient par des vertus et des talents. Alors se présentèrent à l'initiation une foule d'ecclésiastiques respectables qui voulaient qu'on adoucît les maux de l'humanité en corrigeant les abus énormes qui s'étaient glissés dans le gouvernement religieux et politique des états; les chefs des familles illustres de l'Angleterre et de l'Écosse, de l'Allemagne et des Pays-Bas se firent aussi recevoir Maçons, afin de coopérer plus efficacement à l'œuvre de la restauration sociale; enfin, les travaux philanthropiques de la société fraternelle Maç.·. furent exclusivement consacrés aux grands actes de bienfaisance qui ont pour fin d'éclairer les hommes et de les affranchir de toutes les tyrannies personnelles sous lesquelles l'égoïsme envahisseur cherche sans cesse à les placer.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

La Maç.·. a subi en Europe l'influence d'un régime barbare et celle des mœurs et des coutumes de ses habitants, mais elle n'a rien changé à la marche de ses idées ni à son plan de civilisation. Les frères maçons des XVI^e^ et XVII^e^ siècles sont les analogues des initiés de l'Egypte et de la Grèce ; ils agissent dans le même esprit et avec la même science que ceux de la renaissance du christianisme primitif. Ce n'est point la construction des églises et des châteaux qui les occupe, c'est la formation de l'homme moral, de l'homme que les lumières et les vertus doivent conduire à une sage liberté et soumettre à une douce et tranquille contrainte so-

ciale. Voulez-vous étudier les Maçons de cette époque encore barbare, connaître leurs secrets et leurs mystères; allez dans leurs ateliers, dans leurs laboratoires, dans leurs réunions savantes, vous les verrez méditer, travailler, raisonner le grand œuvre du perfectionnement humain ; les uns s'occupent à rechercher la nature des choses, à étudier les causes et les effets de l'attraction universelle qui anime et unit toute la création, les autres s'attachent à fixer le principe élémentaire des sciences et des arts, afin de rendre leur développement plus prompt et leur étude plus facile. Cette grande et noble occupation ne les empêche pas d'être les hommes de la bienfaisance; liés à l'humanité par une chaîne morale, ils suivent la vague inconstante et houleuse de la vie avec la pensée suprême de secourir l'innocence ou de sauver la vertu; partout où le vent de l'adversité souffle ils sont là pour neutraliser sa funeste influence. Tels on les vit, au XIV^e^ siècle, alors qu'une odieuse condamnation décima un ordre illustre, recevoir dans le sein de leur société les chevaliers qui échappaient à la fureur d'un barbare couronné, les entourer de leur bienveillance, les mêler, les confondre avec le troupeau des élus, et les arracher ainsi à la rage fanatique qui les poursuivait; tels ils sont encore dans les cités et dans les hameaux ; partout où il y a une figure humaine, vous les

voyez tendre une main amie à celui dont la fortune a flétri le bonheur ou tué l'existence. Qui le crorait ? au milieu de cette sublime mission, le fiel de la calomnie les atteindra, le vautour de l'inquisition étendra sur eux ses griffes dévorantes, et les foudres du Vatican siffleront sur leurs têtes. Maintenant demandez à l'histoire : qu'ont-ils fait les frères Maçons contre les gouvernements et contre les peuples ? quel est le tribunal qui les condamne, le sang ou les victimes qui en appellent au jugement de Dieu ? Quand ont-ils tiré le glaive du fourreau pour d'injustes prétentions et de criminelles doctrines ? quand se sont-ils fait une arme de la religion ou de la patrie pour envahir le pouvoir et les grandeurs de la terre, afin de faire après de la tyrannie religieuse ou gouvernementale par esprit d'avarice et de cupidité ?

L'histoire répondra par le silence, ou bien elle dira : les frères Maçons n'ont été dans aucun temps ni traîtres, ni parjures, ni fourbes, ni impies. En Angleterre comme en Allemagne, en Italie comme en France, ils ont constamment marché avec leur siècle, avec les évènements, avec les hommes, opposant toujours la force morale aux erreurs et aux préjugés qui envahissent le monde, se signalant par des actes de générosité ou de patriotisme envers le peuple et les citoyens. Alors qu'ils sont épars sur la terre, sans lien de convention,

sans loi organique, une force d'attraction et je ne sais quel pouvoir de sympathie qui naît de la sagesse et de la vertu les attachent les uns aux autres; il semble qu'ils se soient donné le mot pour n'avoir qu'une même pensée et viser au même but; leurs veilles assidues, leurs laborieux travaux sont consacrés à développer les nobles instincts de l'humanité. Lorsqu'il faut se constituer, se centraliser, les loges de l'Europe puisent à la même source et adoptent le même principe : l'acte fondamental de la société entière repose sur ce commandement suprême qui ramène, ainsi que le dit l'empereur Constantin au prêtre Arius, à un seul sentiment et à une même concorde; type créateur de la morale universelle, élément de force et de puissance pour les nations, la loi qui nous oblige à faire du lien social un lien fraternel devient non seulement l'unique loi des Francs-Maçons du beau siècle de la renaissance, mais aussi l'âme de leur alliance. Sur cette loi, ils fondent un corps de doctrine qui sert de règle à leurs mœurs et à leur conduite, et qui fixe invariablement leurs opinions religieuses et philosophiques. D'après cette doctrine, le sort de l'homme est dans ses propres mains; il peut avec les lumières naturelles et les enseignements de sa conscience, arriver au point de perfection où le G.·.-A.·. de l'Un.·. lui a permis d'atteindre.

Sous l'empire de cette vérité, la doctrine maçonnique constitue comme un agent unique du gouvernement fraternel ce libéralisme grand et généreux, bienfaisant et tutélaire qui consacre dans la loi politique les principes de la loi naturelle, et soumet au mouvement d'une mutuelle philanthropie toutes les actions des hommes; elle reconnaît que le progrès des intelligences est la source du bonheur commun, mais elle veut que ce progrès suive dans sa marche ascendante l'enchaînement logique et rationnel des causes qui produisent l'ordre moral et l'harmonie des sociétés. Ainsi le droit doit s'allier avec le devoir, la loi avec la justice, la raison avec la vérité, et l'amour du prochain avec l'humanité entière.

Les convictions que les vrais principes font naître ont une force d'énergie qu'aucune puissance humaine ne saurait vaincre. Persécutés dans toute l'Europe, frappés d'un ostracisme universel, et ne sachant où aller chercher une terre amie pour pouvoir professer à la face du ciel le culte de l'humanité, les Frères-Mfaçons des XVI^e^ et XVII^e^ siècles sont obligés de vivre parmi leurs concitoyens dans une condition pire que celle des parias; mais la Vr.·. Lum.·. les éclaire, les anime, et leur courage croît avec les peines et les dangers : quand le fanatisme et l'hypocrisie ont ligué contre eux les princes

et les rois, que la massue populaire est levée sur leurs têtes, ils sentent la nécessité de se défendre contre de grossières calomnies ; les vénérables de toutes les vallées de l'Europe se réunissent dans un même temple, et sous le maillet de leur illustre président (1), ils formulent un acte souverain (2) dans lequel ils déclarent ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent être ; ils disent qu'une sainte charité est le but de leur association; que, voués au service des hommes, leur seule occupation est de les éclairer, afin de les rendre sages et heureux ; que dans leurs secrets et leurs mystères il n'y a rien de profane, rien qui puisse tenter l'avarice ou exciter la jalousie des pouvoirs de la terre ; que les travaux du temple se font sous l'invocation du G.·.-A.·. de l'Un.·. et pour la glorification des principes qu'il a gravés dans nos cœurs et qui servent de règle à la conscience. Mais les coups de la calomnie sont difficiles à réparer, et souvent les plus éclatantes manifestations ne peuvent en détruire les suites. Pour avoir été généreux envers leurs ennemis, les Francs-Maçons n'en sont pas plus heureux ; les injustes soupçons, les préventions absurdes qu'on a fait naître contre leur institution se conservent dans l'esprit

(1) Herman V, archevêque de Cologne.

(2) Charte maçonnique de Cologne.

du peuple, et ce n'est qu'à leur courage et à leur persévérance qu'ils doivent leur salut et leur triomphe.

Pendant près de deux cents ans, les Frères-Maçons sont frappés d'interdit, et pourtant, dans les premières années du XVIII^e^ siècle ils se trouvent avoir acquis une puissance sociale immense. L'Angleterre, considérée comme la mère-patrie de la Maç.·. européenne, a répandu les rites de l'ordre dans les quatre parties du monde, donné des constitutions aux grandes loges du continent, centralisé le pouvoir maçonnique de manière à le rendre plus fort et plus actif. La France possède cent cinquante ateliers; Rome, Madrid, Naples, la Pologne, la Suède, la Prusse, la Russie ont les leurs; ce rapide progrès, obtenu sous le poids d'un esclavage politique, est vu par l'Argus du despotisme avec une jalouse fureur; Rome, pour qui le *statu quo* de l'ignorance populaire est une cause de prospérité, avait depuis longtemps lancé contre les Francs-Maçons les furets de l'inquisition; mais ce moyen déjà usé ne pouvait guère atteindre des hommes qui se recommandaient par des lumières et des vertus; il fallait donc recourir aux foudres spirituelles. Clément XII commença par une bulle d'excommunication; Benoît XIV renouvela cette sentence apostolique: c'en était assez pour rallumer l'incendie. A peine le Vatican eut tiré son coup de feu, qu'une recru-

descence de haine et de vengeance se manifesta dans l'esprit des souverains de l'Europe ; chacun d'eux se fit une gloire de persécuter (1) des hommes à qui on ne pouvait rien reprocher, si ce n'est qu'ils semblaient oublier que chercher à éclairer les peuples et à les rendre libres et heureux, c'est un crime aux yeux de ceux qui veulent les tenir sous la glèbe.

Cependant l'heure de la crainte et du danger commence à fuir ; une ère nouvelle se forme dans le sein des nations ; bientôt les manœuvres hypocrites n'auront plus d'empire sur les esprits ; la tyrannie impie d'un prêtre ne fera plus la loi à la pensée, et un suppôt de satan ne dira plus à un grand homme : tu croiras que la terre tourne ou tu seras brûlé. Pendant quatre siècles la Maçonnerie européenne a travaillé à son œuvre de lumière ; ses laboratoires, ses ateliers ont préparé les matériaux ; ses conciliabules scientifiques ont tracé le plan et déterminé la forme de l'édifice ; maintenant elle donnera le feu au génie et le vol à la pensée ; le perfectionnement prendra un cours plus facile, la société humaine ne sera plus un troupeau d'esclaves soumis aux

(1) Les souverains qui tyrannisèrent le plus les Francs-Maçons furent Philippe V et Ferdinand VI, rois d'Espagne, Auguste, roi de Pologne, Charles, roi de Naples, Louis XV, roi de France, etc.

caprices de quelques pirates couronnés, elle s'appartiendra, elle sera elle-même la liberté et la loi, la souveraineté et la puissance.

Les cinquante dernières années du XVIII^e^ siècle offrent dans leur longue période le tableau le plus dramatique et le plus étonnant de l'histoire de l'esprit humain. Ce ne sont plus quelques hommes qui s'agitent dans le vague des passions pour nourrir une ambition sauvage ; ce ne sont plus les héros et les rois qui s'arment et déchirent le monde pour une courroie de terrain : ce sont les peuples qui s'ébranlent ; c'est une énergie morale, un saint délire patriotique qui se manifestent de toutes parts ; c'est l'humanité qui se lève de son suaire et qui réclame ses droits et son empire ; c'est l'insurrection universelle des esprits ; c'est enfin la voix formidable des générations éteintes accusant la tyrannie féodale de tous les maux qui, pendant tant de siècles, ont accablé l'Europe. Tout annonce qu'une mue sociale s'opère, que les destins des nations vont changer ; mais le travail est pénible, il faut faciliter l'enfantement, briser le lien d'une barbarie ignorante et superstitieuse. Luther, Calvin, Zwingle d'un côté, Cromwel, Élisabeth, Richelieu de l'autre, c'est beaucoup pour remuer le monde, ce n'est point assez pour le rajeunir ; il faut encore que les sages qui leur succèdent se mettent à l'œuvre, qu'ils combattent le génie

du mal, non pas avec le fer et la flamme, non pas avec le brigandage des armes ou les ruses d'une politique maçhiavélique, mais avec les nobles et généreux moyens que la morale naturelle oppose aux passions usurpatrices, et les Francs-Maçons qui ont provoqué ce sublime mouvement des esprits ne manqueront pas à leur sainte mission.

Ils avaient vu à travers les vérités philosophiques, dans les harmonies de la nature, dans l'ensemble parfait de l'univers, que Dieu ne procède que par des sympathies et des rapprochements intimes; que la perturbation et le désordre sont l'œuvre du mauvais génie étranger à l'acte de la création, et ils se dirent : le mal qui règne dans le monde n'est point le fait normal de notre espèce, il est le fruit de l'oubli des principes que la raison et la conscience proclament; l'humanité est abattue et humiliée; c'est notre faiblesse, notre indifférence qui la jettent dans cet état de mort. Rendons-lui sa dignité première, replaçons-la dans la voie de ses sublimes instincts. Soudain la force du dévouement entre dans leurs âmes ; ni le fanatisme qui hurle des anathèmes, ni le despotisme qui médite la vengeance ne peuvent ébranler leur courage : ils font sortir la lumière du sanctuaire, et ils la répandent également sur tous les hommes.

Pour donner un cours plus rapide au fleuve de la civilisation, il fallait tourner la face des choses, substituer au régime du bon plaisir une puissance de principe et et de droit. La Maç.·. entra la première dans cette voie de régénération : elle s'attacha à montrer, par ses préceptes et ses exemples, que dans l'union se trouve la force, la durée et le bonheur des sociétés ; que l'union ne peut être que faible et languissante si elle n'est point fondée sur la justice et la vérité. Et en effet, la condition anormale dans laquelle les hommes se trouvent dans les communautés politiques, tient moins à l'ignorance qu'à la cause qui la nourrit ; et le bonheur public ne peut exister tant que les bases sociales sont fausses ou mal assises. Les résistances morales que la Franc-Maç.·. opposa à tout ce qui n'entrait pas dans ses vues humanitaires ou qui pouvait compromettre son action civilisatrice, le soin qu'elle prit d'intégrer dans les mœurs nationales l'esprit de dignité et d'indépendance qui distingue les peuples célèbres, sa ferme résolution de soutenir l'intérêt des masses par les moyens que donnent la raison et l'équité, portèrent la conviction dans les esprits. Alors ses temples se remplirent de tout ce que la France et l'Europe avaient de plus illustre dans les sciences, dans les arts, dans la magistrature et dans l'armée. Chacun voulut concourir à l'œuvre sainte de l'émanci-

pation des peuples, et, chose admirable, la Franc-Maç.·., fière d'avoir sous ses drapeaux l'élite des intelligences, ne s'éloigna pas des principes de modération et de générosité qui l'ont toujours fait aimer. Plus le mouvement fut fort et rapide, plus elle chercha à le diriger dans l'intérêt de l'ordre et de la paix. La grande et sublime révolution française fut son ouvrage, elle en prépara les éléments et en forma l'esprit propagateur ; mais non pas comme l'ont dit quelques calomniateurs, en soulevant les peuples, en les ameutant contre le souverain ou précipitant par des moyens extrêmes la chute d'un ordre de choses qui ne rappelait que de tristes et douloureux souvenirs : elle demanda des réformes, mais de celles que réclament le besoin des peuples et le progrès des lumières ; ces réformes, elle voulut les obtenir par les voies légales, sous le patronage de la puissance suprême de la nation et de l'autorité du monarque. L'assemblée constituante, dans laquelle se trouvaient tant d'illustres Frères-Maçons, ne démentit pas son caractère auguste ni sa noble mission. Unie d'intention avec le magnanime et pieux prince qui gouvernait la France, elle consacra ses premiers travaux à corriger les abus de l'administration gouvernementale et à fonder l'ordre politique sur le principe naturel qui caractérise sa puissance et la légitimité de son action souveraine ; elle abolit les priviléges

aristocratiques et religieux, parce que ce sont eux qui entretiennent la misère du peuple et l'ignorance; mais elle consacra la royauté et la religion, l'une comme élément conservateur des états, l'autre comme un besoin nécessaire de l'âme sociale. Les travaux de cette glorieuse assemblée se firent en famille et avec une activité et un zèle patriotique. Si plus tard une perturbation funeste se glissa dans son sein, si les suites en furent cruelles, ce n'est point la Franc-Maç.·. qu'il faut en accuser, mais les hypocrites de tous les partis, les exploiteurs de tous les régimes et de tous les gouvernements, qui se jouent aussi bien du serment de Franc-Maçon que de celui de prêtre, et de la foi de catholique que de celle de protestant : ces caméléons à double figure dont le monde d'à présent est rempli, qui ne connaissent d'autre commerce que celui de vendre leur conscience pour des places et de l'argent.

Sous le régime révolutionnaire, la Franc-Maç.·. ne resta point muette; mais la force morale, la seule qu'elle se fait gloire d'exercer sur l'esprit des peuples, ne pouvait rien sur des hommes dont le fanatisme républicain nourissait la fureur; alors elle se renferma dans son action de pure bienfaisance; elle aida et secourut l'infortune; elle arrêta la main des bourreaux, facilita l'évasion des victimes, et par une opposition toute phi-

lanthropique elle provoqua l'abolition du système de terreur que des nécessités politiques, bien plus qu'une barbare ambition, avaient fait naître.

Cependant, au milieu de ce paroxisme infernal, un complot impie se trame contre nos nouvelles institutions; déjà le sol natal est souillé par des hordes étrangères, et la France se trouve en présence de vingt rois ligués contre elle. Dans ce moment suprême, que fera la Franc-Maç.·. ? elle n'aime ni le sang ni les ruines, et dans l'esprit de ses institutions, la fraternité ne se renferme pas dans les limites géographiques d'un pays ni dans l'idiome patriotique, c'est une loi humanitaire qui engage tous les hommes à s'aimer, à s'unir, à travailler mutuellement pour le bien commun. Mais la Franc-Maç.·. nationale a des devoirs à remplir envers la patrie et envers le souverain; avant d'être admis au banquet des élus, le Maçon était citoyen; enfant de la cité, il était dévoué au culte de ses lois et de ses mœurs, et les épreuves du temple ne lui ont rien fait perdre de ses qualités originelles. Oui tous les hommes sont frères, tous doivent s'aimer et se secourir les uns les autres; la Franc-Maç.·. n'entend pas faire d'exception à cette loi de nature, ni violer aucun de ses commandements; mais il ne s'agit pas ici d'une guerre entre les peuples, c'est le despotisme personnel qui tire le glaive pour

asservir la France; ce sont les suppôts de la tyrannie qui veulent la faire reculer dans le passé et la soumettre à la servitude routinière que la féodalité avait imposée, et les Francs-Maç.·. de la France ne resteront point froids spectateurs d'une agression si criminelle; ils se rangeront tous sous les drapeaux de la mère-patrie, et c'est à la vie, à la mort qu'ils termineront le grand drame dont pendant trente ans l'Europe a été le théâtre.

Vers la fin du xviii^e^ siècle, lorsque la Franc-Maç.·. cherchait avec ardeur à fixer les principes de la loi naturelle dans les mœurs religieuses et politiques, les célébrités de l'époque se rangèrent sous sa bannière pour lui prêter un généreux secours. En France, alors qu'elle méditait la révolution morale qui devait changer la face du globe, les philosophes, Voltaire, d'Alembert, Condorcet à leur tête, firent, sous la coaction de l'élu Maçon, une guerre active aux abus, aux préjugés, aux superstitions, à toute cette fausse science dont la crédulité du peuple était nourrie. Lorsqu'il fallut épurer le système gouvernemental et l'asseoir sur le principe de liberté et d'égalité qui seul le rend sacré et légitime, ce furent des hommes d'état formés dans les temples maçonniques, les Mirabeau, les Rabaut-Saint-Etienne, les Barnave, les Cambacérès, les Bergasse, qui se chargèrent de cette mission patriotique.

Plus tard, il faut sauver la France et faire respecter les travaux philanthropiques de dix siècles; il faut refouler vers sa source impure le génie corrupteur qui présidait aux destinées des nations de l'Europe : soudain on voit les plus illustres enfants de la lumière s'élancer dans les camps; ils partent volontaires et sans autre avenir que celui que leur feront leur courage et leur dévouement; cependant la première phase triomphale est a peine passée, et ils sont déjà grands aux yeux du peuple et de l'armée; désormais ce seront eux qui méditeront le succès et commanderont la victoire; on les verra à la tête des brigades et des divisions, dans les conseils et partout où le génie et le talent militaires seront nécessaires. Sans doute toutes les célébrités des armées de la république et de l'empire n'avaient point subi les épreuves initiatoires, mais les fastes historiques du suprême Conseil et du G.·.-O.·. attestent que la plupart d'entre elles sortirent de leur sein.

Le rapide tableau que je viens de faire des trois époques qui signalèrent le mouvement religieux de la révolution française montre que la Franc-Maç.·. exerce une influence souveraine sur les hommes supérieurs, qu'elle les attire à elle par la pureté de ses principes et l'excellence de ses doctrines, et que ses enseignements et ses lois les obligent à consacrer leurs talents aux in-

térêts des peuples et des sociétés. Je crois que les exemples sont trop nombreux pour qu'on puisse contester cette vérité.

Après Frédéric-le-Grand et Georges IV, il n'y a pas de souverain qui ait mieux apprécié le bien moral que font dans les états les ordres maçonniques, que Napoléon. Ce génie extraordinaire n'était point Maçon, mais il connaissait l'esprit de bienfaisance et de modération qui présidait aux réunions des enfants de la lumière; il savait que les temples étaient le lieu de retraite de cette classe d'honnêtes gens qui vivent sans préjugés et sans hypocrisie; qu'ils étaient l'école où se formaient les amis de l'ordre et de la paix, les citoyens sincèrement attachés aux lois et à la patrie; il n'ignorait pas que la Maç.·. est libérale par principe et par devoir, et qu'elle n'approuvait pas sur tous les points son despotisme gouvernemental; mais il tolérait sa respectueuse opposition ainsi que son blâme silencieux: et, loin de comprimer les efforts qu'elle faisait et qu'elle fait toujours pour faire arriver la société politique à une noble indépendance, il les encourageait. Sous son règne, la Franc-Maç.·. eut son époque de gloire et de prospérité; elle devint la religion des plus illustres, comme des plus sages; les ateliers se multiplièrent avec une incroyable rapidité, et les travaux dirigés par des maîtres habiles

se firent avec un ensemble et une assiduité si parfaite, que nos frères d'Angleterre et d'Allemagne qui venaient visiter nos temples avouaient que dans aucun pays ils n'avaient vu la Franc-Maç.·. si zélée et si active.

Lorsque les Bourbons vinrent de nouveau s'asseoir sur le trône de France, la Maç.·., qui dans l'ordre politique se plie à l'empire des événements, et reconnaît les faits accomplis, les accueillit avec respect et soumission. Louis XVIII, qui à toute force voulait être roi par la grâce de Dieu, nourrissait contre elle des préventions injustes; il la croyait propagandiste des opinions républicaines; il s'imaginait qu'elle ferait toujours une opposition séditieuse à son gouvernement, et qu'elle ne reconnaîtrait jamais la force politique du mot légitimité ou droit héréditaire. Ces préventions étaient nourries par le système de diffamation et de calomnie que les ennemis-nés de la Franc-Maç.·. ont constamment pris pour la déconsidérer aux yeux du peuple et du souverain. L'abbé Barruel et d'autres écrivains anti-libéraux avaient écrit que la Franc-Maç.·. était la mère-nourrice de l'illuminisme, du jacobinisme, du carbonarisme et de toutes les sectes ultrà-républicaines. Leurs ouvrages, écrits dans le dessein de servir le parti ultramontain et la noblesse du vieux régime, étaient mis sous les yeux du chef du gouvernement, et on ne doit

pas être étonné si Louis XVIII, qui, ainsi que nous l'avons dit, considérait le droit divin comme un dogme politique, ne voyait pas les Francs-Maç.·. avec un œil de bienveillance. Mais ce roi ne se laissait pas séduire par le langage des passions, et les arguties des partis n'avaient sur lui aucun empire ; de sorte qu'il fut facile à son ministre favori, le duc Decazes (1), de l'éclairer sur le but moral et sur l'action sociale de la confraternité maçonne. Alors, non-seulement il la laissa faire librement, mais il la protégea secrètement. Charles X eut le bon esprit d'en agir avec la même sagesse et la même prudence; de manière que sous les règnes de ces deux rois, la Franc-Maç.·. française ne fut ni moins prospère ni moins brillante que sous l'Empire. Elle se livra avec autant d'ardeur que de succès à ses travaux humanitaires, et son influence fut d'autant plus salutaire à la nation, que le parti des éteignoirs, à la tête duquel il faut toujours placer les jésuites ultramontains, avait ses chefs parmi les hommes de la cour et du gouvernement, et cherchait par tous les moyens possibles à détruire l'œuvre de lumière de la grande révolution.

Quoi qu'on ait pu dire, la Franc-Maç.·. française ne fut ni ingrate ni perfide envers la branche aînée; il

(1) Grand commandeur du Suprême Conseil.

n'est pas vrai qu'elle participa au complot ourdi contre elle, ni qu'elle prit une part active au jeu des passions politiques qui amenèrent sa chûte; la Maç.·. ne cabale jamais contre un gouvernement établi, quand même il serait injuste et illégitime; et elle ne souffle jamais la discorde et la haine pour servir une ambition usurpatrice. La société Aide-toi et le Ciel t'aidera, qui conspirait en plein soleil, eut quelques Francs-Maç.·. pour auxiliaires, mais de ceux qui profitent des circonstances pour se faire une position dans le monde; de ceux qui ont déjà passé à la toise de l'opinion publique, et que la postérité mettra au rang des renégats et des parjures.

Sans doute la Franc-Maç.·. n'a pas à se louer des hommes qui ont exploité le revirement de 1830, mais qu'on le sache bien, alors que ces mêmes hommes joueront à la hausse et à la baisse sur les chances des événements, fidèle à ses principes, elle défendra avec son courage accoutumé l'ordre public et les institutions; et aujourd'hui comme toujours, dans ses fêtes solennelles et dans ses banquets, son premier vivat et son premier toast seront pour le prince qui gouverne et pour la prospérité de son auguste famille.

DE LA

MAÇONNERIE AU XIX^{e} SIÈCLE

ET

DES MOYENS A EMPLOYER

pour la maintenir

A LA TÊTE DU PROGRÈS SOCIAL ET HUMANITAIRE

Je ne suis pas de ceux qui pensent que l'homme soit né méchant. Le germe de perversité qu'on lui suppose, cette lèpre de cœur qui le tourmente et le dégrade, est moins un vice héréditaire que le fruit de l'habitude et de l'éducation. Si on voulait faire des hommes, on en ferait avec de bons principes et de bons exemples. Parlons avec franchise; ne craignons pas de dire une vérité cruelle, quelque offensante qu'elle soit pour la

raison : nous ne sommes pas gâtés en naissant, mais on nous gâte quand nous sommes nés. Ce sont les leçons de ceux qui sont appelés par l'aveugle fortune à nous servir de maîtres qui infiltrent dans nos âmes la corruption et le néant.

Partout et toujours il se trouve des hommes qui se font un jeu de vivre aux dépens de leurs semblables, et qui, sur l'ignorance, la misère et l'asservissement des peuples, fondent leur position dans le monde; incapables de se soutenir par des moyens honorables, il leur faut des victimes et des esclaves : ils ne craignent pas pour abâtardir l'espèce humaine, de la sevrer aux portes de la vie de son intelligence et de ses vertus, et lorsqu'ils ont fait de leurs frères un troupeau d'imbéciles, leur plus grand plaisir est celui de pouvoir les dominer par la peur et la superstition. Ce fut contre cette engeance de tyrans que les réformateurs philosophes élevèrent leurs puissantes voix, et les sociétés secrètes qu'ils établirent, le voile mystérieux dont ils couvrirent leurs doctrines philanthropiques et religieuses, ne furent imaginés que pour faire plus librement et avec plus d'ensemble, contre leur détestable ambition, une opposition de principe et de droit.

Parmi les sociétés secrètes que l'amour de l'humanité et l'intérêt des peuples ont fait naître, on doit

mettre au premier rang la Franc-Maç.·. En Europe comme en Asie, et partout où elle a pu exercer son influence, elle s'est fait une gloire de vaincre, par les armes de la persuasion et la puissance de l'exemple, l'insatiable avidité des passions politiques et religieuses, et de ramener l'ordre et la paix partout où l'esprit révolutionnaire avait porté la discorde et la guerre. Ce fut à son dévouement pour une cause si sainte qu'il faut attribuer la longue tyrannie qu'elle a eue à supporter de tous les pouvoirs qui n'ont pas marché dans les voies de la justice. Et ce ne serait rien que la persécution, mais la diffamation et tous les genres de calomnies ont été mis en usage pour la rendre odieuse au peuple; il n'est pas jusqu'au mot Franc-Maç.·. qui n'ait subi le stigmate flétrissant de l'esprit de parti; et les différentes applications qui lui ont été données, il les conserve encore dans l'esprit de la plupart des néophytes. Les uns s'imaginent que la Franc-Maç.·. est une société où l'on enseigne l'art de parvenir aux emplois et aux honneurs en faisant une opposition de doctrine ou de système; les autres l'assimilent à ces camaraderies politiques et littéraires que la médiocrité a inventées pour usurper les droits du mérite et de la vertu; enfin, il s'en trouve qui la considèrent comme une rêverie du bon vieux temps, le reste des batteries philosophiques du moyen âge. Or,

la Franc-Maç.·. n'est rien de tout cela. C'est une institution fondée pour combattre par la force morale tout ce qui est contraire au progrès de la raison et à l'esprit de la confraternité universelle. La force morale s'acquiert par la vertu; c'est la seule que l'opinion reconnaît légitime, et que la conscience des peuples consacre dans le code des nations comme devant être l'agent suprême du pouvoir souverain.

D'après cette définition, on doit appeler la Franc-Maç.·. la science du progrès moral, et renfermer son action sociale dans ces deux attributs de l'intelligence : vérités et lumières. Éclairer les hommes, appuyer leur instruction sur les idées positives et sur les principes de la loi naturelle, c'est les amener par la force de la raison à un régime d'ordre et de sympathie, et à un état de bonheur constant et réciproque.

La position normale d'une société maçonnique est celle d'être toujours sur la trace de la vraie science, et de marcher en avant pour éclairer les voies de la perfection. Elle doit être composée d'hommes graves, probes et généreux, voués aux intérêts de la patrie et de l'humanité; ni l'intrigue, ni la cabale, ni tout ce qui sent les manœuvres d'une ambition personnelle ou d'une coterie, ne doit pénétrer dans son sein. Là où le Dieu de la nature et la vertu ont leur temple, où la sagesse et la

justice servent d'appui au courage (1), les passions ne doivent point avoir d'empire sur les âmes,

Ce n'est point par des signes, par des attouchements, ou par le prestige des grades, qu'un Maçon doit se faire connaître, c'est par des vertus. Du moment qu'il est entré dans le temple, il n'est plus l'homme du monde, l'homme des erreurs et des préjugés, des vices et des passions qui nourrissent nos faiblesses, c'est l'enfant de la lumière, le zélateur de la justice; c'est une espèce de chevalier de l'humanité, et il doit savoir le genre d'ennemis qu'il a à combattre, et le courage qu'il doit déployer pour sortir victorieux de l'arène.

Les vices qui empêchent la raison de progresser et les hommes de vivre en frères, sont la superstition et le fanatisme. Enfant de l'ignorance, la superstition et le fanatisme, dit un F.·. Or.·. (2), sont deux monstres nés de ce qu'il y a de plus stupide au monde; ce sont deux hydres à cent têtes toujours renaissantes, toujours affa-

(1) Les deux lettres J.·. B.·. qui décorent les deux colonnes du temple sont les initiales de deux noms qui appartiennent à la langue symbolique de la théosophie. Jak.·. colonne droite, la Sagesse; Bo.·. colonne gauche, la Gloire. (Attributs ou émanations du G ·. A.·. de l'U.·.).

(2) Discours prononcé dans la confédération des cinq conseils des G.·. des Che.·. Elus.·. K.·. de la capitale de France.

mées, qui répandent partout le poison et la flamme, qui dévorent les hommes, les peuples, les générations, et qui ont creusé sur la terre un gouffre éternellement ouvert pour engloutir des générations nouvelles. Voilà les vrais tyrans de l'humanité et de la société, et c'est pour les combattre que la Maç.·. a été établie. Un Maçon doit avec courage et persévérance diriger ses attaques contre ces deux formidables ennemis des prospérités humaines. Sa science, sa logique, les forces de son esprit, les ressources de son génie, toute l'intelligence de son âme doivent concourir à mettre fin aux ravages qu'ils font dans le monde ; sans cela il n'est pas Maçon, il a passé dans le champ d'épreuve sans se dépouiller de son enveloppe matérielle, il est entré dans le temple avec les faiblesses de son humanité, et c'est un profane travesti. La philanthropie et le libéralisme ne sont que de vains mots pour la plupart de ceux qui se disent libéraux et philanthropes. Soit qu'ils ne comprennent pas leurs devoirs, soit qu'ils ne s'attachent pas beaucoup à les comprendre, ils vont de biais et tortu lorsqu'il faut aller droit ; on dirait qu'ils ont peur d'agir et de parler. On les voit toujours recommander la prudence et la modération ; ils veulent que devant les préjugés qui rabougrissent la race humaine, le silence soit une vertu du cœur et de l'esprit ; ils s'imaginent justifier

la réputation qu'ils prétendent se faire en criant à tue-tête cette phrase banale : tolérance pour toutes les opinions, tolérance pour toutes les croyances ; mais il n'y a rien de libéral, rien de philanthropique dans cette espèce de générosité que, mutuellement, tous les ambitieux se font, si ce n'est la faculté que l'on donne au fripon et à l'hypocrite de faire librement leurs métiers.

La tolérance absolue des opinions et des doctrines sans une censure d'examen, sans l'imposante autorité de la raison pour en régler l'exercice, c'est le feu d'un incendie qui n'a ni commencement ni fin ; ce sont les crimes religieux et politiques se succédant les uns aux autres et se justifiant par la force ou par l'hypocrisie.

On toléra l'opinion probable que l'on pouvait assassiner un roi, et les rois furent assassinés; on toléra l'opinion probable que l'on pouvait avec de l'argent racheter le parjure et le trahison, et l'on se parjura et l'on manqua de foi à son prince et à sa patrie ; on toléra l'opinion probable que les hérétiques étaient des chiens, et l'on massacra les vaudois et les camisards, et Grégoire VIII, dans un zèle impie, fit sonner les cloches en réjouissance lorsqu'il apprit que l'on avait immolé cinq cent mille victimes en l'honneur de son opinion probable (1) ; on toléra la croyance que pour être sauvé il

(1) Grégoire VIII fit faire des réjouissances publiques lorsqu'il ap-

fallait donner son bien à l'église, et le clergé spolia les familles, il s'enrichit aux dépens de la veuve et de l'orphelin (1); on toléra la croyance que les papes étaient les maîtres de la terre et que les rois n'étaient que leurs sujets, et les peuples de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France et de Naples (2) se révoltèrent contre leurs princes légitimes pour obéir au pape.

Les opinions et les croyances contraires à la raison et à la vérité, soit en politique, soit en religion, ont imprégné en tout temps dans l'esprit du peuple la stupidité et l'ignorance, en tout temps elles ont dégradé les nations et perdu les empires.

Soyons tolérants, soyons indulgents, s'il le faut, pour toute les bigarures de l'esprit humain; tolérons les créations du romantisme et du jésuitisme; que Lucrèce de Borgia, le Lys dans la vallée, la Vierge aux sept dou-

prit le massacre de la St-Barthélemy, et donna une forte somme d'argent à celui qui lui apporta cette nouvelle.

(1) Aux x^e^ et xi^e^ siècles, le clergé romain avait établi comme point de foi que l'on ne pouvait être sauvé sans donner une partie de son bien à l'église. On peut croire que dans ce temps de crédulité ou de superstition, peu de personnes manquaient à faire des legs religieux.

(2) Voyez l'histoire de ces royaumes.

leurs, les Miracles de sainte Allélie, tout ce qui peut égayer et faire rire sans pervertir l'esprit public, soit admis comme folies amusantes ou drôlatiques. Soyons tolérants par principe, par caractère, par sentiment; mais jamais jusqu'au point de servir par notre indifférence l'hypocrisie qui nourrit l'ignorance, et la cupidité qui la propage. Laisser croupir le peuple dans la fange des superstitions; le laisser vivre dans des croyances absurdes et des préjugés dégradants, c'est servir les passions les plus ignobles et se rendre complice de la plus détestable ambition ; ne pas chercher à garantir la société des sanglantes orgies du fanatisme, c'est manquer à son devoir d'homme et de citoyen : l'humanité et la patrie exigent de nous plus de courage et plus de dévouement.

Le mouvement du progrès moral et social qne la Franc-Maçonnerie provoqua dès sa naissance, n'a jamais été interrompu; quelquefois lent et peu sensible, quelquefois rapide et tumultueux, il est arrivé après diverses transitions à être plus régulier et plus solide, et à donner de grandes espérances pour l'avenir des nations; mais la fin n'a pas encore couronné l'œuvre, il ne faut pas croire que la superstition n'ait plus de racine, ni le fanatisme plus de sève; on nous l'a dit : ce sont deux monstres qui renaissent de leurs cendres. Lorsqu'on est

sous le ciel des passions et qu'on voit l'ambition prendre toutes les formes pour satisfaire un brutal égoïsme et une pitoyable vanité, on doit craindre la perfidie et la trahison, on doit surveiller le génie du mal qui veille sans cesse pour envahir la pensée humaine et usurper les droits de l'humanité. Travailler plus que jamais à lui ôter les moyens de consommer son œuvre impie, c'est le devoir, l'unique devoir d'un Maçon du XIX^e^ siècle.

Ce n'est pas un mal que la Franc-Maçonnerie se soit débarrassée des hommes qui ont fait de ses nobles travaux l'objet d'une spéculation infâme. Les favoris de la fortune, les roués qui, à force de ruse et d'hypocrisie, se sont élevés au faite des grandeurs humaines ne lui conviennent pas; ce sont des hommes libres et francs d'esprit et de cœur, des chevaliers sans peur et sans reproche qu'il lui faut.

Un libéral philanthrope, un Maçon en un mot, ne doit tolérer que les actes et les faits qui dérivent du droit naturel.

Si la société est dominée par de funestes doctrines, si l'édifice humanitaire que la science et les lumières élèvent à la gloire du G.·.-A.·. de l'Un.·. se trouve attaqué par de faux prophètes, son devoir est de se présenter en face de l'ennemi et d'arrêter son vandalis-

me barbare; il doit savoir que lorsqu'on fait le bien on ne doit compte à personne de ses actions, et que la crainte est une lâcheté lorsqu'on a sa conscience et Dieu pour appuis. D'ailleurs les armes que le Maçon emploie ne sont ni l'épée du conquérant, ni la parole perfide de l'hypocrite : ce sont celles que l'évangile lui permet de prendre, celles que saint Paul employait contre celui qui voulait pervertir l'esprit de la loi et le tourner au profit des croyances idolâtres : la raison et la vérité (1).

La Franc-Maçonnerie, en plantant son drapeau dans le camp des travailleurs, en se recrutant parmi les professions honorables, est devenue bourgeoise et citoyenne, et nécessairement elle a gagné en force morale ce qu'elle a perdu en luxe ou en faux éclat matériel; cependant elle ne se meut pas encore dans la sphère où son principe naturel l'a placée. Il y a dans les sociétés maçonniques un certain désordre moral qui fait craindre pour l'avenir; on murmure, on se plaint de toute part, et ce sont les Maçons les plus dévoués et les plus dignes qui se plaignent, ce qui nous doit faire croire que les plaintes

(1) O homme ! plein de toute sorte de tromperie et de fourberie; enfant du diable, ennemi de toute justice, ne cesserez-vous jamais de pervertir les voies du Seigneur. (*Saint Paul à Elymas, magicien.*)

sont justes et que réellement une vice capital mine l'édifice (1).

(1) Dans un morceau d'architecture que je disais à mes FF.·. de la Resp.·. L.·. de St-Pierre des Vrais Amis, voici comment je m'exprimais à cet égard :

« Je ne vous dirai point, mes FF.·., comment disparurent de la terre les ordres religieux, philanthropiques et chevaleresques qui naquirent avec le christianisme, et servirent d'appui aux peuples naissants de l'Europe, ce serait revenir sur la même cause et décliner les mêmes faits; mais, n'est-il pas extraordinaire, n'est-il pas inouï que l'égoïsme, dans son aveugle délire, porte son esprit dépravateur au cœur d'une société fondée sur un principe né avec le monde, avec le premier souffle d'une conscience humaine; principe qui tend à créer un lien universel de fraternité entre les hommes, et qui impose pour règle suprême le désintéressement et la bienfaisance!!!

» Oui, mes FF.·., l'ordre Maçon.·. est aussi entaché de cette lèpre qui dévore la société : il y a des ambitions profanes qui surgissent dans le temple où luit la Vr.·. Lum.·.; des amour-propres, des prétentions, des vanités, des desseins de fortune souillent la pureté du sanctuaire : on cherche à tirer parti de l'avantage d'être Maçon, pour abandonner après la truelle et le compas, comme on t fait mille et mille renégats, lorsque la fortune a daigné leur sourire. De là, les zizanies, les querelles, le manque d'ensemble et d'unité, et ce qui est le pire de tout, ce relâchement, cette froide indifférence qui se manifestent de toutes parts. On cherche, dit-on, à porter remède au mal en corrigeant les statuts de l'Ordre : que l'on corrige les hommes, et on atteindra le but; que l'on corrige ce qu'il y a de faux, d'impropre, d'anti-Maç.·.; dans les voies initiatoires, que l'on sache ce que valent les soldats qui entrent dans la milice maçonne, et bientôt on verra les avenues du temple se remplir d'une race de chevaliers de l'humanité, qui sauront avec force et courage combattre le fanatisme et la superstition, l'ignorance et

Il est de fait que ce vice existe, qu'il a pénétré bien avant dans le sanctuaire, et comme il doit son origine et sa force d'action aux mœurs actuelles du monde profane, c'est par la sévérité que l'on mettra dans les initiations que l'on peut espérer de le vaincre. N'oublions pas que la Franc-Maçonnerie fut instituée pour faire vivre les générations dans une unité sociale et fraternelle, pour les arracher à la misère et à l'esclavage; chercher par le travail et par l'étude la vraie science et la vraie lumière, les répandre sur les hommes pour les rendre meilleurs et plus heureux, tel fut le but des fondateurs de cette institution.

Depuis le XII^e^ siècle, les Maçons de toutes les contrées de l'Europe ont suivi la route tracée et ont concouru simultanément et fraternellement à cette œuvre sainte avec un zèle que le dévouement seul peut inspirer; et les peuples se sont éclairés, et la société plus forte et mieux assise, marche rapidement vers le complément de sa perfection normale. Il faut donc s'armer de courage et continuer le travail. Maçons d'élite, appelez à vous les hommes forts d'esprit et de cœur, qu'ils joignent leurs lumières et leurs vertus aux vôtres, et vous achèverez d'éclairer le monde.

la bêtise, qui servent d'auxiliaires à l'égoïsme pour usurper impunément les droits de la raison et de la vérité. »

DE LA CHARTE DE COLOGNE

La véritable Franc-Maçonnerie se renferme dans les trois grades symboliques : App.·., Comp.·. et Maît.·. ; au delà on ne trouve que suppositions vagues, pratiques puériles et souvent ridicules pour ceux qui en connaissent les doctrines. Cependant, ainsi que je l'ai dit, l'Institution Maç.·. n'a point subi d'altérations graves par les rites nombreux (1) que la passion d'innover a

(1) *Rite*, ordre des cérémonies. En Maç.·. ce mot a un sens plus étendu, il signifie classification, manière de disposer les degrés ou grades Maç.·., d'après les systèmes philosophique, scientifique ou chevaleresque que l'on a adopté dans les différentes séries d'initiation. Souvent les degrés d'un rite ne sont que les chaînons d'une

introduits dans son sein; les Or.·. (1) et les Grandes Loges de l'Amérique et de l'Europe ont toujours eu le bon esprit de ne reconnaître d'essentiellement fondamental que la classification graduelle de l'ancienne Franc-Maç.·. La Charte de Cologne peut donc, à cet égard, être considérée comme le monument le plus orthodoxe et le plus classique de l'art royal (1), C'est pourquoi nous avons cru essentiel de la faire connaître à nos lecteurs.

doctrine philosophique; quelquefois un degré constitue un rite; tel est le degré du Royal-Arche, qui est le 7e et dernier degré de l'ancien rite Ecossais.

Quelque nombreux que soient les rites, on peut les ranger en deux classes, ceux de la Croix et ceux de l'Etoile flamboyante : les premiers suivent les doctrines philosophiques et religieuses du christianisme primitif, les seconds celles des Egyptiens et des anciens sages. Chaque rite a des emblèmes analogues aux doctrines qu'il professe.

(1) L'Or.·. est le point central des différentes Loges d'un royaume, ou de la fédération d'un même rite; ce mot s'emploie en Maç.·. pour désigner la place du Mait.·. et des Off.·. de la Loge : il rappelle aussi à l'esprit des FF.·. que les mystères de la sagesse sont venus de l'Or.·., d'où découlent, en effet, toutes nos connaissances. Le sens allégorique de ce mot indique le lieu d'où part la lumière physique qui nous éclaire, vers laquelle l'homme tourne constamment les yeux comme vers la source de son existence.

(2) Ce mot ne doit point son origine à Salomon ni à Hiram ; il signifie l'art par excellence.

A L.·. G.·. D.·. G.·. A.·. D.·. L'Un.·.

Nous, Maîtres élus, Membres de la Société vénérable consacrée à Jean, ou de l'Ord.·. des Francs-Maç.·., directeurs des LL.·. constituées dans les villes de Londres, Edimbourg, Vienne, Amsterdam, Paris, Lyon, Francfort, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Madrid, Venise, Gand, Kœnigsberg, Bruxelles, Dantzig, Middelbourg, Brême (*Fabiraë*) et Cologne, réunis en chapitre dans ladite ville de Cologne, aux jour, mois et an énoncés plus bas, et sous la présidence du Maît.·. de la L.·. fondée dans cette même ville, notre F.·. T.·. Vén.·., très savant, très sage et très prudent, choisi unanimement par nous à cet effet, savoir faisons aux Membres de l'Ordre, tant présents que futurs, par le moyen des présentes, qui seront envoyées à toutes les LL.·. susdites.

Considérant que, dans ces temps malheureux, où la discorde et les dissensions des citoyens portent partout le trouble et les calamités (1), on impute à notre société

(1) C'était au commencement du luthérianisme.

et à nous tous FF.·. admis dans l'Ord.·. de Jean ou des Francs-Maç.·., des principes, des opinions et des machinations tant secrètes que publiques, aussi contraires à nos sentiments qu'au caractère, au but et à la doctrine de notre Société; qu'on accuse, en outre, les Membres de l'Ordre (afin d'attirer sur nous le mépris des Prof.·. et de nous vouer d'une manière plus sûre à l'exécration publique, et parce que nous sommes tous liés par un pacte et des mystères inviolables religieusement gardés et observés par nous tous) d'être coupables de vouloir rétablir l'Ordre des Templiers; qu'on nous désigne publiquement comme tels, et que par suite, comme si nous étions affiliés à cet Ordre, nous serions unis et conjurés pour récupérer les biens et les domaines qui lui ont appartenu et pour venger la mort du dernier Gr.·. Maît.·. sur les descendants des princes et des rois qui furent coupables de ce fait et qui causèrent l'extinction dudit Ordre; qu'à cet effet, nous chercherions à introduire le schisme dans l'Eglise, des troubles et des séditions dans les empires et dans les dominations temporelles; que la haine et l'envie nous animeraient contre le Pontife suprême, l'Empereur et tous les souverains; que n'obéissant à aucune puissance du monde, et soumis seulement aux supérieurs élus dans notre association répandue sur la terre entière, nous exécuterions leurs commissions

occultes et leurs ordres clandestins par un commerce de lettres secrètes et par leurs mandataires chargés de missions expresses ; q'uenfin nous ne donnerions accès à nos mystères qu'à ceux qui, examinés et éprouvés par des tourments corporels, se seraient liés et consacrés à nos assemblées par un serment horrible et détestable.

D'après cela, et y ayant mûrement réfléchi, il nous a paru utile et très nécessaire d'exposer quelle est l'origine et le véritable état de notre Ordre et quel est le but de son institution de charité, ainsi que ces différents points ont été fixés et approuvés par les principaux Maît.·. experts dans l'art suprême et éclairés dans les sciences naturelles ; et cette exposition étant tracée et rédigée, nous avons résolu de l'envoyer en original souscrite et signée par nous, à toutes les LL.·. de notre Société, afin que, perpétuant le souvenir de ce renouvellement solennel de notre pacte et de l'intégrité des principes, elle puisse à l'avenir porter nos institutions dans quelque autre partie de la terre, si, dans nos contrées, la haine, l'envie et l'intolérance des citoyens et des nations, multipliant les ravages de la guerre, accablaient notre Société et l'empêchaient de maintenir son état et sa consistance ; ou que devenue moins pure, moins intacte et moins incorrompue dans la suite des temps, elle puisse prendre

pour règle les principes tracés dans la présente Charte, si quelques-uns de ses exemplaires échappent à l'oubli et au néant, et les professer de nouveau dans des circonstances plus prospères, lorsque les tempêtes seront calmées, pour rétablir l'Ordre, s'il était renversé, ou pour le ramener à son véritable état, s'il était corrompu ou écarté de son but primitif et de la pureté de sa doctrine.

Par ces motifs, et au moyen de cette lettre universelle, rédigée d'après les plus anciennes Chartes et les monuments existants relatifs aux principes, aux rites et aux usages de notre Ordre très antique et très secret, nous, Maît.·. élus, conduits par l'étude de la V.·. Lum.·., au nom de la promesse sacrée qui nous lie, supplions tous collaborateurs à qui les présentes parviendront ou pourraient parvenir plus tard, de ne jamais s'écarter de ce document de vérité; annonçons et publions en outre, tant au monde éclairé, qu'à celui plongé dans les ténèbres, dont le salut nous est également cher :

A. Que la Société ou l'Ordre des frères admis F.·. M.·., consacrée à Saint-Jean, ne dérive ni des Chevaliers Templiers, ni d'aucun ordre de chevaliers ecclésiastiques ou séculiers; qu'il n'en est pas une partie séparée; qu'il n'est joint ni à l'un ni à plusieurs d'entre eux, et qu'enfin il n'a avec eux, directement ou indirectement par au-

cun lien quelconque, aucune et pas la moindre relation, mais qu'il est plus ancien qu'aucun ordre de chevalerie de ce genre, et qu'il existait déjà, tant en Palestine qu'en Grèce, et dans l'une et l'autre partie de l'empire romain, avant les guerres sacrées et les temps où les chevaliers susdits partirent pour la Judée; qu'il nous est démontré, par différents monuments d'une antiquité bien constatée, que l'origine de notre associatian remonte jusqu'aux premiers temps où, fuyant les disputes des différentes sectes du christianisme, quelques adeptes imbus, par une sage interprétation des vrais principes, des secrets de la philosophie morale, se séparèrent de la multitude; c'est à cette époque que des hommes savants et éclairés, que de vrais chrétiens, qui n'étaient souillés d'aucune des erreurs du paganisme, croyant voir la religion altérée et corrompue propager les schismes et les horreurs de la guerre au lieu de la paix, de la tolérance et de la charité, s'unirent et se lièrent par un serment sacré, afin de conserver, et plus sûrement et plus purs, les principes de la morale de cette religion, principes gravés dans le cœur des hommes; ils s'y dévouèrent afin que la lumière, éclatant de plus en plus du sein des ténèbres, pût parvenir à bannir les superstitions et à établir, par le culte de toutes les vertus humaines, la paix et le bonheur parmi les mortels. Sous ces heureux auspices, les auteurs

de notre association furent nommés FF.·. consacrés à Jean comme suivant l'exemple de Jean-Baptiste, précurseur de la Lum.·. qui allait paraître et dont il fut le premier apôtre et le premier martyr; ces docteurs et ces écrivains furent ensuite appelés Maît.·., selon la coutume de ces temps; ils se choisirent ensuite des collaborateurs parmi les plus habiles et les meilleurs disciples réunis; c'est de là que prit naissance le nom de Compagnon, tandis que le reste des FF.·. réunis, mais non choisis, était désigné, selon l'usage des philosophes hébreux, grecs et romains, par le nom d'Apprentis (disciples).

B. Que notre association se compose encore aujourd'hui, comme autrefois, de ces trois Grad.·. symboliques : Apprenti, Compagnon et Maît.·., et, au delà de la maîtrise, des Maît.·. élus et des Suprêmes Maît.·. élus : que toute association ou confraternité ainsi appelée qui admet, ou un plus grand nombre, ou d'autres dénominations ou subdivisions, ou qui revendique une autre origine, qui tend à se mêler des affaires politiques ou ecclésiastiques, qui se dévoue à la haine ou à l'envie contre qui que ce puisse être, et ceux, quels qu'ils soient, qui soutiennent de leur puissance de telles réunions d'hommes ou les appuient de leur crédit, quoiqu'ils s'arrogent le titre de Francs-Maç.·., de FF.·. admis à l'Ordre de Jean, ou toute autre semblable, n'appartiennent pas à no-

tre Ordre, mais qu'ils sont rejetés et expulsés comme schismatiques.

T. Que parmi les Docteurs et les Maît.·. de cet Ordre exerçant les mathématiques, l'astronomie ou les autres sciences, il s'établit, après qu'ils furent dispersés sur toute la terre, un commerce réciproque de doctrine et lum.·.; que de là est venu l'usage de choisir, parmi ces Maît.·. élus, l'un d'entre eux comme plus parfait que les autres, qui, vénéré comme Grand-Maît.·. élu ou Patriarche et seulement des Maît.·. élus, visible et invisible à la fois, doit être considéré comme le prince et le chef de toute notre association ; que c'est ainsi que le G.·. Maît.·. ou Patriarche, quoique connu de très peu de FF.·., existe encore réellement aujourd'hui.

Et ces principes puisés dans les plus anciens manuscrits et chartes de l'Ordre, comparés avec soin par l'autorité du Patriarche, avec des documents sacrés confiés au président et ses successeurs, étant fixés, nous, munis de l'autorité de notre susdit illustre Patriarche, nous avons statué et posé en préceptes les articles suivants :

V. Le régime de notre Société, la manière et les moyens par lesquels les rayons de lum.·. ignée parviennent aux FF.·. éclairés s'étendent dans le monde prof.·. sont en la puissance des Suprêmes Maît.·. élus ; c'est à eux de veiller et de voir que rien ne se trame contre les

vrais principes de notre Société ou l'état d'aucun de ses membres; c'est aussi ces Maît.·. Suprêmes de l'Ordre qui sont chargés de le défendre, de conserver et de protéger les droits et les libertés de son état et de les maintenir, le cas arrivant, au risque de leur fortune et au péril de leur vie en quelque lieu et en quelque temps que ce puisse être, contre tous ceux qui voudraient y porter atteinte.

E. Rien ne nous indique que notre association ait été connue avant l'an 1440 après la naissance du Christ sous d'autre dénomination que celle de FF.·. de Jean; c'est alors, d'après ce qu'il nous a paru, qu'elle commença à prendre le nom de confraternité des Francs-Maç.·., spécialement à Valenciennes, en Flandre, parce qu'à cette époque on commença, par les soins et les secours des FF.·. Francs-Maç.·. de cet Ordre, à bâtir, dans quelques parties du Hainaut, des hospices pour y guérir les pauvres qui étaient alors attaqués de l'inflammation dartreuse dite *Mal de Saint-Antoine*

Z. Quoiqu'en accordant nos bienfaits nous ne devions nullement nous inquiéter de religion ni de patrie, il nous a cependant paru nécessaire et prudent de ne recevoir, jusqu'à présent, dans notre Ordre, que ceux qui, dans le monde profane ou non éclairé, professent la religion chrétienne.

Il ne faut employer, pour éprouver et pour sonder ceux qui se présentent à l'initiation du premier Grad.·. qui est celui d'App.·., aucun tourment corporel, mais seulement les épreuves qui peuvent aider à découvrir l'esprit, les volontés et le caractère des novices.

H. Parmi les devoirs prescrits, et dont la pratique doit être jurée par un serment solennel, sont : la fidélité et l'obéissance aux séculiers et à tous ceux qui sont légitimement revêtus du pouvoir.

O. Les principes qui guident toutes nos actions, et le but où tendent nos efforts sont énoncés dans ces deux préceptes : aime, chéris tous les hommes comme tes frères et tes parents : rends à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à l'Empereur ce qui appartient à l'Empereur.

F. Le secret et le mystère qui cachent nos Trav.·. ne servent qu'à cette seule fin de nous laisser répandre nos bienfaits sans ostentation, et conduire sans trouble jusqu'à sa perfection l'ouvrage que nous nous sommes proposé.

K. Nous célébrons tous les ans la mémoire de Saint-Jean, précurseur du Christ et patron de notre Communauté.

U. Cette coutume et toutes les autres cérémonies du même genre, lorsqu'elles ont lieu, soit en réalité, soit en discours, soit de toute autre manière dans les réunions

de FF.·. n'ont néanmoins aucun rapport avec les rites de l'Eglise.

M. N'est réputé F.·. de la société de Jean ou Franc-Maç.·. que celui seulement qui, légitimement initié à nos mystères par un Maît.·. élu aidé au moins de sept FF.·., est capable de donner la preuve de sa réception par les signes et paroles dont se servent les autres FF.·.; parmi ces signes et ces paroles cependant, sont aussi admis ceux qui sont en usage dans la loge d'Edimbourg, ainsi que dans celles de Hambourg et de Rotterdam, de Middelbourg et de Venise, qui lui sont affiliées, et dont les occupations et les Trav.·., quoique réglés selon la manière des Ecoss.·., ne s'écartent pourtant pas des nôtres, en ce qui concerne l'origine, le but et l'institution.

N. Notre société étant gouvernée par un chef unique et universel, et les différents magistères qui la composent, par plusieurs G.·. Maît.·, selon la position et les besoins des pays et des royaumes divers, rien n'est plus nécessaire qu'une entière uniformité entre tous ceux qui, répandus sur la surface de la terre, forment comme les membres séparés d'un seul corps; rien n'est plus utile encore qu'une correspondance de députés et de lettres conforme partout à elle-même et à sa propre doctrine; à cet effet, les présentes lettres attestant quelle est la nature et le caractère de notre Société, seront envoyées à tous

et à chacun des colléges de notre Ordre actuellement existants.

Et, à ces causes, nous avons souscrit, et confirmé par nos signatures, dix-neuf exemplaires originaux entièrement uniformes et de la même teneur que les présentes, ainsi rédigées et données à Cologne-sur-le-Rhin, l'an 1535 et le 24me jour de juin de l'ère appelée chrétienne.

Suivent les dix-neuf signatures en toutes lettres. Hermanus. — Carlton. — Ja. Bruce. — F. J. Upna. — Cornelis Banning. — De Colligni. — Virieux. — Johan Schroder. Hofman. 1535. — Icobus Prepositus. — A. Nobel. — Ignatius De La Torre. — Doria. — Jacob Uttenhow. — Falck. Niclaes Vn Noot. — Philippus Melanthon. — Huissen. — ∴ — Wormer Abel.∴

(Extrait des *Annales Maçonniques des Pays-Bas*).

Maintenant, si nous portons nos regards sur les signataires de la charte de Cologne, nous voyons des administrateurs distingués, des écrivains célèbres, des ecclésiastiques placés au plus haut degré de la hiérarchie sociale, dont personne ne peut contester l'existence au XVIe siècle, puisque l'histoire de la philosophie

et de la religion a recueilli leurs noms et leurs travaux (1).

Les écrivains qui veulent ne point reconnaître la charte de Cologne comme émanée d'une source pure, appuie leur s entiment sur quelques irregularités et sur des faits qui s'éclaircissent d'eux-mêmes. Lorsqu'on en étudie la cause, le nom de Melanchton, disent-ils, y est défiguré et s'y trouve sans *ch*, deux lettres essentiellement attachées à l'orthographe de ce nom propre. La première de ces objections se réfute d'elle-même. Chacun sait que mille petits accidents indépendants de la volonté peuvent faire que le tracé de votre signature n'ait pas son uniformité ordinaire, mais lors même que cela arrive, la manière de signer conserve son type original, et on vous reconnaît toujours (2). Quant à la

(1) Herman V, électeur, archevêque de Cologne, convoqua un Concile dans cette ville en 1536. Cornelis Banning, bourgmestre d'Amsterdam, fut député vers Hambourg pour y traiter de la paix avec Frédéric Ier, roi de Danemarck; Melanchton se fit une juste célébrité par la pureté et la force de son style, aussi bien que par la solidité de ses doctrines philosophiques et religieuses. Jacob Uttenhove, de l'Or.·. de Gand, est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés. Jacobus Prepositus, de l'Or.·. d'Anvers, prevôt des Augustins de cette ville, se fit remarquer dans ses écrits par une philosophie douce et tolérante, etc., etc.

(2) C'est ce dont la commission chargée de l'examen de l'exemplaire original de la Charte de Cologne est convenue.

seconde objection, elle me paraîtrait plus grave si, par une bizarrerie dont il ne nous est pas permis de nous rendre raison, Melanchton, dans un âge avancé, n'avait pas constamment retranché de son nom les deux lettres qui font le sujet de cette discussion. Sa correspondance philosophique et littéraire nous donne la clef des différentes modifications qu'il a fait éprouver à sa signature: ainsi jusqu'à 1530, Melanchton signa simplement *Philippus;* depuis cette époque jusqu'à 1532, il signa quelquefois Melanchton et souvent Melanthon (1): et en 1532 jusqu'à sa mort, il omit toujours le *ch.* Dans un ouvrage du célèbre réformiste, qui porte la date de 1558, et a pour titre *Chronicon Carionis Latini*, etc., etc., etc., se trouve une épître dédicatoire à Sigismon, évêque de Magdebourg, où l'auteur signe *Philippo Melanthone* (2).

De Melanchton, passons à Nicolas Van Noot, de l'O.·. de Bruxelles; le nom de Van Noot, disent les adversaires de la charte de Cologne, n'est point consigné dans les fastes historiques du temps, et on ne le trouve nulle part. Lorsqu'on veut se rendre un compte fidèle

(1) *Voyez* le *fac-simile* de sa signature dans le catalogue, of the library, of Dr Kloos, London 1835, n° 585, page 332, n° 4636.

(2) Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque de l'Hon.·. F.·. Vervier, à Gand.

des phases sociales d'une époque, il faut en étudier avec soin le tableau contemporain; c'est dans son mouvement propre, dans sa physionomie originale, dans les points caractéristiques de son allure politique et religieuse que se trouve le sens énigmatique de ses usages et de ses habitudes. Bien avant le siècle de la renaissance, la plupart de ceux qui s'étaient fait un nom dans les lettres et dans les arts affectaient de ne signer que leurs noms de baptême; Nicolas Van Noot se trouve dans cette catégorie. Cependant des renseignements qui me sont venus d'une bonne source me portent à croire que le Vén.·. de l'Or.·. de Bruxelles, qui signa la charte de Cologne, est issu de l'illustre famille des Vander Noot. Nicolas signa Van Noot par ellipse; au surplus son nom de Nicolas est resté pour le signaler à la postérité comme un de ces hommes qui eurent la force et le courage de dire la vérité à leur siècle. Nicolas Van Noot fut un ecclésiastique estimable qui prêcha l'Évangile dans sa pureté native; son esprit de tolérance et son dévouement pour ses semblables lui valurent l'honneur d'être calomnié et persécuté par les moines et les jésuites, comme le fut aussi son confrère Jacobus Prepositus (1).

(1) On peut voir dans l'ouvrage qui a pour titre : *Antwerpia Christi nascens*, comment Nicolas Van Noot, de Bruxelles, y est

On a aussi opposé à l'authenticité de la charte de Cologne la perte des exemplaires originaux; ce qui serait étrange chez les peuples tels que les Chinois et les Indous, où la pensée humaine est circonscrite dans le cercle d'un préjugé religieux politique, ne doit point le paraître en Europe. Le Christianisme est la religion de la liberté et de l'égalité, de la tolérance universelle des opinions religieuses et philosophiques (1); c'est parce qu'il est généreux dans son principe, grand et libéral dans sa doctrine, que l'hypocrisie s'en est fait en tout temps un masque pour tromper le genre humain; voilà pourquoi depuis qu'il a paru sur la terre, chaque siècle a vu naître des guerres d'opinions et de doctrines, ou plutôt des guerres d'ambition et de vanité, où le plus fort a immolé le plus faible à la rage de son fanatisme ou

traité par les Pères de la Société de Jésus. Jacobus Prepositus fut aussi une victime du pouvoir inquisitorial du clergé ultramontain; à force de persécution on l'obligea d'abjurer ce que les jésuites appelaient des erreurs; mais sur la fin de sa vie, il revint à ses premières opinions. On peut voir sa profession de foi daus un ouvrage excessivement rare que possède M. Vervier, et qui a pour titre: *Ein Schone und Clegliche history Bruder Jacobs Probss augustiner ordens vor zieten prior zu antdorff*, etc.

(1) On pense bien que je n'entends parler ici que du christianisme primitif et que je ne fais pas même exception à aucune secte chrétienne.

de son hypocrisie. Dans cette exécrable lutte des passions, les FF.·. Maç.·. durent se garer contre la tempête, et ceux qui avaient les papiers de l'Ordre aimèrent mieux les détruire que de s'exposer à les voir tomber dans les mains des profanes; ainsi les archives Maç.·. ont été brûlées par les FF.·. mêmes, en Angleterre, en France, en Allemagne et partout où le clergé romain a eu un ascendant dominateur. C'est ce qui explique la perte de 18 exemplaires originaux de la charte de Cologne (1). Si la Hollande a eu l'avantage d'en conserver un, elle le doit à la sagesse de ses habitants, qui pendant trois siècles ont su jouir du calme que procure l'unité politique et religieuse.

Ainsi donc les objections que l'on a faites sur l'authenticité de la charte de Cologne n'ont rien de sérieux, rien qui puisse provoquer un examen plus grave ou plus approfondi; mais ce qui est remarquable et très significatif dans ce document historique, c'est de voir les noms de Melanchton, de Jacobus Prepositus, de Van Noot à côté d'Herman V, électeur, archevêque de Cologne, comte de Wied, archichancelier d'Italie et légat

(1) De 19 exemplaires originaux qui furent délivrés en manuscrits, il n'en reste qu'un seul qui se trouve entre les mains du Ser.·. G.·. Mait.·. le prince Frédéric des Pays-Bas.

du Pape. Certainement ce prince de l'Église ne se serait pas uni à trois FF.·. Maç.·. réputés hérétiques, pour faire une charte Maç.·., s'il n'avait pas su que la Franc-Maç.·. était fondée sur une philosophie indépendante des systèmes et des doctrines qui prennent leur source dans les voies de la terre (1).

(1) Herman V fut mis au ban de l'Eglise en 1515, et sans doute sa disgrâce n'eût d'autre cause que celle d'avoir présidé le Sénat de Cologne.

DISCOURS PRONONCÉ EN TENUE SYMBOLIQUE

A LA RESPEC.·. L.·.

DES AMIS TRIOMPHANTS

SOUS LA PRÉSIDENCE

du V.·. M.·. DUROCHER, Secrétaire général du G.·.-O.·. de France,

sur la nécessité de ramener

LA BIENFAISANCE MAÇONNIQUE A SON PRINCIPE NATUREL

MES FF.·.,

J'ai eu la pensée de vous entretenir un instant sur la nécessité de ramener la bienfaisance maçonnique à son principe naturel. Ce sujet m'a été inspiré par la marche peu rationnelle des travaux de tenue des différents At.·. soumis à la puissance du G.·. O.·. de France; la plupart d'entre eux interprètent mal l'esprit et le but de cette bienfaisance, et il est nécessaire, pour maintenir la haute considération et la sainte influence d'une institu-

tion vieillie dans les épreuves du temps et de l'expérience, de replacer sur ses bases primitives le principe qui dirige son action sociale.

Ce serait bien mal comprendre la Maç.·., mes FF.·., que de la restreindre à des actes matériels de pure charité. La vertu qui nous porte à donner à ceux qui demandent, et à secourir ceux qui souffrent, a été la première moralité humaine, le premier sentiment de justice et de loyauté qui se manifesta dans la conscience de l'homme, et qui servit de condition suprême à l'alliance universelle. Cette vertu, qui, dans le principe, fut un fruit de la nature, une œuvre spontanée du cœur, est devenue pour l'homme civilisé un devoir impérieux qui enchaîne sa destinée sociale à celle de son semblable. Si l'homme heureux ne venait pas au secours de celui qui ne l'est pas, s'il se laissait dominer par ce fatal égoïsme qui étouffe dans nos âmes ce que le ciel y a mis de sensible et de généreux, il n'existerait aucun lien de sympathie ou d'affiliation entre les hommes, et la nationalité et la patrie, qui nous attachent au sol natal par de si douces et de si fortes chaînes morales, cesseraient d'avoir cette puissante influence qui fait les grands peuples et les grands citoyens.

Mais les abus sont partout, mes FF.·., surtout dans les mœurs sociales et dans les habitudes privées. Par-

tout on exagère le pouvoir personnel ; partout on se fait un petit despotisme à soi qui est bien loin d'être fraternel ; et dans la question qui nous occupe, nous n'aurions jamais fini si nous voulions exploiter le champ des interprétations ou combattre les prétentions mal fondées des uns et des autres. Contentons-nous donc de remonter à la source de l'association, pour apprécier ce que le droit de chacun a de vrai, de bon et de légitime, et les exceptions que les vices sociaux ont rendues nécessaires dans l'exercice de ce droit.

Dans l'ordre naturel, dans l'ordre moral, ce que les uns ont de trop appartient aux autres ; et le monopole, l'aaccparement de tout ce qui peut faire le bonheur commun ou restreindre la somme des prospérités publiques, est une violation manifeste du principe fondamental qui nous unit en société ; mais par suite de la fausse direction que l'on a donnée aux progrès des esprits et à la marche de la civilisation, la politique ou l'esprit gouvernemental a dû modifier ce droit, non pas dans le fond, mais dans la forme; elle a dû, dis-je, intervenir dans l'application rigoureuse de son principe, et il vous sera facile de comprendre la sagesse de cette intervention par les motifs qui l'ont déterminée.

Si dans les nations vivant sous l'empire d'une loi politique fondée sur l'élément démocratique, comme se

trouve, à quelque chose près, la charte de 1830, les hommes faisaient ce qu'ils doivent faire ; si chacun portait au foyer social ce qu'il possède de force, de savoir et d'intelligence ; s'il joignait à l'amour du travail et à une activité féconde une volonté patriotique, généreuse et philanthropique, comme celle qui anime un bon citoyen, jamais le droit que la nature et la morale confèrent à celui qui n'a rien, de demander le superflu à celui qui possède ne serait invoqué, parce que chacun se trouverait dans sa condition normale, et avec tous les avantages sociaux que cette condition lui assure ; alors l'équilibre des droits et des devoirs s'établirait dans toute la hiérarchie sociale, et il n'y aurait point de malheureux.

Mais il n'en est point ainsi parmi les nations éclairées, surtout parmi celles pour lesquelles la liberté naturelle est devenue un droit politique. La sagesse ou la raison gouvernementale ne pouvant servir de modérateur aux vices et aux passions, ni corriger la variété des tempéraments et la bizarrerie des caractères, chacun se trouve disposé à comprendre son droit dans son propre intérêt, souvent même à l'établir sur une volonté cupide, et comme chez les nations avancées les paresseux, les fainéants, les débauchés et les roués sont en grand nombre, et toujours de la classe de ceux qui veulent

exploiter les fortunes particuliéres et les prospérités nationales ; comme ce sont souvent les fripons et rarement les dupes qui dominent les positions et dirigent le mouvement, il en résulte que si les lois civiles n'intervenaient pas dans ce conflit de prétentions audacieuses et de dévorantes ambitions ; si elles ne consacraient pas comme droits immuables et sacrés l'hérédité et la propriété, l'homme laborieux, qui a voué sa vie à un travail pénible pour s'assurer une honnête aisance et l'existence de ses enfants, serait dépouillé par la lie de la société, je veux dire par ceux qui la pervertissent et la déshonorent.

Lorsque l'on soumet à une sage analyse les mœurs sociales et cette éducation vicieuse et funeste que les passions cupides, l'ambition et l'égoïsme donnent à l'homme viril, on arrive à se convaincre que le communisme, le phalanstérianisme, et tous les systèmes politiques qui tendent à égaliser et à niveler les conditions et les fortunes, ne sont que de belles illusions philanthropiques; que, pour faire passer les hommes du point où ils sont au point où ils devraient être, pour les amener à vivre fraternellement et dans une commune intelligence, il faudrait un revirement universel dans les opinions et dans les idées, dans les usages et dans les mœurs, et de plus, brider la nature, la sevrer de ses volontés capricieuses, qui presque toujours dégénèrent en un despotisme funeste.

Ce sont ces graves considérations qui me portent à croire que lorsqu'on veut pousser trop loin la philosophie sociale, on arrive au romantisme de la perfectibilité indéfinie, qui, à mes yeux, est le côté absurde de l'orgueil humain.

Mais si nous sommes obligés de convenir que le système social a dû se fonder sur le droit de propriété et sur les inégalités des biens et des fortunes que ce droit a établis ; s'il nous paraît évident que l'intérêt public, le bonheur des familles, l'existence de la nationalité exigent impérieusement la consécration de ce système, nous devons avouer que, dans la catégorie de ceux qui possèdent, il s'en trouve un trop grand nombre qui ne font pas un noble usage de leur fortune, comme dans la catégorie de ceux qui n'ont rien, beaucoup trop aussi qui sont assez vertueux pour souffrir sans se plaindre.

C'est pour corriger ces deux extrêmes, aussi funestes à l'humanité qu'à la société entière, que les législateurs religieux, les réformateurs philosophes, les moralistes de tous les temps et de tous les lieux se sont efforcés d'apprendre aux hommes que la charité était la plus belle et la plus nécessaire de toutes les vertus ; que dans leur saint délire philanthropique ils ont crié à leurs contemporains : donnez ! donnez ! la charité c'est la vie des anges de la terre, la charité c'est Dieu !

C'est pour donner à la charité un empire plus absolu sur les âmes que les pères de la primitive église, ces hommes si forts et si puissants par la foi et par le zèle, dont nous nous faisons gloire de suivre les croyances, et que nous devrions savoir un peu mieux imiter, lançaient l'anathème contre les égoïstes et les avares, et contre ces parasites avides et insatiables qui n'ont de l'espèce humaine que la poussière et le néant.

Toutefois, mes FF.·., cette bienfaisance qui se constitue en aumônes et en secours matériels, devenue pour tous les siècles comme pour toutes les générations un devoir social, consacrée par la morale et la religion, et servant de base au système d'harmonie sur lequel se fonde l'ordre public, est obligatoire pour ceux qui sont en dehors comme pour ceux qui sont en dedans du temple, et la raison et la nature en font pour tous les hommes une règle générale de conduite.

Il n'y a donc pas un grand mérite, mes FF.·., à faire ce que les autres font, ou ce que consciencieusement chacun est obligé de faire : si la Maçonnerie n'était qu'aumônieuse et hospitalière, si elle ne se bornait qu'à être la dame de charité de ses enfants, où serait son caractère distinctif, sa spécialité sociale ? Quelle différence y aurait-il entre sa manière de faire et celle de mille autres sociétés qui se sont formées en Europe sur un

mode mutuel analogue? Certes, il ne vaudrait pas la peine de faire schisme avec les philanthropes de tous les pays et de toutes les religions, pour les petites nuances d'opinions ou de doctrines qui pourraient exister dans la manière de donner et de répandre le superflu des biens dont le ciel nous a faits dépositaires. Et je ne vois pas pourquoi, si nous n'avions pas une mission plus sublime à remplir auprès de nos semblables, nous nous glorifierions d'être les enfants d'amour de Jéhova, les possesseurs de la vr.·. Lum.·., les chevaliers sans peur et sans reproche de la sainte humanité.

C'est pourtant, mes FF.·., ce système banal des sociétés mutuelles philanthropiques que l'on s'applique à suivre dans nos At.·.; Il semble que la nourriture du corps soit tout et celle de l'âme rien; qu'une fois les besoins materiels satisfaits, le reste doit être content; nos travaux Maç.·., qui doivent avoir pour principal objet l'étude des lois de la nature et des vérités qu'elle nous révèle, se bornent à un système d'administration purement matériel, au résumé d'un compte courant, aux variantes des recettes et des dépenses d'un mois à l'autre; et pour l'œuvre de l'association, à quelques néophytes que l'on rencontre par-ci, par-là, que l'on reçoit sur un simple intérêt de confiance, que l'on soumet à d'insignifiantes épreuves, auxquels on donne la clef de quel-

ques signes, la signification de quelques symboles, le sens moral de son initiation, toutes choses de peu d'importance lorsqu'elles ne sont pas suivies d'autres choses mille fois plus nécessaires : je veux parler, mes FF.·., du dogme et de la doctrine qui en dérive; doctrine qui s'applique plutôt à perfectionner l'âme que le corps, à rendre les hommes grands et forts par les vertus et par les sentiments plutôt que par les qualités et les avantages physiques.

Le dogme et la croyance, voilà la pierre angulaire de l'édifice, l'appui philosophique et religieux du système social maçonnique; le dogme fait naître la foi, et la foi seule inspire les grands courages et les grands dévouements : c'est elle qui donne aux vrais croyants le génie de la sagesse et le fanatisme de la vertu.

C'est la foi dans le dogme qui a fait les apôtres de la Maçonnerie, ceux qui ont éclairé les peuples de l'Europe, émancipé ceux du Nouveau-Monde, et qui encore dans les archipels américains, dans ceux de l'Océanie, dans l'Inde, dans la Chine et partout où se trouve quelque association humaine, travaillent à détruire l'ignorance et tous les vices qui asservissent les esprits et abâtardissent les cœurs.

C'est sur l'esprit et sur le principe du dogme, sur la croyance qu'il fait naître, sur les devoirs qu'il impose,

sur les vertus qu'il consacre, que je voudrais voir fonder l'éducation maçonnique et la théorie de la science qui fait le vrai Maçon. Et je ne vois point dans nos At.·. d'élément doctrinal, point de ces rayons lumineux qui rendent la vérité plus expressive et plus éclatante aux yeux de tous et la font aimer des forts comme des faibles, des petits comme des grands. Cet abandon, cet oubli de tout ce qui donne une origine pure et céleste à notre sainte institution, inspire l'indifférence et le dégoût aux bons et pieux Maçons, qui ne fréquentent plus nos temples, non pas parce que la Maç.·. est mauvaise, ou parce qu'elle est dépourvue d'élément moral et religieux, mais parce qu'elle n'est pas faite comme elle doit l'être, et que l'on semble prendre plaisir d'assimiler son action à cette philanthropie d'ostentation et d'égoïsme qui caractérise les mœurs de notre siècle.

Pour faire arriver la Maç.·. à ses habitudes primitives et à son principe naturel, croyez-le bien, mes FF.·., il faut suivre d'autres voies que celles que nous suivons. Ce n'est point avec l'élément terrestre que se forme le ciment mystérieux ; ce n'est point dans le sable du désert, ni sur les surfaces où tourbillonne le monde profane, que nous devons aller chercher les matériaux avec lesquels nous devons accomplir nos travaux de régénération et de perfectionnement. C'est dans une région

plus élevée, là où l'imposture et l'hypocrisie, la fourberie et l'ambition n'ont point accès, où tout ce qui est vrai et pur domine l'entendement, où l'esprit du G.·.-A.·. du monde éclaire et développe l'intelligence de notre nature.

La bienfaisance, telle que la pratiquent les sociétés philanthropiques et telle que nous la pratiquons, est, ainsi que nous l'avons dit, une vertu innée dans l'homme, un besoin de son cœur, le feu moral qui sert à retremper la chaîne de la sympathie universelle; ni la corruption des mœurs primitives et des habitudes patriarchales, corruption qui interrompit le cours de l'hospitalité fraternelle; ni l'ambition, ni l'égoïsme, qui, par suite, envahirent les droits de l'humanité, ne purent effacer de nos âmes le sentiment souverain qui nous porte à secourir nos semblables; mais la bienfaisance ou la charité Maç.·. ne consiste pas seulement à pourvoir aux besoins du corps, à nourrir la matière par la matière, mais aussi à nourrir l'âme de l'élément qui lui est propre pour la faire arriver à son point normal de force et de grandeur.

Oui, mes FF.·., il existe une charité plus noble, plus élevée que celle qui s'attache à satisfaire les besoins physiques, une charité qui n'a rien de terrestre, rien de soumis à l'empire des sens ni aux habitudes maté-

rielles. Cette charité qui donne la vie à l'intelligence, lui trace la voie du bonheur moral, est le don le plus précieux que le ciel nous ait pu faire. Ce sont les deux anges de la Maç.·. qui l'ont portée dans le sanctuaire où repose la foi de nos mystères.

Les deux anges dont j'entends parler, mes FF.·., comme éclairant les points fondamentaux de la doctrine Maç.·., et fixant à la fois le dogme et la croyance, sont le soleil et le Christ : le soleil, comme l'image la plus parfaite de la divinité, comme l'émanation la plus pure de sa providence, qui non-seulement anime la nature, mais donne à tous les êtres la force et la vigueur nécessaire pour atteindre la perfection qui leur est propre ; le Christ, comme l'âme du monde intellectuel, le logos éternel, le souffle intelligent et libre qui éclaire la raison humaine et la ramène au plus haut point de son développement.

Dieu, G.·.-A.·. du monde, le gouvernant dans l'esprit de sa sagesse, l'animant du feu de son amour; le soleil et le Christ, émanation de sa divinité, dispensateurs éternels de sa providence infinie, voilà le dogme, l'élément moral de notre foi philosophique et religieuse.

Vous devez comprendre, mes FF.·, , pourquoi, avec une pareille croyance, la bienfaisance devient la base

fondamentale de la doctrine Maç.·.; pourquoi, par notre serment et notre alliance, nous nous constituons les chevaliers de l'humanité, les défenseurs de ses droits naturels et des prérogatives que la création lui a faites. Si Dieu est le principe du bien, si sa volonté même est subordonnée à sa souveraine bienfaisance, et que l'esprit de notre institution soit fondé sur l'esprit de Dieu, notre devoir est d'associer nos œuvres aux siennes, ou, pour mieux dire, de l'imiter autant que nos facultés peuvent nous le permettre.

Or, pour être les imitateurs de la divinité, pour nous élever jusqu'à elle par la pensée et le sentiment, il faut donner à notre âme une constitution robuste et saine, telle que les passions ne puissent l'atteindre ni les vices l'abâtardir, et nous pouvons la faire arriver à cet état moral de force et de grandeur en l'éclairant de cette lumière vive et pure que nous appelons symboliquement la vr.·. Lum.·. Toutefois, il ne faut pas aller puiser cette lumière dans les sources de la science profane, nous n'y trouverions qu'erreurs et préjugés, orgueil et bassesse : nous y trouverions ce que l'animal trouve dans les champs pour nourrir ses appétits, une vie matérielle un peu plus raffinée, un peu plus appropriée à nos habitudes sensuelles, et rien de plus.

Que peut, en effet, nous offrir l'homme du monde

éclairé des lumières de la civilisation, qui puisse justifier sa prééminence sur les autres animaux qui peuplent la terre? Sa raison, il la prostitue à tout instant aux passions les plus dévorantes, aux appétits les plus ignobles; son intelligence, il ne s'en sert que pour faire un centre d'activité à son égoïsme, pour le satisfaire dans ses convoitises et dans ses penchants envahisseurs; sa science, juste ciel! sa science; voyez, mes FF.·., quel trafic il en fait; voyez cette fourmilière de savants de toute espèce, de tout rang, de toute condition, qui s'agitent dans le foyer social; voyez-les s'appliquer à jouer au plus fin, au plus rusé, à celui qui trompera l'autre le plus facilement ou le plus habilement. Voyez le commerce légal d'intrigue, de rouerie, de félonie, de trahison, qui se fait sur toute la lisière de l'agiot; voyez la roulette financière engloutir la fortune publique et particulière, et nous ramener, par le monopole de l'argent et les associations mercantiles, à un régime de féodalité bien plus oppressif et bien plus flétrissant que celui dont nos pères surent nous débarrasser, et dites-moi si la science profane sert à quelque chose, si ce n'est à soumettre l'humanité à une humiliante condition, et à la priver des avantages attachés à sa nature.

Non, mes FF.·., non, la vraie science, la vr.·. Lum.·. ne se trouve pas dans les basses régions où les habitudes instinctives de la brute dominent la raison et

servent de règle aux mœurs sociales, où l'homme de salon comme l'homme de cabinet, le professeur comme l'académicien, dépouillé du vernis qui couvre sa nature d'homme, serait, comme l'a dit Boileau et tous les moralistes, le plus sot de tous les animaux. Elle serait bien malheureuse l'humanité, si elle n'avait pour se relever de sa misère et de son asservissement que les fausses espérances que lui donnent les lumières de la civilisation; si pour revendiquer ses droits et son empire, elle se confiait à cette philanthropie d'ostentation et de vanité, à cette charité calculée, et j'ose dire intéressée, avec laquelle les heureux de la terre prétendent s'acquitter envers tous ceux qui souffrent et gémissent autour d'eux.

La vraie science ou la vr.·. Lum.·., mes FF.·., se trouve dans les œuvres du G.·.-A.·. de l'Un.·., dans les actes de sa providence, dans la puissance de vie qu'il imprime à toute la création. Remontons donc au principe, et la vérité, nous éclairant de son flambeau, nous tracera la route de la félicité sociale. C'est dans le foyer des lumières naturelles qu'il faut aller allumer la lampe de la vie morale et ranimer le germe des vertus humaines. Dans les lois générales qui régissent le monde, dans celles qui font vivre la nature et lui donnent une éternelle jeunesse, nous trouverons à retremper notre

intelligence, à lui donner l'élasticité et le mouvement qui lui sont nécessaires pour s'élever aux plus hautes idées de progrès ct de perfection : là règnent l'ordre et l'harmonie, les unions intimes, les rapports d'amour, les sympathies immuables; là tout fait image, tout symbolise la chaine de l'unité universelle, que la fraternité Maç.·. veut établir parmi les hommes.

Ainsi que j'ai eu la faveur de vous le dire, mes FF.·., nos pères, en Maç.·., n'eurent point d'autre principe pour appuyer leur croyance morale et philosophique et leurs travaux de régénération que Dieu, qu'afin de spécifier plus éloquemment la nature de sa puissance, ils l'appelèrent le G.·.-A.·. de l'Un.·., ni d'autre science que celle qu'ils acquéraient par l'étude de ses œuvres. Ils établirent une théorie scientifique et philosophique sur tout ce qui venait de Dieu ou qui était la cause immédiate de sa bienfaisance envers les hommes : ainsi le soleil fut le moteur de la vie du monde, une partie intégrante de l'âme divine; la lune et les étoiles, des astres bienfaisants qui coopéraient avec le soleil à nous rendre la vie plus douce et plus heureuse; ensuite les attributs de Dieu ou les qualités spécifiques de la nature divine, eurent chacune un caractère symbolique et leurs signes emblématiques : la puissance, la force, la sagesse, l'intelligence, la grandeur, la victoire, la gloire, formèrent le disque lumineux

au milieu duquel se trouvait le grand Jehova. Cette théorie sacrée qui comprend les mystères de notre croyance les amena à nous donner des principes certains et une règle doctrinale sur la vie fraternelle et sur les devoirs que nous avions à remplir les uns envers les autres. Ainsi dans les rites anciens, égyptien, hébraïque, kabalistique, zoroastrique, mizraïmique et autres, c'était l'étoile flamboyante ou le foyer des lumières naturelles, qui sortait comme un torrent du sein de Dieu pour éclairer la conscience et diriger la raison dans les voies du salut moral. Dans les rites modernes, ou rites de la croix, c'était le Christ, la parole de force et de puissance, le verbe rédempteur, le logos évangélique, nous amenant par le culte de la charité aux instincts les plus élevés de l'humanité.

Et là ne se borna pas la sollicitude paternelle de nos législateurs, ils voulurent que les vertus de Dieu, représentées par ses deux agents suprêmes, le soleil et le Christ, se résumant toutes en une action éternelle de bienfaisance et d'amour, fussent étudiées et cultivées dans nos temples avec discernement et précision ; ils les matérialisèrent et leur donnèrent pour emblèmes les signes les plus apparents et en même temps les plus capables de nous faire connaître l'ordre, l'unité, l'harmonie et la perfection du travail moral qui devait s'opérer dans nos

temples. L'équerre, la règle, le triangle, le compas servent au travailleur intelligent, à l'architecte habile, à mesurer la forme et la dimension de leurs ouvrages pour leur donner le perfectionnement qui leur est propre. Sans ces instruments, les ouvrages de l'art se feraient sans ordre et sans méthode, et ce qu'on appelle le beau et le sublime, dans les œuvres de génie, n'existerait qu'imparfaitement ou ne sérait point apprécié dans son ensemble. C'est à l'aide de ces instruments que nos anciens maîtres créèrent le temple de Salomon, les pyramides d'Égypte, les jardins suspendus de Babylone, le tombeau de Mausole et enfin tous les monuments gigantesques que l'on appela les merveilles du monde. Dans nos temples, où s'exécute le travail moral du perfectionnement, le triangle, l'équerre, le compas, ne sont que des figures emblématiques qui ont nne signification théologique et mystéréologique; ils représentent les vertus divines que nous devons pratiquer si nous voulons atteindre le degré de perfection que le G.·.-A.·. exige de nous.

Ce que je viens de vous dire, mes FF.·., n'est qu'un simple exposé des généralités de la haute science Maç.·., ce qui doit servir de texte à une instruction suivie, et former un mode d'éducation élémentaire pour bien comprendre et bien apprécier les règles de justice et de probité, d'amour et de dévouement que nous devons

suivre, à la gloire et pour l'intérêt de l'humanité, et d'abord les devoirs qui nous attachent à la société par la nature du lien de famille et de la solidarité personnelle.

Mes FF.·., pour nous rendre odieux aux peuples et à ceux qui les gouvernent, il n'est pas d'atroces calomnies que les ennemis des lumières n'aient débitées contre nous. On nous a accusés d'être des brouillons politiques, des sectaires intolérants, des idolâtres et des impies, des hommes sans conduite et sans mœurs. Le bon sens national a fait justice depuis longtemps de si absurdes imputations; mais notre insouciance, notre indifférence, notre ignorance sur tout ce qui touche au fond des choses saintes qui servent de fondement à notre institution, nous donnent une mauvaise renommée. On nous prend pour des hommes qui ne savent ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils veulent, ni d'où ils viennent, ni où ils vont, et tel est le sort de toutes les sociétés qui oublient les principes qui les ont fait naître et les doctrines qui les font vivre.

On vous a dit, et malheureusement ce sont des hommes fort graves qui l'ont dit (1), que la Franc-Maç.·. n'était qu'une société de bienfaisance ou de secours purement

(1) Torry.

matériels. He bien! mes FF.·., on a menti à la face de l'univers. Si la Franc-Maç.·. n'était pas quelque chose de plus qu'une société hospitalière et aumônieuse, les sanctuaires de la Samothrace et de l'Égypte, où se trouvaient l'image du soleil, comme dispensateur de la providence divine, l'étoile flamboyante comme foyer de la vr.·. Lum.·., l'équerre, le triangle et le compas, comme signes emblématiques de la marche des esprits dans l'œuvre du perfectionnement intellectuel, enfin toute la symbolique qui décore nos temples modernes, ces sanctuaires, dis-je, n'auraient pas été visités par toutes les célébrités de l'ancien monde; et après leur initiation, ces célébrités n'auraient pas gardé pendant leur vie ce respect religieux, cette foi vive qui caractérisent l'homme convaincu, l'homme illuminé des lumières de la vérité. Les Hébreux ne l'auraient pas ingérée dans leur culte, les Persans et les Indiens n'en auraient pas fait la base de leurs rites religieux; les Chrétiens primitifs, les Gnostiques, les Coptes, les Ophites, les Kabalistes, et toutes les sociétés secrètes à mode d'initiation qui peuplaient l'Orient, n'auraient pas vu sous leurs bannières tout ce qu'il y avait dans ces contrées de grand et d'illustre. Enfin, si la Franc-Maç.·. n'était pas quelque chose de plus qu'une société banale de secours mutuels, le moyen âge n'aurait pas vu les Ashmole, les Valentin,

les Andrea, les Bacon, quitter l'Angleterre pour aller l'établir en Hollande et sur tout le continent européen; et Rosen-Crux, le fondateur de l'ordre des Rose-Croix, n'aurait pas attiré à lui les savants de l'Allemagne et de la France.

Le principe social de la Franc-Maç.·., mes FF.·., c'est l'égalité morale. Le but de cette institution fut d'établir et de faire régner parmi les hommes cette égalité, afin de les rendre heureux par l'esprit et par le cœur, par les œuvres et par les sentiments. L'égalité morale sympathise, unit, identifie les mœurs et les caractères, les opinions et les croyances; elle nationalise toute l'espèce humaine, la place sous un même drapeau et lui donne une seule patrie. Cette égalité ne se conçoit bien qu'avec les lumières de la raison, et on ne peut jouir des avantages qu'elle promet aux hommes que lorsqu'on est arrivé par une solide éducation à se convaincre de ce que l'on est et de ce que l'on doit être envers ses semblables. L'égalité morale n'est pas l'égalité politique ni l'égalité sociale; c'est le niveau sous lequel la nature a placé notre créature d'homme, dont les deux extrémités sont la naissance et la mort. Le roi et le berger ont été jetés dans le même moule et formés de la même matière; ils ont passé par la même porte et rentrent dans le même néant; ils sont donc égaux dans l'ordre

naturel, et l'un et l'autre ont droit à nos sympathies fraternelles et aux devoirs mutuels de convenance et de considération qui s'attachent à l'unité sociale et à son principe conservateur ; ils sont égaux dans l'ordre moral puisqu'ils ont reçu également dans leurs âmes le principe du bien, à l'aide duquel ils peuvent s'élever l'un comme l'autre aux plus hautes idées de perfection et de progrès.

Convaincus de cette vérité, les patriarches de la Franc·Maç.·. se dirent : le principe du bien existe dans tous les cœurs. Ce principe est la cause de tout ce que les hommes font de grand, de noble et de généreux. Développons ce principe, non pas en détail, non pas au profit de certaines castes ou de certaines exceptions sociales, que la fortune ou l'audace ont établies, mais à la gloire de l'humanité entière. Faisons-le croître et grandir, afin que ses rameaux puissent couvrir toutes les surfaces de la vie et abriter les germes qui l'embellissent et la fécondent ; donnons-lui le mouvement de force et de spontanéité que le printemps donne à la nature, que le soleil imprime à l'univers, et cette marche universelle des esprits vers le point ascendant de leur nature rendra les hommes heureux, et ils jouiront en famille des avantages dont le G.·.-A.·. de l'Un.·. les a favorisés. Voilà, mes FF.·., la bienfaisance Maç.·. dans son ori-

gine et dans son principe naturel; la voilà telle que toutes les capacités de l'Ordre l'ont comprise depuis la naissance du monde jusqu'à nos jours.

Non, mes FF.·., la Maç.·. n'est pas l'humble écolière de la routine; elle ne suit pas servilement les traces des enfants de la terre dans leurs préjugés et dans leurs erreurs; elle ne sympathise pas avec les vices et les passions qui les abâtardissent et ne tourne pas autour du cercle que les appétits des sens ont tracé à la vie animale. Fille de la lumière, elle parcourt comme le soleil les vastes plages du monde, avec la seule mission d'apprendre et de faire aimer la vérité, et de la défendre contre les imposteurs et les méchants.

Je ne parle point ici une langue étrangère, je parle à des FF.·. qui ont élevé un autel à la sainte humanité et qui font de nobles efforts pour l'affranchir des étranges et cruelles vicissitudes que l'égoïsme lui fait éprouver. Patriarche de cet At.·., et vous, dignes compagnons de ses œuvres, joignez à la pensée de vertu et de dévouement qui vous anime, la résolution de ramener la bienfaisance Maç.·. à son principe naturel, et vous rendrez à notre institution son antique et saint caractère.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Adhésion des Vén.·. de l'O.·. de Paris..... 1

Liste des Vén.·. de l'O.·. de Paris qui ont donné leur adhésion à l'ouvrage du F.·. Rédarès III

Préface.. IX

Première partie. — Études sur le premier grade..... 1

Deuxième partie. — Réception du premier grade..... 19

Théorie philosophique du premier grade. — Discours prononcé à la loge de l'Etoile du Léman, en 1846 41

Troisième partie. — Études sur le deuxième grade 57

Quatrième partie. — Théorie du deuxième grade..... 77

Cinquième partie. — Réception au deuxième grade... 101

Sixième partie. — Études sur le troisième grade 125

Discours aux Resp.·. FF.·. présents à la réception de Maître 137

Discours après la Consécration maçonnique du Maître 143

Discours sur les Récompenses honorifiques 153

Pages

Oraison funèbre faite sur la tombe d'un F.·. 161

Songe fait en 1848 163

Les Doyens, chant maçonn.·. 167

Hymne pour la fête du Solstice d'été 171

De l'Influence de la Maçonnerie sur l'esprit des nations 175

Origine de la Maçonnerie 181

De la Théophilosophie 189

Des Initiations 213

Du Symbolisme 229

De la Franc-Maçonnerie et de la cause qui la fit naître. — *Première époque*..... 241

De la Franc-Maçonnerie et de la cause qui la fit naître.— *Deuxième époque* 263

Maçonnerie européenne. — *Troisième époque*..... 279

— *Quatrième époque* 297

De la Maçonnerie au XIX^e^ siècle, et des moyens à employer pour la maintenir à la tête du progrès social et humanitaire..... 317

De la Charte de Cologne 331

Charte de Cologne 333

Discours prononcé en tenue symbolique à la Resp.·. L.·. des Amis-Triomphants, sous la présidence du V.·. M. Durocher, secrétaire-général du G.·. O.·. de France, sur la nécessité de ramener la Bienfaisance maçonnique à son principe naturel 351

Evreux.— Bernaudin, imp.